L’Élu

Achille Essebac

Exporté de Wikisource le 28 janvier 2023

L'homme appelle vices les plaisirs qui lui échappent, et vertus les infirmités qui lui arrivent.

Alphonse KARR

AU POÈTE

LAURENT TAILHADE

ce petit livre

En témoignage de mon affectueuse admiration

et de mon respect.

A. E.

Le Souvenir s'éveille et reprend, aujourd'hui,
En sourdine, les vieux, les adorables thèmes…

Et c'est, dans ce petit livre où veulent encore, entre des larmes, sourire des choses d'Italie, le seul souvenir, en effet, qui s'éveille.

L'Aube est captieuse où, tôt, se lève le vol léger des ailes puériles d'Éros. L'enfant se meut en les splendeurs éblouissantes du jour et, devant que Midi rayonne sur son front adolescent, il se meurt en un hâtif crépuscule, sous le soleil immarcescible où splendit l'Amour étrange qui fut aux rives Ioniennes…

Rien autre. Rien.

Divine la beauté d'être jeune.

Charmante la gloire d’être aimé.

Sereine, aussitôt, la douleur de n’être plus.

Rien autre. Rien, dans la plainte monotone des mots…

A. E.

- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX
- Chapitre X
- Chapitre XI
- Chapitre XII
- Chapitre XIII
- Chapitre XIV
- Chapitre XV
- Chapitre XVI
- Chapitre XVII
- Chapitre XVIII
- Chapitre XIX
- Chapitre XX
- Chapitre XXI
- Chapitre XXII
- Chapitre XXIII
- Chapitre XXIV
- Chapitre XXV

Chapitre I

Rome !…

Pierre regarda un instant, de sa fenêtre, la via Gambero et le Corso, plus loin. Puis il descendit. La tiédeur ambrée du jour le surprit après la demi-teinte froide qui l’avait enveloppé dans la pénombre blanche et glacée de l’escalier de marbre. Il longea, deux minutes, la via Gambero, rejoignit la via dei Condotti, hésita entre le Corso et la place d’Espagne… Mais dans cet avril lumineux de Rome, le clair amphithéâtre de la Trinità de’Monti apparu devant lui, rose et ocre dans l’azur appâli du ciel, l’attira.

Des gamins passaient, descendant au Corso. Tous étaient jolis par l’étendue veloutée de leurs yeux et la matité brune de leur teint avivé sur l’incarnat de la bouche rieuse. Pierre aimait à les considérer. Et comme il s’attardait plus que de raison à fixer sur les petits Italiens ses regards charmés, quelques-uns lui sourirent, sans effronterie aucune, simplement, insouciants de la beauté que ces regards attentifs et quelque peu indiscrets saluaient en leurs frimousses éveillées.

La place d’Espagne !

À droite, se raccordant avec elle, la place Mignanelli et la colonne de l’Immaculée Conception devant la façade

austère du collège de la Propagande qui ferme la perspective de ce côté. À gauche, la via del Babuino conduit vers la place du Peuple le pittoresque arrangement de ses boutiques d'antiquaires aux seuils cloisonnés de mosaïques, caparaçonnés de bas-reliefs, enluminés de fresques aux belles nuances de tapisseries parmi les joailleries des bijoux anciens, la rareté précieuse des intailles et des camées de lapis, de turquoises, d'agates, d'améthystes et d'émeraudes. Mais la gloire de cette place tient toute sur les degrés en travertin de son escalier monumental à double évolution. Et Pierre arrêta là ses regards et sa pensée.

L'aimait-il, ce coin ravissant dans cette Rome pour laquelle il ne se connaissait pas assez d'affection ! De toutes les villes traversées au cours du voyage touchant à sa fin, et qui charmèrent ses regards en intéressant son esprit, aucune ne primait l'invincible attirance de celle-ci ; et les pauvres banalités de la capitale moderne étaient impuissantes à lui gâter les joies sans nombre de la cité antique.

Elle serait le couronnement splendide à l'exode achevé qui d'abord lui fut un chagrin.

Pierre Pélissier n'avait pas, sans remords, quitté Paris, puis Meiras en Savoie, abandonnant au château du vieil oncle Anthelme-Gilbert de Meiras sa petite sœur Gilberte ! Il lui avait fallu oublier, dans une radicale transformation de son existence, la peine tenace de n'avoir pas obtenu en mariage celle qu'il désirait, plus qu'il ne l'aimait

sincèrement sans doute : Céline Delhostel, la fille du père Delhostel, le richissime entrepreneur de terrassements. Elle avait préféré à sa douceur de presque gamin – à vingt-deux ans Pierre paraissait sortir du collège – la robustesse brutale et fanfaronne d'Yves Le Hel. Ce mariage était plutôt l'œuvre du terrassier séduit par la hâblerie conquérante et le brio de ce dernier que le choix étudié de Céline. Mais le terrible bonhomme écrasait de sa pesante autorité le vouloir indécis déjà de sa fille. Elle avait ployé comme son père avait accepté le joug de Le Hel accoutumé, lui aussi, à ne rencontrer aucune résistance devant ses désirs, qu'ils fussent, ces désirs, même et surtout ceux de l'instinct éveillé par l'attrait du plaisir exclusivement sensuel. Yves, avec sa lourdeur de Breton sec et têtu, ne ressentait pas. Il éprouvait, par curiosité malsaine, la résistance possible à ses caprices ; et pour le malheur de ses victimes, le bonheur lui souriait de ne rencontrer pas beaucoup cette résistance.

… Mais les regrets de Pierre s'enfuyaient, dissolvant en les paysages chauds et lumineux de la Méditerranée les dernières larmes de ses yeux sensibles aux belles visions de toutes choses.

À son retour ce seraient les fiançailles définitives de petite sœur Gilberte avec le jeune comte Marc de Bricey, un des plus grands noms du Paris aristocratique.

Marc, l'ami de collège de Pierre et le compagnon aussi de Le Hel à ce même collège, se souciait peu de partager son nom avec une Juive opulente ou une Américaine vicieuse. Il avait dès longtemps apprécié Gilberte Pélissier

quand elle venait avec son père, l'illustre professeur de gynécologie, apporter des friandises à Pierre, au parloir. Il arrivait souvent que Marc se mêlât à leurs réunions parce qu'il avait perdu ses parents et restait seul avec la fortune colossale qui devait lui revenir à sa majorité. Or Pierre aimait beaucoup Marc ; ou, mieux, Pierre étant adoré de tous ses condisciples, l'amitié affectueuse de Marc s'expliquait de soi-même comme aussi l'attachement de Jean Bérille, le jeune musicien que Pierre allait retrouver à la Villa Médicis, l'un de deux et l'autre de trois ans plus âgés que lui.

Marc était devenu par son élégance fortunée un des maîtres de la haute société parisienne, au moins son enfant gâté. Aucunes fêtes, aucunes premières, aucuns dîners sans que son affabilité spirituelle et captivante ne les vint rehausser. Il n'éprouvait pas les femmes, il les aimait pour leur charme et se contentait le plus souvent de se sentir aimé à son tour parce qu'on le lui laissait voir en des flirts charmants auxquels il refusait une possible consécration abandonnée toujours à sa discrète volonté. Il aimait les femmes, et son amour était fait d'une haute dignité de soi comme d'un impertinent et galant respect de leur faiblesse. Elles l'adoraient et se fiaient à lui. Le connaissant ainsi, elles s'étaient montrées peu jalouses d'une liaison affichée avec Albine de Miromesnil, coquine tirée par la mode des bas-fonds où pataugeait sa beauté glaciale et merveilleuse d'automate. De la part de Marc, caprice de millionnaire

dont lui-même se souciait peu quant aux bénéfices… immédiats.

Pierre ne s’en inquiétait pas non plus pour petite sœur Gilberte. Il croyait avoir deviné à ce sujet une intention délicate de Marc vis-à-vis de Céline mise ainsi en garde contre les malfaisances de la courtisane effrontée et cruelle que Le Hel avait un moment convoitée.

Dans ce chaud rayonnement des bonnes amitiés de collège et du collège même situé à l’entrée du Bois de Boulogne, Pierre s’était toujours plu à vivre. Il avait, pour cela, engagé son père, peu de temps avant que la mort ne le lui enlevât, à acquérir rue Raynouard le petit hôtel en terrasse sur la Seine où, tôt, les deux enfants, Gilberte avec Pierre, demeurèrent seuls après que leur mère eût succombé, déjà malade, à l’insupportable chagrin d’avoir perdu son mari.

Justin et Victoire, une manière de ménage Noël de *la Joie fait peur*, leur restait dévoué et continuait de les servir en veillant dévotieusement autour des dix-huit ans fragiles de Gilberte.

C’est là, dans cet hôtel plaisant dont la solitude reposait tant le professeur Pélissier, que Pierre avait commencé de s’adonner à ses goûts de travail sollicités par la beauté, sous forme de buires, de coupes aux formes délicates, de vases parés d’émaux précieux qui sortaient des fours d’un atelier dont les clairs vitraux avançaient sur le jardin. Du quai de Passy on les voyait scintiller sous les marronniers, et le soir

on devinait aux clartés chaudes qui les pénétraient la douce veillée familiale sous les lampes, en un coin retiré.

Pierre ne voulait plus se marier. L'indépendance acquise dans ce long voyage qui s'achevait à Rome l'avait grisé. Et puis il avait bien le temps en vérité.

Mais le foyer désert lui serait navrant quand Gilberte ne serait plus auprès de lui…

Il se cherchait ainsi des raisons, et les trouvait, de s'assurer, en outre des amitiés qui lui étaient chères, une étroite affection dans laquelle il pût enfermer le malaise harcelant d'aimer, d'aimer plus une âme qu'un corps dont les formes ne seraient que le rayonnement palpable de cette âme.

Avec sa taille virile et décidée Pierre conservait du collège l'empreinte d'une jeunesse qui paraissait indéfectible. Elle se montrait à travers la mélancolie préoccupée de ses beaux yeux couleur mousse des bois dont la délicatesse nuançait d'une distinction affable tout son visage. Ses lèvres appétissantes contenaient, sous le trait délié d'une moustache de gamin précoce, ce sourire étonné qui fait, avec la curiosité vive des clairs regards, presque la grâce entière de l'adolescence. Il avait, de cet âge charmant, gardé toutes les délicatesses qu'exacerbait contre sa mâle allure le contraste d'un teint plus mat, plus averti de sensations voluptueuses. L'ovale parfait du menton et le juste dessin du front accentuaient encore la note gracile, délicieusement conservée sous les apparences d'homme, de jeune homme avide de mieux goûter les joies dont l'enfant

a déjà tressailli. Il se coiffait comme un collégien, sans mièvrerie ; et ses beaux cheveux châtains, séparés à gauche par une raie tracée avec une feinte négligence, chassaient sur son front et ses tempes un léger tourbillon de soyeuse lumière. Pierre pouvait n'être pas absolument un beau garçon ; l'agrément de sa personne tenait plutôt dans le mot « gentil » pour ce que ce mot renferme de douceur compatissante, de joliesse sans apprêt, d'élégance qui s'ignore et d'affection toute prête à se livrer…

Il n'était pas neuf heures. Pierre voulut prendre le temps de flâner un peu avant de rejoindre Jean à la Villa Médicis. Ses pensées, un instant vacillantes entre les mille sollicitations des êtres et des choses, se recueillirent. Il s'accouda contre la *Barcaccia* du Bernin. Reportant son souvenir vers Paris, il rendit grâces à la jeune fille qui, même si doucement, lui avait refusé sa main pour ce que par sa volonté il se trouvait là, dans Rome, après le charme inépuisé d'un voyage en Grèce ; point heureux, certes ! mais libre et comme au bord d'un monde nouveau qui depuis son départ se dévoilait à lui.

L'étrangeté de ses séjours à Olympie, à Delphes, à Athènes lui revenait à l'esprit en réminiscences plaisantes…

Il se rappelait l'audace de ce gamin de quinze ans, d'une souveraine beauté, qui, dans un cloître fleuri d'Alyssos, ville blanche assise sur les moires violettes du golfe de Patras, l'était venu frôler de son petit corps agile et sensuel. L'enfant avait, sans que Pierre l'en eût sollicité, tranquillement ouvert, devant lui, sa tunique complaisante,

sorte de longue chemise orangée en vieille étoffe pareille aux soieries mourantes étendues sur les saints tombeaux des mosquées. Son jeune corps luisait, sous ce voile, des reflets safranés d'une lumière diaphane, et ses formes parfaites en faisaient, debout dans un massif de lauriers-roses, l'adorable statue vivante d'un jeune dieu oublié en le giron d'Hellas, matrice de beauté. À ses pieds menus d'énormes pivoines abaissaient lourdement sur le sol brûlé leurs pétales roses gonflés de sèves ; plus loin un cyprès farouche coupait de sa lame noire et flexible la coupole blonde de l'église byzantine, les arcades blanches du cloître et le bleu scintillant du ciel… Et dans l'air de cristal où perlait un jet d'eau fraîche sur une vasque de Paros, l'adolescent se montrait, s'offrait, ainsi que la plus belle de toutes les fleurs, sous le soleil dont les rayons pénétraient de caresses intimes sa nudité claire et voluptueuse…

Pierre avait ressenti là, dans une minute inoubliée, les affres de la volonté qui se débat contre la violence de la raison et refuse au charme captivant de l'évidence le sacrifice des préjugés… Mais depuis il les avait tous oubliés, tous ! Il gardait même, à travers sa joie de s'en être enfin libéré, le remords de n'avoir pas au moins baisé l'audacieuse menotte d'enfant tendue vers lui, dans laquelle il mit en s'enfuyant une drachme d'argent…

Parmi tant d'autres, il aimait se rappeler la puérile effronterie de ce gamin très joli, impudique jusqu'à la candeur, et surpris qu'un étranger n'usât pas des grâces

vigoureuses dont il offrait naïvement l’exquise floraison avec le don de tout lui-même…

Chapitre II

Comme sur notre place Pigalle, mais avec la fière allure des végétaux maintenus dans la zone attiédie hors laquelle pâlissent leurs feuillages anémiés, Pierre vit arriver les modèles, les *ciociari*. Là-bas, à Paris, minables épaves égarées parmi nos boues ; dans la splendeur ambrée de Rome, misérables mais glorieux types de beauté, modèles d'élégance rude et sans apprêt, inconsciente, désinvolte et superbe comme les héros de l'Acropole… Jeunes filles, jeunes hommes, femmes, gamins ou vieillards, ils descendaient, dans leurs hardes polychromes, solitaires ou par groupes, corolle unique ou touffe rutilante de couleurs vives. Fleurs ils étaient, même devant les gerbes magnifiques habilement disposées en étalages serrés à la base des degrés fauves de la Trinità de'Monti, devant la *Barcaccia* où Pierre se grisait de leurs parfums et de la grâce légère qui de toutes parts issait de l'amphithéâtre vermeil.

Les *ciociari* arrivaient par la via Sistina qui relie Santa-Maria-Maggiore, leur quartier général, aux terrasses supérieures de la Trinità de'Monti et à celles toutes proches de la Villa Médicis et du Pincio. Avec une nonchalance parée de quelque noblesse l'un d'eux se montre et descend ; d'autres suivent. Celui-ci a dix-sept ou dix-huit ans. Éphèbe

robuste, la jeune architecture de son corps s'enferme, pour le torse sinueux, dans une chemise de grosse toile dont la blancheur se plaît aux chaudes carnations de la nuque et du cou ; un gilet, qui fut de velours bleu, mal dissimule son délabrement sous une veste courte, vert bouteille d'une nuance décolorée, qui fait valoir merveilleusement la culotte de velours rubis, carmin épuisé, dans la pourpre duquel le soleil a longtemps mordu de ses dents brûlantes en lui abandonnant de son éclat, de sa chaleur et presque de sa majesté, tant les cuisses du jeune gars et ses hanches sensuelles paraissent d'une olympienne et durable beauté… Il descend lentement, les yeux fixés au loin, guetteur… L'exquise harmonie de son corps bien formé magnifie ses belles attitudes et rehausse le bariolage puissant des loques collées à ses membres pleins de sève… Il descend, pas à pas, sans heurts. Des lanières de cuir se croisent autour de ses chevilles et montent de ses *ciocie*, mi-sandales, mi-brodequins, jusqu'à ses mollets énergiques aux rondeurs qui se dilatent suivant la marche sous l'épais tricot des chausses bleues ou rouges. De grands cheveux bruns, sur son front et sur l'ovale sévère de son visage, tombent d'un feutre où se débattent les feux de juillet et les averses de mars sous la garde cavalière d'une plume érigée de plusieurs rubans hauts en couleur.

Le jeune homme a des yeux voilés d'ombres mélancoliques, une bouche ardente, rouge de sensualité. Et le doux éclat de ses prunelles, le pli dédaigneux de ses lèvres, mieux que ses vêtements éblouissants, le rejettent

hors de notre monde faux et composé dans ce monde qui n’est plus, où rien ne primait le paganisme riant et sans inquiétude, les joies faciles et souveraines de la chair…

Et c’est, dans les tonalités amorties des grenats, des bleus, des céladons, des ocres vives, des jonquilles et des vermillons, dans le linge écru des chemises et l’outremer des jambes nerveuses lacées de cuir fauve, dans le noble encadrement des chevelures ébouriffées, une apparition d’humanité superbe et bien au-dessus de nos raffinements sans grandeur. Tels que Pierre les voit, ces *ciociari*, rudes et archaïques, gracieux et félins, voluptueux ou paisibles, la préciosité mesquine de notre civilisation lui paraît singulièrement factice et misérable auprès de leur quiétude abandonnée aux inéluctables destinées sur quoi continuent peut-être de veiller ces dieux indulgents dont nous avons renversé les autels !

Devant lui une averse de soleil inonde cette muraille dont chaque moellon est une gerbe de fleurs scellée à d’autres par des joints de feuillages : pensées à l’œil de cyclope velouté de mauve, d’écarlate ou de noir ; marguerites blanches au cœur d’or moulu ; marguerites d’or au cœur de sang noir ; œillets aux cent nuances ; roses aux longues tiges aristocratiques dont les pétales en boule laissent tomber la tiédeur de lourds parfums ; résédas, lilas, anémones et mimosas ; arums monstrueux au long sexe d’albâtre cunéiforme que féconde de pollen l’inlassable érection d’un phallus d’or ; bottelées de violettes délicates et de mièvres myosotis avec, crénelant le faîte de ces

murailles clouées de rouges soucis en cuivre, les soieries retombantes lamellées d’opale et de nacre des iris nonchalants.

Las ! déjà, de belles filles, comme à Paris, ont rejeté les vêtements étranges et les coiffes gracieuses des montagnes de la Sabine où demeurent, en attendant l’émigration assassine, leurs sœurs de Sarracinesco, d’Anticoli, de Subiaco, d’Allatri, de Capranica ou de Rovignano… et la *ragazzina* jolie n’est presque plus qui s’efface devant la fille commune.

Las ! Les jeunes hommes pittoresques dans leur jeunesse sans combats, veules un peu et vivant tant bien que mal de leur corps, envient le souteneur habillé de vestons aux coupes britanniques, et tirant loyer du corps d’autrui… et le *ragazzo* brun et joueur, riant et effronté n’est plus !

Lui ne connaît sa beauté que pour la souiller. Elle rêve chapeaux tapageurs. Elle a délacé le corsage de velours éclatant qui contient – avec quelle grâce ignorée de nos orthopédies modernes ! – la chemisette, gousse un peu dure, où finissent de s’épanouir librement les jeunes seins. Elle a défait la robe demi-longue, et dénoué l’étroit tablier de la laine bariolée. Et les broches de pacotille, les bracelets de doublé mal incrustés de strass menteur ont chassé les fibules d’or et les pendants d’argent, les vieux bijoux d’amples contours et de charme sévère. La rue des Gravilliers clame sa victoire sur les divines parures des

Étrusques et tantôt l’ignominie de la pute matriculée effacera jusqu’au souvenir de l’adorable canéphore…

Et de la pitié sourd, mouillée de pleurs, à voir ce jeune peuple encore très joli, où de la joie seule voudrait sourire, heureuse et soleillée.

Aussi comme Pierre veut dissiper la vision de ce qui sera pour ne voir que l’enchantement de Rome vivante encore dans cette Italie lumineuse d’où toute poésie prit l’essor, et, dans Rome, la simplicité inoubliable et pénétrante de cette place d’Espagne, cirque vermeil devant les degrés éblouissants de la Trinità de’Monti et les proches verdures du Pincio dont les rameaux semblent bruire encore des gloires douces ou tumultueuses de la ville assise devant leur lenteur balancée, entre le Pincio, le Palatin, le Janicule et le Vatican.

L’enchantement ! Si de l’amour pouvait, de tout cela, jaillir et ajouter aux rutilances du soleil, aux arômes des fleurs, à la jeunesse du printemps l’éclat de sa jeunesse, l’arôme de son avril et la fleur de sa chair adolescente…

L’enchantement ! Depuis les pavés roses aux durs cahots jusqu’aux dalles rongées de lumière, là-haut, sur les paliers où des bambous et des palmiers se penchent, depuis la *Barcaccia* jusqu’à l’obélisque qui pointe entre les tours carrées de l’église, quelle subtilité de nuances endormies dans l’ombre nette des toits en auvent, quelle effervescence de coloris divers, distincts comme les notes d’un carillon et

comme elles harmonieusement liées en un chant qui pénètre l'âme par tous les pores dilatés et avides de plus de joie encore, de plus de joie toujours…

Elle est là, cette joie ; incomplète ; mais elle est là. Pierre s'en émeut. Elle est là, non pas sournoise et maladive, mais saine et franche. Cette gamine la tient dans ses yeux, qui vient importuner le jeune homme et retourne, affairée et jamais lasse pourtant, offrir aux passants ses menus bouquets de blêmes violettes de Parme, d'œillets fripés et de pensées à l'œil cillé de velours. Ce gamin en déborde, *piccolo ciociaro*, dont les mains audacieuses, l'œil élargi dans le visage éveillé, la bouche, blessure victorieuse et qui chante, supplient, offrent, imposent le bouquet de giroflées, d'anthémises, de pâquerettes. Il est ici, le *bambino* joliment costumé, puis tôt là-bas ; le voilà qui revient, se faufile entre deux voitures, glisse sous les chevaux tandis que ses bras hardis et vigoureux déjà, en un geste ravissant de grâce et d'espièglerie, élèvent ses gerbes minuscules. Et dans le creux de sa main son éventaire de printemps répète l'ineffable jeunesse de ses yeux veloutés et les corolles épanouies de ses lèvres… Cependant que la nonchalance dédaigneuse des grands – les jeunes hommes, les vieux et les matrones – se désintéresse de l'âpreté joueuse, des courses cent fois recommencées et des offres cent fois repoussées, mais que le moindre *soldo* jeté dans une menotte sale vite fait oublier. À peine daignent-ils intervenir si, d'une victoria, une pièce de monnaie s'égare entre la mêlée turbulente et met en conflit bruyant filles et garçons,

cheveux épars, poings érigés, cris caressant dans le vol des chapeaux empennés, des fleurs écrasées emmi la turbulence adolescente en bataille sous le ciel bleu du matin qui sur elle étend la sérénité pâle de ses ondes frangées d'or.

Sur de vieux bronzes prisonniers des campaniles ajourés immobiles autour de la place d'Espagne, des marteaux chevrotants, neuf fois, en tremblant, font leur *meâ culpâ*. Des sonneries aux timbres passés et caducs répondent ; et c'est, dans l'air heureux et limpide, le chant métallique et monotone des cloches.

Neuf heures ! Pierre veut se souvenir enfin du rendez-vous et que Jean Bérille l'attend à l'Académie de France… Le souvenir revit en lui, gai et coloré comme la marmaille qui se chauffe au soleil, de ce Jean Bérille, charmant rêveur d'antan… Lorsque Jean était gamin, lui, Pierre, était presque enfantelet. Jean demeure très joli aussi dans son souvenir, le Jean de la « balle au chasseur » collégien de seize ans passés qui était *amoureux de quelque chose* et aurait bien voulu que ce fût de Pierre… Aussi, pour l'amour de cela, Pierre en quittant la *Barcaccia* consent à prendre des petites pattes sales d'un *ciociaro* de treize ans – qui est bien, dans sa culotte de velours bouton d'or, sa veste héliotrope et sa ceinture écarlate, le plus mutin de tous les petits *ciociari* – un bouquet de pensées que l'enfant met, en lui souriant, hors la pochette du veston de son client. Un autre gamin a vu qui arrive avec des fleurs aussi et prétend être le cousin du premier. Comment refuser aussi son

bouquet à ce petit cousin en culotte de velours réséda et veste amarante ? Et le petit drôle a des mollets tellement têtus dans ses chausses bleues que ses beaux yeux enjôleurs sous les boucles soyeuses de sa chevelure, sont comme d'un angelot qui serait diable aussi, beaucoup…

Pierre traversa le mur fleuri et gravit les premières marches de l'escalier abîmé sous le soleil. Une *ragazza*, deux *ragazze*, trois, quatre *ragazze* se précipitent avec des fleurs que, très effrontées, plus effrontées que les suppliants petits *bambini*, elles mettent dans le gilet, dans les poches et jusque dans les manches de Pierre. Pierre a eu tort d'accepter encore les offres de ces filles. Tous les *ragazzi* et les *ragazze* et les *bambini* accourent ainsi que, aux Tuileries, une trôlée de moineaux au-devant d'une mie de pain. Pour s'en débarrasser Pierre lance au loin quelques sous ; par quoi il s'assure que le charme de sa personne n'est pour rien dans l'accort empressement des filles et l'impertinence engageante de certains garçons. Arrivé sur le premier palier, assailli de nouveau, la netteté de son refus fait tomber l'enthousiasme des quémandeurs en retard. Il se détourne ; la dégringolade des marches au-dessous de lui le ravit. Coiffant les maisons d'en bas, déjà, de lointaines toitures découvrent la bure vétuste et rouillée de leurs tuiles. Pierre adore cette couleur, cette vieillerie, le démantèlement de quelques masures très pittoresques et, tout à ses pieds, l'or fauve des degrés, les fleurs, les filles, les jeunes hommes éblouissants de couleur et de charme lumineux et blond – et, limpide, l'eau gazouillante de la *Barcaccia*…

… Si de l’amour pouvait, de tout cela, jaillir et ajouter aux ondoiements du soleil, aux fleurs embaumées, à la mutinerie délicieuse du printemps – la clarté de beaux yeux, la grâce accueillante d’un geste, et l’arôme de lèvres adolescentes épanouies dans un jeune sourire !…

« Est-ce joli ! » pense en lui-même Pierre ravi dans son âme tellement accessible à toute beauté que des larmes lui viendraient aux yeux pour ce rayonnement qui l’illumine… et pour l’inutilité de ce rêve d’amour ! « Est-ce joli ! »

Pourquoi inutile, Pierre ?

Alors, comme il regardait le chaos des bicoques penchées sur un jardinet au-dessus de la place Mignanelli, une voix encore, auprès de lui, d’un être qu’il n’a vu ni monter ni descendre, qui était là – offre des fleurs. Instinctivement Pierre repousse l’offre lassante à la fin ! Mais comme on n’insiste pas du tout, il s’étonne, se retourne et voit là, sous ses yeux, si parfait que jamais son imagination vagabonde n’avait rien rêvé de semblable, un jeune page de Belle-au-Bois-Dormant qui, tombé parmi nous des enluminures d’un missel, aurait vêtu de pauvres hardes son étincelante beauté pour n’être pas reconnu et accomplir plus aisément les messages de sa belle maîtresse…

L’adolescent était habillé de pièces disparates, d’un mauvais pantalon noir élimé, d’un gilet aux boutonnières rompues ; ses épaules élégantes s’abîmaient emprisonnées dans l’étau d’un méchant veston beige trop étroit. Les vieilles bottines sans boutons qui le chaussaient étaient encore trop grandes et décelaient la grâce menue de ses

petits pieds. Comme une certaine recherche persistait dans la détresse de ces choses, Pierre devina aussitôt qu'elles n'avaient pas été empruntées, mais que la misère et surtout – oh ! Pierre fut navré de cette certitude – l'absence d'un être aimé sœur ou mère étaient causes de leur désolante tristesse. Il n'avait pas la tête coiffée d'un chapeau, comme les *ciociari*, mais une course affolée de boucles presque blondes charriait de l'or sur son jeune front… Pierre demeura une minute immobile, extériorisé, bien que les yeux fixés sur le page florentin. Ce que voyant, l'adolescent osa proposer à nouveau ses petits bouquets d'un sou puisque le *forestiere* ne le repoussait plus… Et Pierre sentit que l'enfant le considérait sans effronterie mais avec une sorte de confiance apeurée avec, aussi, dans ses yeux bleus adorables, deux perles brillantes contenant de l'espoir… Autant que Pierre put en juger, il avait seize ans peut-être embellis du surplus de quelques mois. Toute son attitude exprimait la confusion d'un aussi modeste métier, l'inexpérience de l'exercer et la gêne que lui imposait l'obligation de gagner quelques sous sur la vente de ses humbles petites fleurs… en outre il souffrait visiblement d'être confondu avec la trôlée de marmailles campées comme dans une citadelle conquise au milieu de la place et de l'escalier monumental. Il cachait sa honte dans un petit coin ; et Pierre s'imaginait que, s'il l'eût rudoyé, l'enfant aurait été capable de pleurer tout seul, silencieusement, en regardant passer *aussi* celui-là… Combien devaient passer à qui l'enfant très mignon demandait en vain l'aumône d'un sou !…

Tandis que Pierre marchandait – il eût vidé l'or de sa bourse pour l'amour d'elles dans les petites mains d'une délicatesse inouïe qui lui offraient des fleurs – il regardait cette vision magnifique et l'invraisemblable beauté de ces yeux dans la tristesse simple de cette apparition… Il avait seize ans ; sa voix était blonde… *elle avait seize ans aussi*.

— … Oh ! non, signor, ce n'est pas cher !

— Et celui-ci ?

— Un soldo aussi, signor…

— Je préfère le premier.

— Al suo commodo, signor.

— Comment appelles-tu, piccolo mio… – Et Pierre se reprenait – Comment appelez-vous ces fleurs ?

L'enfant étonné regardait Pierre avec ses beaux yeux bleus, foncés comme du velours et clairs aussi comme du ciel, dans son jeune visage extrêmement pâle et mat, et d'une si troublante expression de fatigue.

— Mais – il dit : monsieur, cette fois – ce sont des violettes, monsieur.

— Et celles-ci ?

— Mais celles-ci, monsieur, ce sont des pensées… Et sa voix contenait des intonations d'une grisante mélodie… Il ne comprenait pas, apparemment, qu'un jeune homme aussi distingué que Pierre pût ignorer le nom de ces fleurs communes ; et le mystère de ces interrogations le troublait un peu. Cela était visible à ses yeux inquiets et à ses

lèvres… Ses lèvres étaient des conques fragiles et fraîches où tenait un océan de grâce et de jeunesse ; et Pierre les entendait bruire à ses oreilles, attentives comme bruit la plainte éternelle de la mer…

— Prenez trois bouquets pour deux soldi, s'il vous plaît, monsieur…

— Mais il m'en faut davantage, mon petit homme !

Et Pierre sentait que toute son âme frappait les parois fragiles de ses tempes rien qu'à voir, sur le front précieux de l'éphèbe tout neuf, des boucles de cheveux châtains frottés d'or se relever comme avec orgueil, puis se pencher d'un côté comme avec tendresse et retomber sur un de ses yeux de saphir étoilé pour répandre sur ces yeux des caresses ambrées dont il parut à Pierre que le monde se remplissait à mesure que, les regards fixés aux regards inquiets du petit mendiant, il s'immobilisait sous l'emprise de sa beauté…

— Alors, monsieur, vous pouvez en prendre comme il vous plaira pour le prix que vous voudrez bien.

L'enfant attendait, lente à venir, la décision de Pierre. Pierre était absorbé ; il regardait non pas les fleurs qui avaient cessé d'être fleurs auprès des oreilles mignonnes du jouvenceau, mais sa chevelure autour de ces oreilles pressée qui le faisait beau comme une réincarnation de l'Éros antique… L'enfant se pencha pour choisir lui-même dans une pauvre petite corbeille posée à ses pieds, les humbles bouquets d'un soldo ; et c'était très compliqué ce choix qui

mêlait ses doigts longs, blancs et fuselés aux feuillages des marguerites et des violettes, c'était très compliqué parce qu'il voulait trouver les plus beaux et que les plus beaux avaient encore un petit air bien malheureux quoique les fleurs en fussent d'une fraîcheur incontestable. Pierre se penchant à son tour se rapprochait ainsi de lui. Il vit son cou de chair souple et ferme, d'un modèle aussi pur que celui des madones de Raphaël, contenu dans la chemise trop large, de sorte que ses épaules tièdes et très pâles laissaient voir à Pierre comment elles étaient, dans leur intimité, joliment rattachées aux courbes déliées qui les unissaient au cou duveté d'or sur la nuque ambrée. De même les poignets de sa chemise étaient usés, de façon que ses bras, ainsi que deux bijoux d'ivoire, livraient très haut leur juvénile rondeur. Et le petit mendiant sentait les fleurs par tout lui.

— Alors vous en prenez cinq, monsieur ? – Et comme on n'avait jamais acheté cinq bouquets d'un seul coup au joli gamin, il ne put contenir un très naïf et très étonné et presque honteux ; c'est beaucoup ! – craignant de voir qu'ainsi on voulût lui faire l'aumône…

Ses yeux adolescents scrutaient Pierre et lui versaient dans les yeux tout le ciel d'un beau soir d'été, tout le ciel avec les étoiles. Et le tour adorable de ses yeux puérils et fatigués, un peu seulement – pour qu'ils en soient plus beaux – était, à la naissance des joues charmantes, nacré comme un clair de lune qui pâlit ; son menton clair achevait l'ovale innocent, pas très innocent – et fier de son visage dans un sourire où Pierre vit tant de sympathie prête à

s’avouer et se contenir soudain dans une telle attitude de tristesse résignée que le regard douloureux de l’adolescent lui meurtrit le cœur, en se croisant avec le sien.

— … Oui, je prends cinq bouquets. Combien cela fait-il ?

— Eh bien ! ce sera quatre soldi, monsieur.

L’enfant voyant l’hésitation de son client ajouta pour l’engager, tremblant qu’il réduisît encore son maigre bénéfice, et s’efforçant de lui sourire :

— … Mais les fleurs sont bien jolies, monsieur, ce n’est pas cher… je vous assure…

De ses minces doigts élégants il fourrageait les pétales des bouquets déjà en train de se faner au soleil, pour leur rendre l’éclat qui allait se mourant.

Pierre écoutait sans lassitude cette voix harmonieuse ; elle lui paraissait si bien *avoir seize ans* ! Il eût voulu en prolonger le charme exquis ; mais outre que son rendez-vous le lui interdisait, aucun moyen raisonnable ne s’offrait dont il pût user pour satisfaire son désir…

Le petit marchand de fleurs donna ses bouquets – les tiges en étaient tièdes de la tiédeur de ses doigts – et attendit que Pierre eût trouvé de l’argent dans sa poche pour tendre sa main. Il avança cette main merveilleuse dont Pierre avait tout de suite admiré la finesse. Sa première pensée avait été de la remplir d’or, de quelques pièces d’or, d’une pièce d’or au moins, mais il craignait d’être inconvenant. Le jeune garçon paraissait dans une situation si exceptionnelle et

mystérieuse qu'il eût craint de le blesser ; et d'ailleurs en ces quelques minutes de marchandages Pierre se sentait incapable d'aucune suite dans les idées. Il pensa seulement que le petit malheureux n'ayant pas encore étrenné, se trouverait dans l'impossibilité de lui rendre aucune monnaie, mais que toutefois la pièce offerte ne pouvait avoir une trop grande valeur sans risquer de la voir refuser. Il tendit au jouvenceau une pièce de deux *lire* :

— Hé ! monsieur, je ne peux pas vous rendre de monnaie.

L'enfant voyait déjà ses cinq petits bouquets à quatre sous lui rester pour compte… Ses yeux admirables se fermèrent douloureusement comme pour écarter de lui cette appréhension terrible. Mais Pierre :

— C'est bien, mon petit, tout est pour vous.

« Mon petit » ressentit une joie visible corrigée de quelque honte. Pierre s'en aperçut, et, très gentiment :

— … Je vous prendrai des fleurs un autre jour en passant, n'est-ce pas ?

Et ses bons yeux, à Pierre, suivirent, en s'éloignant à regret, la vision ravissante du mendiant si joli… Il venait de faire à peine quelques pas qu'une sorte d'invincible force le repoussa vers le gamin. Comme s'il n'avait pas eu son cœur prêt à se rompre d'abandonner là, sur les pavés hostiles aux malheureux, cet adolescent très charmant et très fin, avec une négligence qui refoulait mal son inquiétude il l'interrogea :

— Comment vous appelez-vous, mon petit ami ?

L’enfant intéressé d’abord parut craindre beaucoup cette intrusion d’un étranger dans sa pauvre existence navrée. Pourtant il répondit :

— Luigi, monsieur.

— Mais, petit Luigi… votre autre nom !

— …

— … Le nom de votre papa ?

— J’aime mieux ne pas le dire, monsieur.

— … De quel pays êtes-vous ?

— De Palerme, monsieur.

Puis, comme s’il eût voulu corriger sa réserve, sa méfiance vis-à-vis d’un jeune homme aussi gentil et distingué que Pierre dont la bienveillance affable et confuse un peu, par cela plus délicate, ne lui avait pas échappé, le page florentin continua :

— Vous êtes Français, monsieur ?

— Pourquoi le supposez-vous, joli petit Sicilien ?

Le « joli petit Sicilien » hésita une seconde, puis, très bas, regrettant cette affirmation qu’il lui fallait expliquer mieux que par l’emploi d’une langue communément en usage chez un grand nombre d’étrangers, en laissant monter à ses joues ravissantes une buée rose tôt évanouie, il expliqua, bien intimidé :

— … Parce que les Français ne sont pas comme les autres…

Pierre comprit sur-le-champ, et que cette statuette fragile d’éphèbe au seuil candide encore de l’adolescence avait reçu de lévites sacrilèges un encens qu’il n’agréait pas. Le jeune homme n’en voulut rien laisser paraître et offrit deux lire encore pour ce compliment ; le petit marchand de fleurs refusa, mais avec un regard et un geste qui faillirent arracher à Pierre les sanglots demeurés suspendus à ses yeux ; l’adolescent lui tendit en souriant un autre bouquet… Pierre le reçut, serra les doigts du jeune garçon et se sauva rapidement vers la Villa Médicis.

Chapitre III

Et l’image de l’adolescent très beau fleurit au milieu de ses pensées. Ses regards intérieurs voyaient, dans la jeune figure pâle et robuste pourtant mais délicieusement gamine encore, les larges yeux de lapis presque noirs lui sourire d’un air doux et triste. Et Luigi, puisque Pierre au moins connaissait son nom, ce peu de lui, Luigi s’immobilisait étrange et charmant parmi les rampes fleuries de la place d’Espagne et, dans Rome éblouissante, étincelait au centre d’une gamme harmonieuse de roux et d’ors pâlis…

Le gardien reçut Pierre Pélissier au seuil de l’Académie de France et le fit monter au premier par un large escalier sombre après quoi, dans un couloir, il frappa à une porte trapue qui s’ouvrit aussitôt. Le plafond était bas et voûté de cette pièce demi-sombre aussi, bien qu’à son extrémité une baie en carré, comme creusée dans le roc, aspirât un flot de lumière puisé sur le panorama scintillant de Rome…

Jean Bérille était venu ouvrir lui-même et, quoique prévenu, s’exclama :

— … Pierre !… mais se reprenant, affectueux, presque câlin en retenant dans ses mains les mains tendues de son

ami : – mon Pierre !

— Toujours aimable, Jean… Sais-tu qu’une des grandes joies de ma tournée aux pays du soleil fut la perspective de te revoir, ici surtout, monsieur le Prix de Rome, dans cette Villa Médicis qui, tout jeune, t’hypnotisait déjà – et, dans cette Villa, au milieu de ton *home* un peu voilé comme de nuages bleus d’où va percer le jeune rayonnement de ta célébrité.

— … Ce Pierre ! toujours gentil… et dénicheur de doux propos… toujours occupé à bercer quelque histoire d’amour…

— … qui persiste à dormir…

— … d’amitié au moins.

— D’amitié. Tu dis juste, puisque nous ignorions, au collège, qu’elle pût être d’amour…

— Sais-tu que tu es ravissant, Pierre ?

— Non.

— Gentil comme tout…

— Non.

— Et que tu sais plaire autant que jadis ?

— Mais tu me fais des compliments comme à une femme, grand gosse !

— C’est vrai, pourtant ! J’étais bien à cent lieues de mesurer la forme que je donnais au plaisir de revoir mon petit Pélissier… Dis donc, si tu t’asseyais là… non… là, plutôt, près de la fenêtre de ma cellule… Regarde, Pierre,

admire, mon grand… Vois tout ça ! Est-ce joli !… Est-ce épatant !… Vois-tu Rome ?… Est-ce… Dis donc, c'est vrai ; je t'ai fait des compliments comme à une femme !… Je suis un peu fou, tu sais ; je l'étais dans le temps, du reste, et ça n'a fait qu'empirer… Te rappelles-tu ce que je me suis fait enlever par le P. Thomas quand il m'a chipé à mettre en musique des vers de ce pauvre Thellier ?… Non, on n'a pas idée de ça… Et ce que je me suis fait aubader par ma famille !… Non !… Ce qu'il y a de mieux c'est ce rossard de Thomas nous faisant venir à la chapelle, après le savon paternel et les larmes maternelles, André Dalio pour chanter ma musique, moi pour accompagner ce joli gosse – tiens, j'en ai trouvé un presque pareil ici, tu verras – et Thellier pour nous écouter… Ah ! le rossard ! On ne s'embêtait pas avec lui. Sacré Thomas, va !… Je comprends qu'*ils* soient obligés de f… des types comme ça à la porte pour avoir leurs élèves. Si *ils* s'y prenaient honnêtement bien sûr qu'*ils* ne leur en enlèveraient pas beaucoup… Tu le vois nous disant : « Mes amis, nos règlements s'opposent à toutes vos petites manigances ; vous êtes ici pour faire des *maths* exclusivement ; pris en défaut : pincés ! Mais comme je trouve, moi, que Thellier a raison de faire de jolis vers, Bérille de s'esquinter à les mettre en musique et Dédé de les bien chanter, si je suis obligé de les *coller*, en classe, dans leur temps libre ils peuvent compter sur moi. » Ah ! les mufles ! Je comprends qu'il leur faille des gendarmes pour empêcher les P. Thomas de faire du tort au recrutement de leurs bahuts !… Tu as vu : *Stanislas* exclu du Concours général… Quels cochons !

Et Pierre souriait de l’exubérance un peu débraillée du Jean Bérille d’autrefois devenu vigoureux et fort avec de beaux traits sévères et virils, câlins aussi un peu quand ses bons yeux marrons dans son visage brun et mat, riaient au petit gosse de jadis.

Jean avait bien raison. Son ami restait avec tout le charme d’une adolescence sans afféterie et d’une robustesse sans brutalité. Et Jean le regardait, curieusement éclairé d’un côté par le jet lumineux lancé par la baie ouverte au-dessus des chênes-verts taillés à plat, en quinconce devant la Villa.

— … Comme à une femme… c’est vrai… Eh bien ! « mon Pierre » comme disait de Bricey après Thellier, tu es un de ces êtres pour qui la sympathie que l’on porte en soi, brûlant de s’offrir, semble avoir toujours été et demeure pareille au temps où, insensiblement, elle trouva dans notre cœur la place qu’elle ne veut plus abandonner. Je t’assure, je t’assure, Pierre, que l’on continue à voir ces êtres-là qui vous ont un jour charmé de je ne sais quelle façon, tels qu’on les a connus et aimés. Ils restent. Leur figure sourit à travers l’existence, qui fuit vers l’avenir en laissant voir, à chaque minute du présent, qu’elle se souvient… Ils ont ce charme – je me répète, je crois – ce charme, cette jeunesse amicale. Enfin ils sont comme toi, mon Pierre, très gentils, très affectueux, très simples, très bons. Je n’ose pas dire très beaux, tu te fâcherais.

— Tu as fini ?

— Non ; mais je continue en moi pour ne pas que tu entendes.

Si Pierre n’eût été mordu du souvenir de Luigi il se fût uni à la gaîté affable de Jean, heureux comme au collège parce que un peu de ce collège gracieux vivait auprès de lui avec son ami Bérille.

Ils se penchèrent ensemble à la fenêtre, une de ces fenêtres communes aux entresols des palais italiens et dont le modèle se retrouve encore sous l’attique pour laisser toute l’ampleur aux baies immenses du second étage réservé aux galeries somptueuses et aux salles d’apparat. Devant eux des chênes-verts compacts aux feuillages taillés en terrasse recouvraient une large vasque moussue et ruisselante d’eau limpide placée juste devant la porte de la Villa, de l’autre côté du chemin en bordure de la rampe élevée jusqu’au Pincio. Après, sans transition, les regards étaient attirés à l’extrémité de la ville, où Saint-Pierre dominait l’horizon de toute sa coupole de plomb, casque bleu pâle posé sur l’énormité de ses architectures roses.

Devant cette masse le reste s’estompait des maisons, des palais et des églises qui, de la basilique Vaticane au château Saint-Ange, du château Saint-Ange aux *Prati* banalisés, passaient le Tibre et venaient affluer jusqu’à la place du Peuple et contre la Villa Médicis, la Villa Médicis dont la façade trapue et les deux campaniles rigides pesaient sur les rampes de chênes-verts.

Pierre avait bien vu des nuages bleus dans la pièce occupée par Jean Bérille. Le Prix de Rome, en laissant

brûler des résines odorantes dans une cassolette de bronze, ne voulait pas, par là, exciter une piété depuis longtemps combattue par l'envahissement d'un paganisme très moderne et très aimable, mais il lui plaisait que ce parfum de sensualisme religieux demeurât parmi les bibelots, les statues, les tableaux de sa chambre palatiale. Les ors atténués d'anciens ornements sacerdotaux scintillaient dans un rai de soleil qui prenait en écharpe les premiers plans contre la fenêtre. Il y avait, appuyée sur son chevalet, une aquarelle inachevée où Jean essayait de fixer les brèves incandescences du couchant dont les brasiers avant de s'éteindre au loin enveloppent d'un ultime réseau de flammes la silhouette pesante de Saint-Pierre. Ce spectacle unique au monde dans les conditions où il s'offrait à Rome, renouvelé chaque jour, était pour Jean un inépuisable sujet d'enthousiasme… Il sentait s'élever de là ces notes empoignantes qu'il répandait dans ses compositions où l'humanité tressaillante tour à tour hurlait ses douleurs ténébreuses ou couronnait les renouveaux joyeux d'avril de pâles corolles cueillies aux vergers en fleurs. C'était alors le Jean Bérille adolescent à qui ses maîtres confiant le grand orgue dans la chapelle du collège, le Jean mutin, gracieux et joli qui soutenait, sous l'effort de ses mains de seize ans, d'un accompagnement d'amour, la voix fraîche, grave un peu, et comme douloureuse par l'excès même de sa beauté, d'André Dalio ; et cette autre, puérile et douce comme un pépiement d'oiselet, la voix de Pierre Pélissier. Quand, aux mois de Marie, les trois adolescents chantaient les musiques douces des cantiques et des oratorios, de la tribune on

voyait, inquiètes, des têtes de quinze ans soulever, sous leurs jeunes fronts nimbés de boucles brunes et blondes, leurs grands yeux curieux pour regarder si les anges joueurs de théorbes et les séraphins porteurs de luths ne s’éveillaient pas entre leurs caissons d’or sous la voûte de la chapelle…

Chapitre IV

Dans la chambre de Jean il y avait des femmes… Au collège, il n’y en avait pas ! Les petits lits blancs du dortoir contenaient les émois étonnés de la chair qui se cabre et invente pour elle seule des caresses inconnues… Les mains fines, hardies et candides des collégiens hâtaient le printemps pâle et divin de leur corps… Et le matin surprenait leurs yeux voilés des brumes mauves et délicieuses de l’automne, tandis que leurs lèvres roses, inquiètes, tremblaient des secrets de leurs joies quand des bouches autour d’eux, tout bas, osaient parler d’amour…

Dans la chambre de Jean il y avait des femmes. Mais comme elles étaient plusieurs, leur nombre même les rendait sans danger. Le piano à queue en supportait trois dans des cadres de ce parchemin polychromé et gaufré d’or d’un travail spécial à Rome. Un bureau donnait asile à deux encore ; enfin la dernière était un magnifique « charbon » de grand format suspendu au mur dans un entourage de bois et de cuivreries bizarres, entre les merveilleuses broderies d’une étoffe ancienne. Les cinq premières étaient aussi de ces charbons d’une exécution remarquable, chauds de couleurs, tels qu’on sait les faire en Italie, chacun dans un ton différent : sépia, bleu, sanguine, vert clair et vert olive.

Pierre les eut vite examinés. Comme ces femmes étaient entièrement nues, bien que pour un motif très différent de celui qui sollicite d'ordinaire le rut émoustillé des brutes, – il admira chez plusieurs d'entre elles la rareté d'une plastique à peu près irréprochable. Jean devait nécessairement se différencier aussi de la sexualité échauffée des amateurs de croupes monstrueuses, pour qui la Femme n'a plus aucune signification d'ailleurs dès que rentrée dans la norme d'une esthétique plus soucieuse de formes parfaites et de beauté que des manœuvres commodes d'un sensualisme bas et gras…

Pourtant c'est en vain que Pierre cherchait parmi ces photographies sur nature l'un quelconque de ces jolis gamins dont la race élégante pullule les rues, en Italie. Ne voyant rien, il osa formuler sur un certain ton auquel Jean ne se méprit point :

— Que de femmes !… Que de femmes !…

— Est-ce un reproche, Pierre ?

— C'est est un en ce sens que tu aurais pu ménager parmi ce *sexus sequior* appelé *beau* à l'encontre de toute vraisemblance – c'est Schopenhauer qui parle il est vrai – une petite place à… Antinoüs… Il n'est pas tout à fait mort, et sa beauté, en un temps où l'on savait encore apprécier la beauté, ne fut pas sans quelque charme…

— Ainsi vais-je faire, monsieur le grondeur, dit Jean en prenant contre un meuble un large cadre de noyer plaqué de

ferrures de cuivre un peu vert-de-grisées et relevées d’or à demi éteint.

Ce cadre contenait, en une sanguine lumineuse et d’expression supraterrestre, la tête admirable du petit marchand de fleurs de la place d’Espagne !…

Pierre voulut maîtriser l’émotion que tout son être trahissait. Jean le vit blêmir même sous la matité pâle de son visage. Tôt le jeune homme reprit ses sens défaillants et, très simple, en essayant de dissimuler son trouble violent :

— Il est très beau, celui-là. C’est le Dédé que tu annonçais ?

— C’est lui-même, mon Pierre. Alors tu pardonnes toutes mes femmes ?

— Je les comprends : c’est mieux encore. Mais je te félicite d’accorder à ce… à cet adolescent une hospitalité qui témoigne au moins de ton bon goût sinon de ta sympathie… Tu le connais ?

— Non ; je l’ai rencontré il y a trois jours pour la première fois sur les marches de la Trinité-des-Monts où tu as pu le voir si tu es passé par là… Il vendait des fleurs ; je lui en ai acheté, et comme il m’a paru d’une remarquable beauté je lui ai proposé de l’emmener chez Peterson.

— L’éditeur de ces très belles études d’après nature ?

— Comment sais-tu cela ?

— Je le sais au même titre que tous les gens, soucieux de la beauté, qui ont eu entre les mains des photographies de cet habile artiste… Alors ?

— Alors Peterson, qui pourtant ne chôme pas de jolis modèles, a été enchanté ; il en a pris tout de suite quelques poses ; malheureusement…

Pierre sentait le sang se retirer de se lèvres et son cœur battre précipitamment avec des intermittences suivies de propulsions si rudes qu'elles lui paraissaient devoir inonder son corps de sang. Par bonheur assis à contre-jour, il avait ainsi la possibilité de cacher l'évidence de son émotion. Il interrogea, angoissé :

— Malheureusement ?

— … Malheureusement Luigi…

— … Luigi ?

— Oui, Luigi… Décidément tu le connais !

— Moi ! comment veux-tu ?… et pourquoi ?… Donc Luigi ?

— Luigi qui a fait des manières pour laisser photographier son petit museau de *birichino* a tout à fait refusé de poser nu.

— Refusé de ?…

— Peterson n'en revenait pas. Il paraît que le cas se présente environ une fois sur mille. Je me le suis payé ; avec la veine que j'ai, tu comprends ! Alors que tous, filles,

jeunes garçons ou jeunes hommes acceptent sans aucune espèce d'arrière-pensée…

— Lui n'a pas accepté ? dit Pierre comme soulagé d'une excessive appréhension.

— Oh ! il n'a pas permis que l'on insistât, même connaissant ma qualité de pensionnaire à l'Académie de France. Encore n'avait-il guère le loisir de refuser pour la tête, au moins ce jour-là ; il mourait de faim quand je l'ai abordé. Pauvre petit bonhomme ! Et il avait une envie de pleurer !… non ! Du reste, tiens, regarde, c'est visible dans ses beaux yeux mouillés. Ma foi je lui ai donné un bon pourboire, Peterson aussi et nous avons gagné à son gros chagrin cette admirable expression de son visage.

— Il mourait de faim ! Et moi qui ne lui ai donné que deux francs !

— Comment, tu lui as donné deux francs ! Mais alors, voyons, mon petit Pierre, tu le connais ? Tu l'as vu ?… Cachottier de Pierre, va !

— Oh !… comme toi, sur les marches de la Trinité, à la minute. Il m'a offert des fleurs, tiens, les voilà ; j'en ai plein mes poches… je les lui ai payées ; il y en avait pour quatre sous… Le surplus c'est pour la beauté de ses yeux… et ce n'est pas cher… pas vrai, Jean ? Mais, dis, mon grand, est-ce que nous ne pourrions pas l'envoyer chercher… ou descendre au-devant de lui ? Depuis que je suis ici je grille de te le demander.

— L’envoyer chercher, c’est inutile. Cela paraîtrait un peu drôle, tu comprends. Descendre à sa recherche nous risquons de ne pas le rencontrer. Nous ferions mieux de monter chez Peterson, à deux pas. Nous rencontrerons chez lui, à cette heure-ci, des modèles qui peuvent connaître Luigi et nous donner des indications pour le retrouver si tu y tiens. Tu verras sans doute mes deux filles que tu trouves si jolies, là : la sanguine, Angelica Viacava, et la vert olive, Carolina Peirano.

— Tu les sais par cœur !

— Peuh ! leurs noms seulement. La première est la fille d’un employé des wagons-lits et la seconde est blanchisseuse… Mais tu constateras que ces filles, comparées à ce que nous avons vu d’à peu près semblable à Paris, sont d’une tenue bien supérieure à leur condition et malgré leur métier un peu… décolleté, tu verras quelle simplicité ravissante, et presque grave, tu verras, elles gardent même lorsque, en face de jeunes gens comme nous, elles se montrent entièrement nues. Les adolescents et les gamins sont tous pareils ; et de laisser voir leur jolie petite nudité sans la plus étroite chemisette ne les effarouche pas le moins du monde et n’éveille en eux, au moins apparemment, aucune idée d’impudeur. Ils sont naïfs comme de petits animaux et pas effarouchés le moins du monde, non plus que cyniques… cependant je ne réponds pas autrement de leur vertu !

— La vertu des filles ?

— De tous, donc ! Des garçons aussi !

— Ce sont de petits monstres, alors ?

— Simplement des *birichini*, des polissons. Ça n’a pas grande importance. Ici il faut oublier Paris et l’état d’esprit nauséeux et stupide dans lequel nous met, là-bas, le seul mot de *nu* que nous ne savons pas distinguer du plus sale retroussé. Il n’y a pas longtemps qu’à Naples on a pu faire comprendre aux parents que leurs enfants devaient être vêtus. En Sicile même, dans certaines localités, les gamins sont nus jusqu’à dix et douze ans. Pourquoi s’étonneraient-ils, par hasard, de se retrouver à quinze, seize ou dix-huit ans dans la même nudité que leur enfance a connue si complète et d’une si naïve apudeur !

— Tu as raison, Jean. Mais va donc faire comprendre ça aux « vieux marcheurs » et aux « jeunes moutardiers » du boulevard !

— Ces mufles-là me dégoûtent. Viens, Pierre, allons oublier Paris – et vivre une heure dans la palestre… et nous causerons de Bricey en route.

Chapitre V

Oublier Paris ! Pierre eût oublié même le monde, même la France s'il ne se fût rappelé que dans un coin très beau de la Savoie sa petite sœur Gilberte traversait ce printemps, déjà tiède et fleuri à Rome, mais qui devait être, à Meiras, encore frais et tardif. Et Pierre se grondait pour le bien-être ensoleillé et les joies qu'il se donnait tandis que Gilberte l'attendait en lui écrivant ces lettres d'une si tendre affection contre lesquelles il échangeait des quantités de cartes postales illustrées et de nombreux billets où il enfermait chaque fois un gros baiser pour petite sœur.

Certes, oui ! Pierre oubliait Paris, et rien ne l'eût rappelé à ce moment si le nom du plus aimable des Parisiens ne fût venu sur les lèvres des deux jeunes gens en descendant, par les jardins, le perron de la Villa.

Les jardins commençaient tout de suite devant le péristyle où le *Mercure* de Jean de Bologne se tient en équilibre élégant sur une vasque de marbre. Des pins parasols encadraient au loin une perspective étendue au delà des murs de l'enceinte d'Aurélien jusqu'aux magnifiques ombrages de la Villa Borghèse. Du côté de Rome l'Académie de France reposait sur une façade lourde, sévère et hautaine, tandis que du côté des jardins elle s'élevait en un portail embelli de frises, de médaillons et de guirlandes

où des arceaux et des colonnades s’assemblaient aux conques humides des fontaines pour le triomphe d’une architecture plaisante et noble dont les jardins merveilleux complétaient l’aisance heureuse.

Après un tour dans les hauts murs de buis, les allées de bambous, d’orangers, de citronniers et de chênes-verts alternés avec des fûts de colonnes romaines, des statues grecques, des vases et des bancs de marbre où rêver doucement, Pierre et Jean revinrent du côté du palais et descendirent – en passant devant une fontanelle où crache son eau claire un mascaron antique barbu de capillaires trempés de soleil – le raidillon qui les conduisit vers la via Sistina.

En arrêt devant la Trinità de’Monti Pierre eut le désir et la crainte de rencontrer le beau gamin de tout à l’heure. Il ne le vit pas ; et ce lui fut une déception profonde !

Jean inspecta les paliers et les abords de la place d’Espagne qu’il dominait de toute la hauteur de l’escalier monumental, et dit simplement à Pierre :

— Il n’est plus là…

La place et l’escalier étaient étonnants de vie paisible et mesurée. Des *ciociari* passaient, vêtus d’invraisemblables hardes aux nuances nullement en opposition, avec la tonalité générale de ce coin de Rome, or, vieux rose cuit et roux, qui donne l’impression chaude d’une atmosphère d’ambre et de lumière comme les voiles d’ocre des tartanes vénitiennes au quai des Schiavoni.

Et Pierre reprit en se retournant encore :

— … Non… il n’est plus là !

Jamais Pierre n’eût pensé que ce *il* bref, et tout à l’heure inconnu, pût tenir autant de place déjà dans son existence. Ce n’était plus un quelconque gamin, ce jeune mendiant charmeur et robuste dont il ignorait tout sauf le petit nom et qu’il fût de Palerme. Pierre se le représentait comme étant sa chose désormais, une part de lui-même, une part inséparable qu’il voulait attacher à sa vie, retenir à lui comme un objet très aimé.

Très aimée, cette chose qui par malheur se trouvait être une chose vivante, un adolescent d’exquises formes et de souveraine beauté ; un être capricieux peut-être dont il aurait, en supposant que cette existence charmante dût côtoyer la sienne, à souffrir probablement, mais que Pierre n’imaginait déjà plus hors du cercle de sa propre vie ; comme si des liens invisibles, une inéluctable et bienveillante fatalité les unissait l’un à l’autre indivisiblement… Pour quelles joies ? Pour quelles souffrances ? Pour quelles fins ? Pierre tremblait de savoir et n’osait se répondre. Mais la seule pensée que ce jeune garçon pourrait demeurer là tandis que lui, Pierre, retournait au loin, en France, impressionnait douloureusement sa maladive sensibilité. Il se révoltait contre cela et s’enlisait dans le charme où l’avait attiré l’enfant…

Chapitre VI

Dans les hauts quartiers neufs de Rome, entre le Pincio et le Quirinal, des maisons achevées d'hier, neuves et presque délabrées, dont les boutiques demeurent closes, forment des rues désertes où le luxe impuissant lutte contre la misère. Et l'uniforme teinte ocre jaune de ces taudis tout neufs, même lavée de soleil, ne parvient pas à en dissiper l'aspect dépenaillé.

Pierre et Jean longent des trottoirs où des femmes aux cheveux noirs, aux regards durs, aux traits rudes allaitent leurs marmots. Leurs marmots qui ont déjà ces larges yeux bruns par quoi les mioches de par ici deviennent, dès treize ans, de si plaisants gamins.

C'est la misère, la misère et la misère qui depuis trois, quatre, dix générations courbe ces pauvres êtres sous tous les jougs et les rend capables, l'atavisme aidant, de compromissions, lesquelles d'ailleurs n'atteignent pas leur pudeur abolie ni leur dignité qui en a vu bien d'autres. Quand il faut manger ils vendent des allumettes, des fleurs, des journaux, à moins que…

… Et la belle image de Luigi frissonna dans la pensée douloureuse de Pierre ; à moins que…

— C'est là, dit Jean.

Dans l’escalier très vaste brutalement éclairé d’en haut par un jour cru qui frappe les degrés de marbre blanc et rejaillit contre les parois des murs peints à la chaux vive, Jean voit descendre un des modèles de Peterson, Virginia Brina. La désignant à son ami :

— Comment la trouves-tu, mon petit Pierre ?

— Jolie à croquer.

— Elle vient de poser. Dommage ! un peu plus tôt tu voyais le plus beau corps du monde.

— Permets : excepte s’il te plaît Luigi.

— Que tu n’as pas vu.

— Que je devine.

— Et tu t’y connais…

— Mauvais !

Virginia était arrivée en face des jeunes gens. Elle allait passer, discrète. Jean l’arrêta, lui prit la main et, très gentiment :

— Dis-moi, Virginia, tu étais seule là-haut ?

— Oh ! non, signor ; il y a encore Carolina et d’autres modèles.

— Lesquels, Virginia ?

— Giovanni-Battista.

— Giovanni-Battista, *il ciociaro* ?

— Si, signor ; et Giovanni Bocchi.

— Giovanni Bocchi, *il piccolo orologiaio* ?

— Si, signor ; et Lucio Bolli *il barbiere*, et Volturno Pozzi *il tipografo*…

— Merci, Virginia.

Comme la jeune fille allait redescendre, Jean ne fut pas assez habile pour dissimuler à Pierre la piécette d'argent qu'il glissait dans la jolie main fine de Virginia, et le sourire d'une complicité ravissante qu'échangèrent les deux amoureux. Cette Virginia était, avait été ou allait être la maîtresse de Jean. La discrétion très élégante de leur tenue laissait difficile une affirmation que la tendresse de leurs regards rendait cependant difficile à écarter.

Virginia n'était pas une des plus belles de ces jeunes femmes dont Jean adornait son *home* ; elle pouvait être, à ce que vit Pierre, au moins une des plus gracieuses et des plus aimantes ; et sa réserve pudique était des plus délicates aussi.

C'est Filippo, le petit serviteur et l'aide du professeur Peterson, qui vient ouvrir, avec le bel Amerigo.

Pierre devine, en entrant, que le coup de sonnette a dispersé – derrière les draperies et les portières à travers lesquelles joue le soleil venant de la terrasse au sommet de la maison à cinq étages – tout un essaim de petits animaux jolis et joueurs. Filippo connaît Jean Bérille, il le fait entrer avec son ami dans un des ateliers. Pierre ressent tout de même quelque trouble à pénétrer dans cette maison pourtant bien franche, bien simple et sans nul mystère ; il se

demande ce que vont être tous ces Giovanni, ces Lucio, ces Volturno, le *ciociaro* et l'horloger, le barbier, le typographe et la Carolina qui sont dissimulés là près, et nus ?

Avec une urbanité toute romaine le maître de céans reçoit Jean et se fait présenter Pierre Pélissier dans son cabinet encombré d'armes, d'étoffes rares, de tableaux et d'une collection très belle de vases en terre, en verreries antiques qui témoignent à Pierre de connaissances d'un goût artistique très sûrs par quoi, tout de suite, sa sympathie est acquise à M. Peterson. Celui-ci porte dans toute sa personne une distinction tranquille qui attire, une aisance de geste et de paroles qui rassurent. Et ses regards bleus d'homme du Nord, derrière les clairs reflets de son binocle, sont d'une droiture à laquelle la barbe bien taillée, les cheveux qui vont s'argentant sur les tempes et sur le front large et haut, gagnent un respect entraîné à se faire aimable et confiant.

Très correctement Peterson parle français, mais Pierre saurait assez d'allemand ou d'italien pour se faire entendre dans la conversation qui s'engage sur ses voyages nombreux dont un certain nombre, ceux des îles de la Grèce en particulier, correspondent assez exactement aux séjours du professeur qui, en outre, a parcouru l'Espagne, le Maroc et l'Égypte, et dont les propos enjoués abondent en anecdotes curieuses sur ces pays.

— Mon ami Pélissier, dont les travaux de céramique vous sont connus, a beaucoup admiré chez moi, monsieur Peterson, le charbon que vous avez tiré de Luigi ; il compte que vous voudrez bien lui en exécuter un de ce joli modèle.

— Je connais tant de Luigi ! Vous voulez dire, n’est-ce pas, Luigi De Simone ?

— J’ignorais que le jeune garçon s’appelât ainsi ; mais je parle, en ce moment, du petit marchand de fleurs que je vous ai amené au commencement de cette semaine.

— Oui, oui, c’est Luigi De Simone. Povero ! Il ne voulait rien dévoiler de lui, mais il a eu foi et m’a raconté un peu de sa pauvre existence… S’il voulait poser nu ce serait à coup sûr le plus beau de tous mes modèles.

— Il ne veut pas ? ajouta Pierre ensemble rassuré et désappointé.

— Non, monsieur, dit simplement Peterson, et à voir sa résistance actuelle je ne prévois pas qu’il cède jamais sur ce point. Luigi est un petit jeune homme très distingué qui ne veut pas être confondu avec les *birichini*.

— Pourrai-je savoir par vous, monsieur Peterson, quelques détails de l’existence de cet enfant ?

— Je vous dirai volontiers ce que je sais, monsieur, mais plus tard. Je crois que si vous voulez voir quelques-uns de ces garnements il faut nous hâter parce que l’heure nous presse et – ajouta Peterson en riant – un estomac de *birichino* n’aime pas attendre… Filippo, Filippo ?

Filippo avança entre les portières de tapisseries anciennes sa jolie frimousse brune, malicieuse et fine avec des yeux noirs extrêmement caressants ; ses petites pattes étaient marquées, aux doigts, de bromures d’argent.

— Tu diras, Filippo, à tous de venir ici. – Le professeur se reprit : Avant, non, attends… – Puis se tournant vers Pierre et Jean : Je veux que vous voyiez Carolina, n’est-ce pas ?

Le professeur l’alla chercher lui-même dans une pièce voisine de son cabinet où, seule, elle attendait hors le contact des autres petits drôles.

Sans appréhension d’aucune sorte, et très gravement belle dans sa nudité paisible, la jeune fille entra. Elle avait seize ans passés et, très sage affirma Peterson, son svelte corps de vierge était d’une pâleur exquise. Elle sourit aux jeunes hommes, mais d’un sourire d’être bien portant, sans arrière-pensée de luxure, seulement parce qu’elle entendait qu’on la trouvait jolie et que ces compliments la rendaient heureuse puisque son métier était d’être jolie. Ses jeunes seins s’écartaient, courts et cambrés déjà, hors sa jeune poitrine bien tendue ; son petit ventre doucement rejoignait ses cuisses rondes en laissant entre elles, à peine marquée, l’ombre juvénile de sa récente puberté. Aucune tare, dans ce corps en formation constante, n’altérait sa pure nudité. Même il ne semblait pas qu’elle fût ainsi, nue, devant de jeunes hommes attentifs à la considérer. On eût dit, à peine vivante tant ses mouvements étaient d’une lenteur charmante et déplaçaient peu les lignes de son jeune corps, une belle statue dont les formes paraissent s’animer – éphémère illusion – dans les premières vapeurs d’un matin radieux. Et sur sa jeune tête aux cheveux bien noués, sur ses yeux veloutés, on cherchait la branche de laurier-rose qui,

dans les atriums riants de Pompéi, glissait ses capricieuses racines vers les piscines de marbre et de mosaïques où les êtres comme elle, robustes et tout neufs, aimaient à voir se réfléchir les belles lignes de leurs membres nus.

Doucement, avec de justes mouvements de ses reins impeccables, comme d'un adolescent, Carolina allait se retirer. Le professeur dit quelques mots inintelligibles ; et la vierge, avec une candeur d'un calme sévère et presque religieux, se dirigea vers les jeunes hommes assis et tendit à leurs lèvres émues son front tranquille…

Et cette action si naturelle était aussi très simple et très délicieuse…

— Filippo !…

Filippo revint et passa ses jolis yeux de gazelle entre les portières, avec son nez tout petit et sa petite bouche de nouveau-né. Il entendit quelques ordres et disparut…

… Puis un adolescent nu écarta à son tour les draperies rouges de la porte et demeura sur le seuil ; et la sérénité de son corps admirable équivalait à la grâce de la vierge disparue…

— Volturno Pozzi, *il tipografo*…

Dix-sept ans, ce beau garçon élancé, au joli visage inondé des eaux larges et profondes de ses yeux obscurs, et dont les lèvres recueillies méditaient sur la grâce charmante du menton élevé comme une fleur rare sur la tige flexible du cou. Il fit quelques pas ; les rondeurs fermes de ses membres bien en chair tremblaient à chaque déplacement.

Son torse clair se jouait d’aise pour ce que ses reins posaient crânement sur ses cuisses renflées de muscles mouvants au rythme capricieux que propageait jusques au sol la beauté de ses jambes un peu longues ; et ses orteils clairs entraient dans la laine écarlate des tapis… Il allait avec aisance comme s’il eût toujours vécu ainsi, sans voiles, sous des regards admirateurs de sa nudité… Il sourit à Pierre et à Jean…

Un autre se montra, rieur aussi.

— Lucio Bolli, *il barbiere*.

Ses mains, d’abord, avaient une finesse qu’eût enviée l’esprit de Figaro. Dix-sept ans aussi, comme Volturno. Il les paraissait mieux ; presque jeune homme, bien qu’enfant encore par la désinvolture comme innocente de son corps d’une friande fraîcheur. Des épaules montaient, jusqu’aux oreilles de *bambino*, deux lignes énergiques sur quoi le visage suspendait la grâce presque de tristesse qu’un sourire dissipait et laissait un peu fière seulement. De son front haut perdu sous les caresses pesantes de ce toupet que les gamins de Rome appellent *er ciuffio – er* par corruption argotique de *il* – de son front haut retombait le dessin du profil jaloux de répartir ses élégances entre le nez d’une exquise mutinerie et les lèvres chaudes où des ardeurs mouillées sommeillaient, essence de toute la maturité naissante de son joli corps d’éphèbe instruit déjà, bien qu’il parût les ignorer, des étreintes de la chair amoureuse. Il s’assit auprès de Volturno ; et leurs jambes nues se mêlèrent avec leurs bras

dans des jeux puérils… Et les yeux du jeune barbier étaient noirs aussi comme ceux du petit typographe.

— Giovanni Bocchi, *il orologiaio*.

Celui-ci était encore plus admirable que les deux premiers. Seize ans, pas accomplis. Lui n'est pas innocent. Toutes les surfaces satinées de ses membres savoureux s'épanouissent en clair sur le fond des tapisseries, comme les pétales rigides d'une seule fleur pâle ; et son jeune ventre très beau s'étonne de soutenir le poids charmant d'une virilité dont ses grands yeux candides, par un privilège rare, se gardent d'avouer les joies reçues.

Cependant que Lucio et Volturno roulent sur le tapis la souplesse merveilleuse de leurs corps adolescents et peu s'inquiètent des attitudes parfois troublantes où les mettent ces jeux noués en étreintes têtues de petits chats, – Giovanni les regarde et leur sourit en abaissant vers eux ses regards étrangement purs. Peterson se lève, prend un voile de crêpe de Chine et le pose sur le front immobile de l'adolescent ; et, du garçon dont les hanches tièdes ont déjà contenu les émois de sa chair en éveil, il fait la plus émouvante et la plus inviolée des vierges…

Pierre et Jean, Pierre surtout, mieux accessible aux frissons de cette beauté qui jamais à ses regards ne s'était offerte ainsi, abondante et libre, Pierre voulut chercher de quelles exclamations caressantes son enthousiasme allait envelopper cet éphèbe capable par sa beauté non seulement d'égaler – où le mérite serait médiocre – mais de surpasser

même par son visage autant que par les formes de son corps la perfection d'une vierge.

Peterson heureux de son effet mit sous les yeux de ses visiteurs la reproduction d'un tableau exposé à la *Neue Pinakothek* de Munich, la *Sainte Famille*, œuvre de l'éminent Paul H***, dont la Vierge charmante n'est autre que Giovanni Bocchi… Sur ses genoux s'endort l'Enfant Jésus cependant que des angelots nus prient, et que l'un d'eux, de son doigt mutin, engage au silence adorateur celui qui d'une cornemuse câline a bercé le sommeil commençant du Sauveur. Et le Père adoptif du divin *Bambino*, enveloppé d'un de ces grands manteaux romains d'une seule pièce, contemple la scène émouvante que le peintre a placée dans les environs de Rome, sur une terrasse où pointent les cimes de hauts cyprès tranchant, derrière une balustrade de marbre, la splendeur d'un paysage tout parsemé de clairs oliviers.

On ne pouvait plus spirituellement plaider l'égalité, dans la valeur esthétique, de l'adolescent et de la femme – et gagner un procès avec un aussi rare bonheur. Le peintre Paul H*** a d'ailleurs d'illustres précédents, s'il est vrai que Raphaël lui-même emprunta aux jouvenceaux ombriens les visages divins des madones que les femmes refusaient de lui poser, par une pudeur exagérée mais que nous aurions mauvaise grâce à déplorer aujourd'hui.

Que dire d'un état d'esprit qui défend à la Beauté sans épithète de se produire autrement que munie du passeport orthodoxe de la féminité, et quels obstacles séparent, de nos

jours, Lysis d'Aphrodite, sinon une esthétique dont les racines profondes s'enfoncent dans le sexe béant de celle-ci ! Les Grecs admiraient le premier et rendaient leurs hommages à la seconde. Pour nous celle-ci demeure *seule*. Mais nous avons substitué à son front resplendissant la croupe hypertrophiée où puisent les engrais nos bas appétits, et la fécondité stupide, nos instincts attirés vers la Saleté et la Laideur.

Au temps de Périclès on élevait au rang glorieux de citoyen d'Athènes le dernier des esclaves assez heureux pour offrir au peuple assemblé la vision quasi divine d'un garçon tel qu'eût été Giovanni Bocchi.

Aujourd'hui… – Mais Périclès ni Phidias ne sont plus. L'Acropole est en ruines, et le vent de la mer pleure entre les colonnades augustes et désolées du Temple de Paestum…

… Lors, sur le seuil drapé d'étoffes orientales, venant d'une autre pièce, Giovanni-Battista parut, comme taillé dans le Paros même de l'Apoxyomène. Il n'était pas, ainsi que les autres, ramassé au hasard chanceux des rues. Modèle de profession, et le plus beau des *ciociari* de Rome, sa perfection tenait de la statuaire plus que de la grâce animée des corps. Pour cela il ne possédait pas ce charme de l'être dont toutes les facultés vitales s'enferment dans l'exquise sensibilité d'une enveloppe rayonnante de délicatesse et susceptible de douleurs autant que de joies. Il avait dix-neuf ans : l'apogée de la perfection pour l'éphèbe

antique. Dans tout le parcours admirable de sa jeune charpente pas un détail ne violait les canons précis d'une impeccable anatomie. Il n'était pas jusqu'à l'ultime expression de sa nudité qui ne gardât la discrétion pudique des plus beaux marbres grecs et ne le distinguât des *birichini* joueurs, en cela souvent plus expansifs dans leur réserve même. Celui-ci savait les attitudes parfaites et, de soi, comme si elles lui eussent été naturelles, en donnait des images sans cesse renouvelées. Les adolescents plus jeunes suspendaient leurs jeux pour le voir, puis se levaient et, près de lui, mesuraient la force de leurs membres duvetés et la grâce charmante de leurs gestes nus. Mais leurs gestes et les formes juvéniles de leurs jeunes corps n'atteignaient que la force souriante et jolie d'Éros, laissant à Giovanni-Battista la perfection sévère dont leurs beaux yeux en fleurs s'émerveillaient dans un sourire.

Giovanni était attendu ; il se rhabilla vite de ses frusques archaïques, passa sa culotte de velours amarante cent fois lavée et brûlée par la pluie et le soleil, mit sa chemise de toile écrue, son gilet de velours bleu, sa ceinture d'un ivoire tournant au gris, sa veste d'un vieux rose défait et rouillé, noua, par dessus des bas bleus un peu courts, les courroies de chaque *ciocia* autour de ses mollets d'un galbe ravissant ; il jeta son feutre roussi sur ses longs cheveux noirs bouclés et reçut avec adresse, dans la poignée de mains familière qu'il donna à Pierre et à Jean, la pièce blanche dont l'argent sonna jusque dans la clarté de ses beaux yeux de jeune faune, un peu tirés sur les tempes…

En flânant il prit le chemin de quelque atelier des environs ou se dirigea vers Santa-Maria-Maggiore par la via Sistina, en quête de son déjeuner dans une des masures de la via dell'Olmata, de la via Paolina ou des Quattro Cantoni. C'est par là que s'étale dans sa misère pittoresque et sa dépenaillerie curieuse la colonie des *ciociari* de Sarracinesco, d'Anticoli et de Subiaco. En juin cette populace quitte Rome pour les travaux des champs, et les jeunes hommes se coupent leurs longs cheveux. Tout ce monde revient en novembre revêtir les costumes délaissés dans leurs villages où ils ne les portent plus depuis cinquante ans, sauf peut-être en un ou deux coins perdus des Abruzzes d'où ils ne tarderont pas à disparaître pour jamais. Maintenus en dernier lieu dans le Latium à Anticoli et Sarracinesco, les peintres avaient été jusque dans ces bourgades en rechercher et en étudier la rusticité éclatante, créant par cela même cette industrie des modèles qui vinrent d'abord les rejoindre à Rome puis, la misère aidant, se répandirent jusque dans les capitales européennes.

… Et tout à coup la lourde portière se déchira de haut en bas sur un brasier de grand jour, et deux adolescents entrèrent portés sur les lames d'or du soleil qui pénétrait de lumière leur exquise nudité.

Comme aucun des cinq, Lucio, Volturno, Giovanni et les deux nouveaux venus ne comprenait le français, Peterson fut à son aise pour présenter en détail, l'un après l'autre, Manlio La Casa et son petit ami Luigi Ganetti. Ce dernier

était encore un enfant. Tous ses petits membres clairs aspiraient vers un achèvement dont ils n’offraient alors qu’un espoir déjà très joli. Mais la tête de cet enfant de quinze ans à peine était un bijou de ciselure. Étroite, un peu longue, le *ciuffio* romain, léger, en ombrageait les traits distingués et rares par l’espiègle dessin des sourcils convergeant sur un petit nez précieux dont s’égayait la bouche menue et rouge comme un fruit juteux. Des petits grains de riz se serraient sur les gencives roses, amoureusement, pour ne pas élargir le menton fluet et mignon par quoi s’achevait le beau petit visage où l’on cherchait avec peine deux oreilles cachées parmi les boucles brunes d’une chevelure toute soyeuse de jeunesse, et folle de caresser la mutinerie coquette de l’enfant.

Peterson fit ses gros yeux en jurant presque, parce que Manlio embrassait Luigi qui se laissait faire. Et le pauvre Manlio qui ne s’attendait pas à cela sursauta dans sa nudité très virile et très élégante.

— À part Giovanni Bocchi, celui-ci est le plus beau de tous, avança Peterson, tandis que Pierre et Jean admiraient en effet les dix-sept ans de Manlio, frais épanouis dans sa chair un peu brune laquelle, par le caprice heureux de ses jeunes membres, s’était donné les formes les plus ravissantes.

Tandis que les lignes sculpturales de Giovanni-Battista ne s’animaient qu’avec lenteur et comme à regret – des lignes on eût dit empreintes de la gravité pesante et âpre de ses rochers d’Anticoli – au contraire le jeune Manlio

manifestait par tout lui la grâce tranquille et spirituelle d'une intelligence bien cultivée. Sa bourse d'étudiant était légère ; il venait là, s'offrir pour quelques piécettes, et sa pauvreté était cause que par le monde la richesse de son jeune corps allait réjouir des yeux avides de beauté, évoquer des rêves insensés et peut-être susciter des chefs-d'œuvre.

Il n'était pas sauvage, le petit écolier ; et merveilleusement beau il était. Quand on le lui disait, la mélancolie sceptique et douce de ses grands yeux noirs se déridait ; et des caresses, un peu fières tout de même, habitaient les tièdes regards du gentil lycéen. Il plongeait bien en face les feux obscurs de ses prunelles dans les yeux qui le voulaient admirer et se brûlaient à leur flamme presque impertinente. Dans l'ovale parfait de son jeune visage les arcs splendides de ses sourcils luttaient de grâce avec les lignes savoureuses de ses lèvres, et le trait menu de son nez était le plus pur d'un profil qui semblait résumer la perfection totale de sa nudité adolescente. Pas de *ciuffio*. Manlio n'était pas un gamin des rues. Mais, sur son front, des retombées de cheveux noirs s'arrangeaient en ondulations suivant le mode impulsif d'une flore vigoureuse et souple dans laquelle ses oreilles délicates cachaient aussi leurs pétales exsangues.

Le voyant ainsi nu, Jean Bérille comprenait que l'on pût aimer de tels êtres, – et Pierre oubliait un moment, devant cette merveille brune, l'icône d'or de la Trinité-des-Monts…

Manlio résolvait dans ses attitudes, sans calcul, la difficulté, que seuls connaissent ceux dont la compréhension du nu veut se hausser jusqu'aux magnificences idéales de cette sublime expression du beau : la difficulté de se mouvoir ainsi, presque insurmontable dans un cabinet tout moderne dont le cadre de tapisseries, de bibelots rares, d'armes et d'étoffes, et l'ameublement général soulignent mais peuvent détruire l'impeccable eurythmie. Le petit étudiant n'eût pas évolué plus librement, ni avec une plus fine élégance, dans les palestres d'Attique au milieu des jeunes hommes ainsi que lui dépouillés de leur inutile tunique.

Or, comme le soleil de midi tombait à flots du ciel, l'adolescent vêtu de longs rais de lumière restait devant Pierre et Jean comme une apparition simplement harmonieuse et belle : cependant que sur la jeune poitrine tiède la robustesse mouvante du torse supportait la flexibilité charmante des épaules, les rondeurs juvéniles des bras gonflés de muscles impatients marquaient la jeune force et la mâle aisance du garçon. Jusqu'au centre de sa nudité, sur sa charpente gracile et ferme, s'irisaient les mille nuances de l'épiderme le plus apte aux caresses ; puis le grain ténu de la peau se lissait aux hanches, contournait les cuisses à l'attache superbe et voluptueuse du ventre et, très uni, se cachait entre elles, blondes, laissant au jour insouciant la paisible évidence d'une virilité par quoi l'adolescence de Manlio resplendissait de toutes parts. Puis… puis… Et Pierre suivait de ses yeux saturés du

charme éblouissant et clair des jeunes garçons, maintenant, du centre fleuri aux chevilles alertes, les lignes fuselées des jambes et la légèreté flexible des pieds sur quoi cette beauté et cette jeunesse vivantes, dans un rythme élégant, se reposaient… Manlio regardait avec attention Pierre et Jean, et comme ceux-ci le trouvaient très beau et le lui disaient, les lèvres de Manlio, sceptiques et charmées cependant, souriaient aux jeunes hommes… complaisamment…

Le petit lycéen, debout, se taisait dans une attitude que l'on eût dite recueillie et remplie de songes. Alors Pierre à l'improviste :

— À quoi pensez-vous, Manlio ?

Le collégien répondit, retenant un sérieux près de se rompre en éclats de rire :

— Alle stelle, signor ! (Aux étoiles, monsieur.)

Jean surprit aussi Luigi Ganetti dans la même contemplation mieux définie, car les yeux du garçon n'avaient pas quitté son bel ami :

— Et toi, Luigi ?

— … Signor ? interrogea l'adolescent évidemment dérangé dans ses rêves.

— À quoi penses-tu, piccolo birichino ?

— A la madona, signor !…

Et, d'avoir trouvé chacun cette plaisanterie gamine et gracieuse, Manlio et Luigi se sourirent d'un air entendu pour ce que leur véritable pensée sans doute s'éloignait

tellement de ces hauteurs vers lesquelles, en répondant, instinctifs s'étaient élevés leurs beaux yeux vierges de soucis.

Volturno, Giovanni et Lucio se moquèrent en dénouant leurs jambes et leurs bras mêlés dans une lutte très affairée dont aucun ne sortait vainqueur. Manlio tomba sur eux à poings fermés. Mais la mêlée des jeunes gens ne fit que reprendre en s'augmentant d'un délicieux enlacement dans lequel les caresses involontaires côtoyaient la mutinerie des coups joueurs et faisait valoir les grâces sans cesse renouvelées des attitudes dans la splendeur inouïe de leurs beaux membres… Et la Grèce libre et lumineuse était seule capable d'offrir autrefois, dans les gymnases où discourait Socrate auprès d'Alcibiade, de Charmide et de Lysis, ce spectacle dont la pureté troublante n'avait d'égale que l'intense beauté.

Tandis que Pierre choisissait dans la nombreuse collection de Peterson les clichés dont il commandait des épreuves au charbon, la marmaille élégante se rhabillait, venait saluer les jeunes Français et recevoir, n'est-ce pas ? l'inévitable pièce blanche qui termine, en Italie, et détermine aussi toutes les complaisances.

Ces grands gamins étaient si jolis, si joueurs et même si désintéressés que, n'eussent-ils retiré rien autre de leur désinvolte abandon qu'une amicale poignée de mains, leur bonne humeur et leur joie d'avoir su plaire par leur beauté se fussent trouvées tout aises. Mais c'était ajouter à cette beauté séduisante vraiment que de glisser dans leurs jolies

mains spirituelles la pièce par quoi leurs grands yeux soudain s’illuminaient d’un sourire affectueux !

Quant à Manlio, Pierre et Jean se consultèrent et le retinrent pour déjeuner avec eux. Les autres, quatre à quatre, dégringolaient l’escalier tout empli d’un tumulte gamin. Pierre et Jean convinrent aussi que Manlio reviendrait avec eux, l’après-midi, poser dans des attitudes dont Pierre avait besoin pour ses travaux et qu’il désirait obtenir du jeune lycéen.

Et le céramiste songeait que ces grands garçons, très beaux tous, allaient inutilement se répandre par les rues sans qu’aucunes fois leur beauté courût quelque chance de recevoir de tels hommages qu’autrefois des peuples plus affinés que nous n’eussent point manqué de leur offrir. Il s’attrista, conquis au charme prenant de ces adolescences dont lui-même en vain cherchait à conserver un souvenir, une ineffaçable vision tandis qu’elles s’enfuyaient devant lui…

— Donc je compte bien sur vous, M. Peterson, pour faire rechercher celui que vous nommez déjà le plus beau de tous : Luigi De Simone.

— Vous savez, M. Pélissier, que Filippo est parti à sa découverte. J’espère que vous serez assez heureux pour le trouver ici en revenant tout à l’heure. Mais je doute que le jeune garçon accepte ce qu’il a refusé une fois très fermement. Du moins nous pourrons prendre autant qu’il vous plaira des études de cette jolie figure que vous aimez beaucoup.

À la pensée de revoir dans un tel rapprochement l'étrange petit marchand de fleurs, Pierre sentit refluer vers son cœur toutes les forces vagabondes de son sang. Un giclement d'or passa devant ses yeux tant la svelte image charmante avait ainsi frappé sa mémoire et demeurait visible dans l'atmosphère d'ambre translucide de la Trinità de' Monti. L'obsession douce – et douloureuse déjà – de l'adolescent mystérieux se fut emparée totalement de lui si Manlio, dont Pierre ne connaissait que la ravissante nudité, n'eût reconquis l'attention du jeune homme par la grâce différente qu'il prenait dans son gentil habillement de cycliste. L'écolier venait la plupart du temps donner les poses, dont sa bourse modeste tirait quelques profits bienvenus, en sortant du gymnase, à onze heures. Des mensonges faciles et sans gravité l'aidaient à cacher deux ou trois fois la semaine ces extras aux yeux de sa famille. Il n'est pas certain d'ailleurs que, les apprenant, celle-ci en eût blâmé l'audacieuse mais rémunératrice fantaisie. Manlio était donc bien tranquille. Il rejoignit ses deux amis ; et les jeunes gens apprécièrent encore le charme de sa plastique fragmentaire apparue dans les bas noirs qui, haut, sous le bourrelet retombant de la culotte, moulaient ses jambes d'une si exquise et si jeune tournure et ses pieds gamins entièrement découverts par les courroies de ses escarpins de cycliste. Pierre l'admirait, cambré dans l'adolescence insouciante que ses beaux yeux très sombres fatiguaient d'une superficielle mélancolie.

Tout de même, cependant que Manlio descendait devant et que Peterson saluait les deux amis en les priant de hâter leur retour, tout de même Pierre rendait justice au cyclisme bien que ses goûts – et non pas sa nature très fine mais très robuste – l'écartassent des sports enclins toujours à quelque brutalité. Il suivait, dans l'escalier, l'heureuse évolution du *birichino* et se félicitait de l'étroite mais élégante échappée sur la beauté que dégage, parmi nos laideurs coutumières, un costume tel que celui dans lequel le beau Manlio puisait, pour la grâce captivante de sa masculinité, un regain d'attirance.

Par la place Barberini et la via del Tritone tous trois eurent tôt fait de gagner la place Colonna. Pierre proposa, pour déjeuner, un restaurant bien italien, car il se conformait, sauf de rares exceptions, à l'habitude prise de s'adapter même et surtout pour la table, aux usages locaux des pays qu'il traversait. Les tables d'hôte l'assommaient par leur contrefaçon monotone et ridicule de la cuisine française. Manlio les précéda, avec une joie enfantine, au restaurant *della Stella d'Oro* à l'entrée d'une petite rue entièrement dégagée par les agrandissements de la place Colonna.

Pierre et Jean firent asseoir Manlio entre eux, à un bout de leur petite table, et s'amusèrent à voir ses fines quenottes de collégien mordre avec un appétit de seize ans dans toutes les bonnes choses dont ses lèvres rouges et friandes n'avaient, hélas ! guère l'habitude. Pierre aimait bien que le petit gas mît ces lèvres charmantes au bord du verre où

ruisselaient les feux liquides de l'*Aleatico* de Frascati. La fraîcheur de ce vin parfumé de roses et d'ananas flattait la sensualité éveillée de Manlio, et ses jolis yeux riaient sur son verre tandis que sa bouche étroite et gourmande se délectait de savoureuses gorgées.

Et Pierre *voyait* contre lui les formes ravissantes que le petit modèle tout à l'heure avait dévoilées ; il ressentait jusqu'à son âme attiédie les effluves de cette jeune chair tantôt inondée de soleil et qu'enveloppait, même sur sa veste d'uniforme, noire au collet de velours grenat brodé de deux couronnes d'or, le charme parfait de l'adolescence… Mais Pierre, surtout, en interrogeant les yeux enjôleurs de Manlio, songeait à l'apparition blonde de son premier matin à Rome, et tremblait que l'on retrouvât le doux fantôme auquel, en passant, il avait jeté tous ses désirs, abandonné toutes ses pensées et confié tous ses espoirs… Et quand il pensait que les recherches du jeune Filippo pussent ne donner aucun résultat, comme une rosée brûlante couvrait le réséda de ses yeux.

Manlio se brûlait aussi les lèvres qu'il contractait sur la crème gelée d'une « cassolette sicilienne » que Jean avait envoyé prendre au Corso, à l'Aragno. Et ses lèvres étaient comme des fleurs dont ses yeux noirs, attristés ou rieurs, eussent été l'arôme délicieusement ingénu ou d'une intense perversité. Pierre aimait aussi les lèvres et les yeux de Manlio – et les mouvements puérils de ses fines mains jolies d'écolier occupées à effeuiller, avec sa cuiller d'argent, de minces pétales de glace blanche qui fondaient

sur le feu de sa petite langue rose, en lui faisant faire une involontaire grimace…

Chapitre VII

Dès que Pierre et Jean furent de retour chez M. Peterson celui-ci leur dit avec inquiétude :

— *Il* n’est pas encore ici. Je crains bien que, pour aujourd’hui au moins, vous n’ayez la chance de *le* voir. Filippo est parti avec l’ordre de fouiller partout où il pourrait rencontrer le jeune garçon, et de me le ramener si, fine gazelle, il veut bien se laisser prendre car, ajoutait Peterson, M. Bérille a vu que l’enfant ne tient pas beaucoup plus à se laisser photographier qu’à se déshabiller… Voulez-vous sortir sur la terrasse ? Nous devons profiter du jour qui est encore excellent ; tout à l’heure le soleil en s’abaissant nous donnerait un mauvais éclairage.

Habitués à la demi-obscurité de l’atelier où doucement se fondaient les ors scintillants des cadres et des panoplies, le cristal lumineux des verreries sur les tonalités assourdies des étoffes damassées d’argent et de soie et le velours cramoisi des tapis – Pierre et Jean furent éblouis par le plein jour du dehors. Sur la terrasse, des toiles écrues avaient été disposées pour l’isoler des autres voisines et empêcher qu’on ne vît les modèles nus dans le soleil. Un soleil d’Afrique qui tombait droit, rasant les murs et mangeant leurs surfaces ocreuses ou blanches en donnant par transparence une diaphanéité ambrée aux toiles mobiles. Et

toutes ces toitures de tuiles bises ignorant l'horreur de nos tuyaux de cheminées, toute cette avalanche agreste de toits et de terrasses cinglés de lumière sous le ciel bleu, c'était Rome… la même Rome apparue dans sa captivante et caduque splendeur devant les chênes-verts de la Villa Médicis. De la terrasse, où parut à nouveau, souriant et nu, le jeune Manlio, on voyait aussi, par delà l'enceinte d'Aurélien, les verdures de la Villa Borghèse et les coupoles rigides de ses pins parasols.

… Souriant et nu, chauffant sa peau sensible dans une flambée de soleil, beau comme une vision sublimée des palestres helléniques, Manlio parut… Il prit garde de piquer sa chair polie aux feuilles griffues des palmiers contenus dans des poteries énormes semblables à celles où s'épanouissent, à Séville, à Cordoue, ces larges fleurs de sang que sont les œillets embaumés d'Andalousie… Dans des poteries voisines il y avait encore des grenadiers aux fleurs écarlates et des lauriers constellés d'albes corolles. Et la chair transparente et brunie du lycéen recevait, de ce voisinage de floraisons luxurieuses elles aussi ivres de soleil, une patine vivifiante et précieuse qui caressait sa nudité troublante et l'enveloppait comme d'une atmosphère bleue venue des rives ioniennes…

… Et Pierre ne voyait rien des préparations nécessaires pour obtenir les épreuves désirées. Dans les illuminations féeriques du jour ses yeux ne sentaient que le charme exquis de ce jeune être nu offrant à l'azur serein, sans voiles, le don de sa jeunesse admirable. Pierre rêvait à

l’idéal généreux de cette vie grecque dont il avait reconnu les palpitations, même parmi les temples déserts, sous le pentélique meurtri du Parthénon… Mais son rêve, ici, au milieu des lauriers éclaboussés de neige ou de pourpre dans l’or incendié des terrasses, son rêve atteignait la violence de la vie réelle et ressuscitait dans cette Rome, digne sœur d’Athènes, les souvenirs qui demeurent de la divine cité d’Hellas pour les joies éternelles de l’humanité…

… Comme Pierre dénouait la longue écharpe de soie verte lamée d’or qu’il avait enroulée en turban sur la nuque et le front de Manlio – cette écharpe qui avait fait du lycéen le plus mignon des petits esclaves élevés aux harems d’autrefois – le timbre de la porte grelotta clairement dans la moiteur de l’air… Filippo, selon son habitude, montra d’abord sa jolie tête fine d’une espiègle candeur rieuse et haletante… Pierre retint son souffle une minute, tant l’anxiété le bouleversait soudain !… Peterson interrogea l’enfant, bref :

— Tu *le* ramènes, Filippo ?

— Oui, monsieur ; mais *il* ne veut pas venir sur la terrasse ; il est entré dans l’atelier.

— Où l’as-tu retrouvé ?

— Oh ! loin, monsieur ; à la piscine qui est près de la Lungaretta, au Trastevere.

— Et *il* a accepté tout de suite de venir avec toi ?

— Oh ! mais non ; *il* m’a d’abord demandé qui l’attendait ici. Je lui ai dit que c’était le monsieur de l’Académie de France et un autre Français ; il m’a demandé comment était cet autre Français ; je le lui ai dit, alors *il* m’a suivi comme j’ai voulu.

Pierre était livide.

Le professeur regarda les deux amis avec un air étonné qui signifiait : je ne sais pas alors si le petit drôle va bien consentir cette fois à poser comme tous les autres !…

Peterson disparut un moment… et dans l’encadrement de la porte basse que drapaient des étoffes d’Orient aux belles couleurs sévères, Luigi parut, splendide, dans ses pauvres hardes.

Surpris, sauvage et craintif d’abord et tout doré de jeunesse avec ses paupières aux longs cils abaissés sur ses grands yeux bleus ; l’or du soleil se venait fondre en eux et les baisait amoureusement en se perdant aussi dans les ondes ébouriffées de sa chevelure. Il releva sa tête délicieuse, regarda Pierre, lui sourit en le reconnaissant ; ensuite il fixa Jean, puis examina Pierre à nouveau, comme s’il eût eu le désir de lui parler… Mais, dans les feuillages, Manlio dévoilait sa jeune image ; Luigi s’attarda, sur les reins cambrés du lycéen ; le galbe ferme et puissant de ses cuisses rondes et l’offrande audacieuse contenue dans son jeune ventre fleuri éveillèrent la curiosité du petit marchand de fleurs ; il sembla s’inquiéter – par une nuance de sa physionomie qui ne put échapper à Pierre – de posséder lui-même cette juvénilité certaine de sa force, et cette beauté ;

il parut flatté qu’un jeune homme élégant, riche, et gentil comme Pierre, pût vouloir quelque chose de lui – et sa vanité de gamin fit, après avoir un instant réfléchi au charme personnel qu’il voulait opposer à la beauté de Manlio, le sacrifice de sa fierté. En présence d’un adolescent de son âge, une émulation bien curieuse, mais si naturelle, l’emporta chez Luigi, et le désir d’être agréable à Pierre acheva de vaincre ses scrupules charmants.

Peterson l’invita à se dévêtir sur la terrasse. Alors l’enfant, de sa voix musicale, répondit, comme au matin à Pierre, en un français souvent incorrect mais d’un gazouillis divin :

— Oui, je veux bien me déshabiller, mais devant un monsieur seulement…

Tous trois se regardèrent, étonnés de cette fantaisie.

— Et lequel ? interrogea Peterson.

— Celui-ci, fit Luigi en désignant et en regardant Pierre avec ses yeux d’eau bleue scintillant au soleil.

Pierre contint mal son trouble et se reprocha cette émotion qu’il jugeait ridicule, bien que ce petit être qui répondait sans savoir à toutes ses sympathies, fût un type émouvant de grâce et de perfection. En outre, la honte lui apparut de son désir ; il lui sembla sacrilège si cet enfant foulait aux pieds sa jeune pudeur pour le seul gain de quelques piécettes qui lui permissent de ne pas mourir de faim. Pierre allait s’opposer à ce que Luigi se déshabillât. Il ne l’aimait pas pour cette nudité qui ne pouvait rien ajouter

à son amour. Mais Jean se consolait en riant du choix capricieux qui l'éliminait, et lançait au jeune garçon, en rentrant dans l'atelier, un : « Petit monstre ! » très moqueur et très amusé… Alors Pierre craignit de jeter un malaise sur cette action si simple, en vérité ; et, pour ne pas troubler l'adolescent de pensées étrangères à son acquiescement, il laissa Luigi se mettre nu au milieu de la terrasse, parmi les fleurs et le soleil qui se jouait dans les feuillages et sur les murs éclaboussés de sa lumière…

Le petit page florentin rejeta l'un après l'autre ses pauvres vêtements, sans parler… Une abeille d'or suspendit le silence qui fourrageait les corolles écarlates des lauriers et des grenadiers puis, saoule de miel, s'en fut au loin… Alors un violoncelle se mit à pleurer doucement… C'était Jean qui, dans le cabinet voisin, occupait sa solitude avec l'instrument sur lequel, aux heures de spleen, Peterson charmait ses rêveries d'homme du Nord… Et les mélopées savantes dont Saint-Saëns adorna *Antigone* furent un essaim d'abeilles dont les ailes chantantes et blondes venaient jusqu'au fond de son âme caresser en Pierre la fleur ultime de sa sensibilité.

Il aurait à son tour pleuré pour ce que cette musique contenait de délicatesse généreuse et de délicieux émois dans ce moment même où le petit De Simone, accélérant le proche dénouement qui allait livrer sa grâce intime au jour émerveillé, révélait peu à peu le charme hallucinant de sa chair… Il déboutonna ses petites bottines, si gentiment, et se déchaussa ; et l'étroitesse pâle de ses pieds menus était

comme modelée dans le jade blond d’une idole précieuse… Sa chemise était un peu large ; les manches sans attaches s’ouvraient toutes grandes ; et Luigi montrant nus ses bras ronds d’une si ravissante tiédeur semblait découvrir comme à regret le trésor inviolé de son adorable juvénilité…

Quand ses jambes polies issirent, déliées et claires, du linge rude où leur douceur s’emprisonnait, l’enfant ouvrit son col et, d’une manière que d’ordinaire ignorent les garçons, fit glisser sa chemise le long de ses hanches, jusqu’à ses pieds, dans un geste dont la pudeur ne le déshabilla pas, mais abandonna sans honte aux attouchements peureux de l’air attiédi la nudité très pure d’un dieu ressuscité sous le soleil d’Attique… Et le récent baiser des bains satinait de moiteur vive les formes très belles et très blondes de l’adolescent qui daignait s’offrir tout nu.

Le violoncelle charmé se tut.

Le petit Sicilien joignit ses mains blanches sur sa tête et mêla ses doigts fuselés, de corail pâle, dans sa lourde chevelure. Puis, immobile, il sourit. De flaves coulées d’or se jouaient parmi les boucles châtain clair de son front, comme si l’empreinte demeurait sur sa tête fragile de quelque cimier d’or des ancêtres Normands. Dans le jour éblouissant, ses deux sourcils étaient d’ombre fière sur ses yeux bleu noir – deux yeux de nuit – qui perçaient,

humides, à travers les violets mystiques d’un crépuscule épuisé. Et Pierre, que ces friselis mauves sur ces joues adolescentes troublait, buvait du regard, lentement, les eaux limpides de ces yeux charmeurs… Et les prunelles bleuies de Luigi répétaient en le multipliant le charme attendri de ses lèvres jolies… Il dénoua ses mains fines ; ses épaules alors, fuyantes un peu, tombèrent avec mollesse dans une harmonieuse flexibilité de courbes. Il s’étira lentement, doucement, poings fermés, jusqu’à exprimer par un léger spasme le bien-être de ses nerfs. Son petit corps fit chanter des sèves au repos dans l’effervescence de sa chair. Lors une jambe s’infléchit sur laquelle il se reposa, faisant saillir de l’autre sa hanche ronde que le soleil ourla d’or. De ce côté, tout son profil délicat, ses cheveux, son cou, son épaule, son bras poli, son ventre, sa cuisse aux muscles hardis et cette ligne affolante de la jambe qui, du genou ciselé, se tendait en arc voluptueux jusqu’au talon d’ambre, furent dessinés d’un seul trait lumineux. Ses bras se nouaient, sous l’attache fine des épaules, à la jeune poitrine incrustée de deux boutons érigés de nacre rose sertis dans le rayonnement d’or bruni de deux étoiles ; et son petit ventre très lisse, très plat, et blond dans le contour des hanches, retenait sur la fermeté de ses cuisses la pesante pâleur d’un beau fruit entr’ouvert que le printemps divin garde encore de l’immonde… Et le soleil heureux, dans son centre fleuri de corail et d’ivoire, se jouait, nonchalant, en un sillage d’or…

L’adolescent cueillit une branche de lauriers ; pour ce faire il se tourna légèrement, et Pierre admira la grâce incurvée des reins noblement appuyés, dans un mouvement tout à fait grec, sur les globes rigides que les cuisses soulèvent. Et tandis que ses jambes cambraient dans un effort aisé leurs courbes adorables, et que les pieds menus de l’enfant se pliaient avec la souplesse vivante de jeunes rameaux au printemps, sa nuque s’élevait d’entre ses épaules sous la retombée des feuillages et montrait – des bouclettes où se cachaient ses oreilles enfantines jusqu’au menton que venaient frôler les caresses unies du col et de sa jeune gorge virile – le plus pur et le plus rare profil qu’ait jamais inscrit dans son cycle d’or vierge la plus parfaite médaille Syracusaine…

Tandis que le mélancolique Manlio, un peu à l’écart, considérait Luigi avec attention et se sentait, belle image brune, vaincu dans sa beauté ardente par cette douce effigie d’or, Pierre s’approcha de l’adolescent dont le souffle effleura ses lèvres… Les yeux dans les yeux ils se sourirent, complices ; et Pierre, les doigts frissonnants, couvrit la tête blonde de Luigi avec l’écharpe, verte tissée de vermeil.

Petit favori musulman enturbanné, sur ses cheveux cuivrés, de brocart, de topaze et d’émeraude, avec ses larges yeux de lapis incrustés de corail dans l’angle où s’accumulait la poussière violette des orbes veloutés, avec le doux incarnat de sa peau marquée de grains rosissants sur la fermeté blanche de ses pectoraux, Luigi suscitait sous son

turban, dans la polychromie caressante et pâle de sa chair, l'image d'un Alhambra peuplé d'adolescents nus. Et Pierre évoqua les féeries de cette Chapelle Palatine qui, à Palerme, s'était gravée dans son souvenir, capable elle seule de contenir, comme une relique vivante sous ses voûtes constellées de mosaïques, la beauté glorieuse de celui dont il voulait faire, dont il avait fait son ami !… Et Luigi était, dans cette merveille semi-arabe, semi-chrétienne, merveille lui-même, merveille d'invincible séduction, d'immarcescible pureté, petit sultan de chair divine et voluptueuse, perle exquise dans les orfèvreries incomparables de ce joyau comme lui sans second peut-être au monde, sanctuaire de Jésus ou mosquée de Mahom : la Chapelle Palatine…

Et les doigts de Pierre se caressaient à l'enfant en cachant sous les plis raides du turban les boucles fines de la chevelure de son petit ami… du petit ami dont les yeux las et épuisés, lui semblait-il, et n'en paraissant que plus beaux, s'avivaient sous ses regards, et dont le beau front très attristé retrouvait de la joie quand ses mains apeurées le frôlaient sans insister en repoussant les floraisons folles des cheveux presque blonds sous une large fleur du turban vert amande, raide de broderies d'or et de soie.

Avec un plaisir évident Luigi se laissait faire.

Quand Peterson eut pris tous les clichés des poses que Pierre détermina, celui-ci éprouva le besoin de se

rapprocher du bel adolescent dont la sympathie singulière se manifestait si clairement :

— Luigi, dites-moi, comment nommeriez-vous un petit Luigi ?

— Piccolo Luigi, monsieur.

— Non. Je veux savoir le diminutif de Luigi.

— Ah !… Luigino, monsieur.

Et le petit drôle de seize ans souriait doucement à Pierre, moins sauvage et intimidé. Avant qu'il se rhabillât Pierre se grisait encore de ses formes décevantes :

— Eh bien ! Luigino, qu'est-ce que c'est que cette petite cicatrice que vous avez ici… là, sous l'épaule, dans votre petit dos tout doré ?

Luigino pâlit affreusement. Comme pour se cacher plus vite il prit ses maigres hardes indignes de couvrir la pureté splendide de son corps et commença de se vêtir. Pierre l'aida, instinctivement et s'affligea de manier ces pauvres loques, lui qui était l'élégance même. Il ne songea pas, au contact de cette chair savoureuse, à ce qu'avait de bizarre le soin d'habiller l'adolescent, avec douceur, avec de petits soins empressés comme si Luigino – qu'il appela « Gino » tout court en rejoignant presque de ses lèvres tremblantes l'oreille fragile du jeune modèle – comme si Gino était un petit enfant. Le petit enfant jusque-là s'était laissé faire et avait posé avec, cependant, une certaine inquiétude qui n'avait pas échappé à Pierre ; il ouvrit la bouche comme pour une prière. Mais Pierre le devança :

— Je vous serais obligé, monsieur Peterson, de me réserver exclusivement les clichés que vous avez bien voulu prendre de ce jeune homme. Il me serait agréable qu'aucun d'eux ne fût reproduit pour être mis en vente… C'est aussi, n'est-ce pas, Luigi, votre désir ? Je n'ai pas le moindre doute sur l'aimable concession que j'attends de vous.

Peterson acquiesça, désireux d'être agréable à l'ami que Jean Bérille venait de lui présenter.

Ce n'était pas seulement la pensée du beau garçon qui se manifestait dans ce désir. Maintenant que l'image de l'enfant demeurait pour jamais fixée dans le nu adorable de son adolescence, Pierre craignait qu'un étranger pût avoir, en dehors de lui, la vision charmante et fraîche de son petit ami…

… De son petit ami, puisque déjà des paroles amies s'échangeaient entre eux qui révélaient même à Pierre l'étrange distinction de celui qu'il avait pris d'abord pour un jeune drôle. Pour un jeune drôle, cette statuette de seize ans, robuste autant que délicate, sauvage autant que câlineuse, et qu'une visible sympathie en ce moment rapprochait de Pierre, de Pierre qui se navrait à considérer dans des vêtements lamentables l'adolescent dont la beauté simple et la grâce puérile comblaient les aspirations vives de son cœur…

Et comme cet autre bronze corinthien de Manlio s'était sauvé en classe avec des sous et des piécettes plein les petites poches de sa veste de collégien, Peterson demeurait aussi dans son laboratoire avec Jean. La terrasse inondée de

soleil qui tombait dru sur les palmiers et les feuillages aux fleurs de rubis se prêtait complaisamment aux confidences du jeune homme et de l'enfant demeurés seuls. Les yeux un peu tristes et las de Luigi essayaient de sourire aux affectueuses paroles de Pierre. Pierre était très gentil et très bon, et son petit ami frémissait d'aise et se livrait au charme de s'entendre parler doucement avec des mots très jolis qui seyaient à ravir à ses yeux… Et les rayons proches de ces étoiles bleues dans l'ombre ravissante de ses sourcils feuille-morte étaient plus chauds et plus éclatants que ceux du soleil d'Italie. Pierre en était pénétré ; et sa chair illuminée de leur joie ne voulait plus vivre loin de leur lumière. Non, non, il ne voulait pas abandonner à nouveau aux rues dangereuses, ce petit vagabond ; non, non, il ne voulait pas rendre aux ruisseaux ce petit mendiant d'amour semblable, avec ses yeux de paradis, au page mignon de quelque Princesse Lointaine…

— … Donnez-moi vos mains, Luigino ?

Personne, jamais, n'avait demandé à Luigi les menottes pâles qu'il livra, tièdes et frêles, aux mains fraternelles de Pierre. Pierre les serra doucement :

— Voulez-vous me dire *maintenant*, Luigino, comment vous vous nommez ?

Personne, jamais, n'avait demandé à Luigi, avec une telle bonté, le nom qu'il ne se rappelait presque pas avoir entendu appliquer aucunes fois à ses parents. Pierre le savait ce nom, mais il désirait que l'enfant le lui confiât lui-même.

— … Je m’appelle Luigi De Simone, monsieur.

— Vos parents, Luigino, que font-ils ?

— Je n’en ai plus.

— Ni votre père ?…

— Ni mon père.

— Ni… Et Pierre se retint de prononcer le nom chéri dont la seule expression ravive toutes les douleurs, et, très court, dans sa brève syllabe contient la peine infinie de son irrémédiable inutilité dès qu’*elle* n’est plus là !

Luigi laissa tomber de sa bouche fraîche, comme un doux effeuillement de pétales épuisés où vacillent des pleurs de rosée :

— … Ni ma mère…

Pierre pensa tout haut, malgré lui en regardant le petit modèle si misérable et si beau :

— Pauvre mignon, tout de même !…

Et des larmes montèrent presque ensemble à leurs yeux qui tremblèrent une seconde au bord des cils et se dissolvèrent dans leur jeunesse.

Pierre songea ; et tout à coup une joie mal contenue pesa de ses flots étouffants sur son cœur. Il pâlit comme il lui arrivait constamment pour la moindre émotion. Mais cette fois la possibilité d’un bonheur trop grand, trop rapide, trop parfait refoulait dans sa poitrine tout le sang épars dans ses veines. Il pâlit… ferma ses beaux yeux recueillis… Et cette minute dans laquelle il s’isola hors de tout ce qui

l’environnait lui parut d’une solennité effarante par la résolution que son recueillement – et son enthousiasme dans cette minute discuté avec force – venaient de lui inspirer :

— Vous avez d’autres parents, Luigi ?

— Non, monsieur.

— Aucun ?

— Seulement un oncle parti au loin avec toute la fortune de mes parents peu de temps après que je vins au monde.

— Est-il mort aussi ?

— Je ne le sais pas, monsieur, mais je le crois. Une seule fois après son départ – j’avais près de sept ans – nous avons eu de ses nouvelles. Depuis jamais je n’ai entendu parler de lui.

— Et d’où écrivait-il à vos parents ?

— Oh ! il n’écrivait pas à mes parents qui étaient morts de chagrin avant cela, parce que mon oncle les avait ruinés. Il a seulement écrit quand j’étais déjà dans un orphelinat de Palerme pour que l’on s’occupât de mon instruction et que l’on me mît au collège, à l’Institut Technique de Terni.

— Où vous avez été, Luigino ?

— Oui, monsieur. J’en suis sorti, il y a eu un an à Pâques, de ma propre volonté, parce que la petite somme que mon oncle avait envoyée était épuisée depuis longtemps… Je croyais qu’il m’aurait été possible de gagner ma vie… Je voulais gagner ma vie tout seul…

— Vous vouliez…

Luigi eut un geste de profond abattement. Il soupira bien fort en recherchant jusqu'au plus profond de lui-même tant de souvenirs cruels !… Il n'avait que ceux-ci ! Quels doux souvenirs, orphelin, eût-il rappelés ?

Pierre examinait et détaillait avec bonheur ce petit être qui lui parut de suite loyal et franc, en qui se débattait encore la foi contre la fatalité ; l'énergie contre la souffrance ; la fierté contre les hontes de la presque mendicité ; et surtout, oh ! surtout, avec ses yeux dilués de perles irisées fondues à la naissance des joues pâles, ses yeux pleins de nuits chaudes et voluptueuses, bien qu'ils parussent à Pierre préservés des atteintes de la luxure – surtout la poésie, la Poésie divine que l'on porte avec soi, en si misérable état que vous mettent les oublis de la Fortune ! – surtout la Poésie contre l'asservissement douloureux aux pires labeurs.

Pierre n'osait plus interroger. Il prévoyait un abîme de désolation et de désespérance creusé soudain sur la route facile qu'avait cru voir cet adolescent d'abord léger d'inquiétudes.

Qu'allait-il donc apprendre encore de Luigi quand il saurait ce que, depuis des mois, avait subi, accompli et voulu ce petit être fascinateur dans la solitude sans conseil ; dans le lâche abandon de tous et le mépris de la plupart ; incapable encore de résister aux lois odieuses de cette nature qui, le retrouvant seul, sans guide, sans appui, le martyrisait ? Cette nature si insensible et si marâtre aux

êtres qu’elle a créés ou plutôt *poussés* dans l’existence et qui n’offre à l’enfant – comme à l’homme d’ailleurs – d’autre spectacle que la lutte féroce sinon l’écrasement impitoyable du faible par le fort !!! De quelle indulgence Pierre ne voulait-il pas endormir, soigner et guérir les plaies reçues dans ce combat d’autant plus meurtrier que moins résistant est le soldat, le frêle petit soldat de seize ans confiant et naïf et s’imaginant qu’il suffit d’aller droit, de bien faire et que les crapules embusquées vont lui faire grâce ; les crapules qui se réclament de la nature, de la veule nature qu’ils prostituent à leurs vices sournois lâchement abrités derrière elle !

On avait donc encore laissé, celui-là, se débattre jusqu’à l’enlisement où Pierre ne voulait pas qu’il disparût… On l’avait laissé, ce petit collégien très beau, en proie à cette société dont les atours fastueux mal dissimulent la pire vermine et qui, bégueule et dure aux malchanceux, fait des haut-le-cœur de parade quand on n’écrase pas selon sa norme, en paraissant les secourir, les êtres qui croient à la protection de sa tutelle – et en crèvent !!

— Qu’est-ce qu’ils vous ont fait, les méchants ! dites, Luigino ?

Pierre ne dit pas cela à Luigi, mais l’étreinte de ses mains sur les pattes gamines et jolies de Gino, tandis qu’il l’interroge et veut le mieux connaître encore, lient ensemble le jeune homme et l’adolescent. Le jeune homme, parce que semblable charme jamais devant lui ne se dégagea d’aucune créature humaine comme de Luigi. L’adolescent, parce que

depuis sa toute petite enfance aucunes paroles secourables et compatissantes, comme celles de Pierre, ne vinrent, hors les brutalités ambiantes, frapper à sa jeune intelligence éveillée pour aller jusqu'à son cœur malléable avide d'aimer…

Luigi De Simone, donc, n'appartient à personne au monde. Luigi De Simone, Luigino, Gino – et Pierre attire le petit malheureux, dans une caresse fraternelle – Gino sera, *est* l'Élu. Et c'est là cette aube de bonheur, qui se lève sur son âme jusqu'ici plongée dans les ténèbres à peine semées de rares étoiles. Son affection – son amour ! oui, oui, son amour allait à la dérive sans trouver l'asile où se fixer pour toujours, où se reposer longuement au moins… Il trouvait où se reposer. Pierre caressait les cheveux du petit collégien qui se laissait faire avec bonheur et tendait au murmure des lèvres de son ami l'attention de ses lèvres exquises et de ses yeux charmés.

Et Pierre l'appelait Gino…

Prononcé à l'italienne : *d*Gino, ce diminutif gracieux évoquait les apparitions blondes des légendes : les elfes, les farfadets et les troublants génies des Arabes mêlés au vieux sang de Sicile ; les djinns !… Cette aube de bonheur !… Mais dans quel crépuscule douloureux va-t-elle, l'ensorcelante évocation de beauté qui déchire l'âme de Pierre, disparaître soudain ?… Il semble au jeune homme que cet être élu, ce délicieux garçon est trop admirable dans la caresse virile de ses seize ans et que, ruisselant de charme lumineux à l'aube du jour, la nuit prochaine va le lui ravir,

et va disparaître aux yeux angoissés de Pierre le djinn d’affolante beauté… Pourquoi ?

Et l’adolescent se vêt de ce nom magique : DJINO, comme d’un voile mystérieux et léger dans lequel se meut et vit la présence réelle d’un génie extra terrestre.

— … Djino !

— …

Pas de réponse. Seulement les regards attentifs de l’enfant qui révèlent ses forces tendues vers un espoir indécis que peut-être Pierre rend possible par la résolution soudaine de sa voix :

— … Voulez-vous venir à Paris, Djino ?

Et Djino ouvre tout grands ses yeux larges où, les unes après les autres, passent – sous le cristal vibrant dans quoi s’enferment, pareils à un peu de ciel, les abîmes de ses prunelles – de belles flammes bleues qui s’allument et crépitent comme le soufre en fusion des solfatares siciliennes.

Ses menottes de pensionnaire à peine libéré du collège tremblent dans les mains frémissantes de Pierre. Il interroge. Est-ce que ce jeune homme dans lequel Luigi a cru découvrir un ami veut, lui aussi, le tromper à son tour ? Est-ce que ce jeune Français, très charmant, qu’il a aimé tout de suite dans sa petite âme avide de s’attacher à qui lui ressemble – va lui faire du mal et se moquer ?

Et Pierre répète lentement, comprenant en effet la surprise extravagante de cette offre tombée comme d’un

rêve…

Djino interroge, muet, bouche entr’ouverte, cloué dans l’extase qui le ravit et doublerait sa beauté si sa beauté n’avait atteint les extrêmes limites du Parfait. Et puis il rejoint ces lèvres mignonnes et puériles que l’émoi décolore. Et puis, peut-être, encore, n’est-ce pas tant Paris seul qui l’attire :

— … Avec vous, monsieur ?

— Sans doute, Djino.

— … Oh ! oui, monsieur !

Et Pierre songeant à son collège à lui, aux gamineries des petits garnements, aux jeunes amours des gamins, quand le Jean Bérille de dix-sept ans aimait le Pierre de quatorze ans :

— Vous pouvez dire : « monsieur Pierre », Djino !

L’adolescent intéressé à ce nom qui lui était inconnu, reprit avec une gentillesse très émue et très respectueuse où de l’affection débordait de ses lèvres mutines dans le rouge ardent qui avait blêmi un instant sous le choc brutal et doux de ce mirage auquel il veut croire enfin :

— Oui… monsieur Pierre !

Et ses yeux scintillaient, escarboucles phosphorescentes dans la nuit de son jeune visage constellé de bonheur ; ses prunelles de lapis-lazuli luisaient dans les regards de Pierre…

… Et les deux jeunes gens unissaient les pierreries splendides de leurs yeux dans le merci muet qui s’éleva de leur cœur et mit un ex-voto d’émeraudes et de saphirs au seuil enchanté de leur âme…

****

— Eh bien ! les amoureux, avez-vous fini ?… Tiens, Pierre, celui-ci est épatant… et celui-là aussi !

C’est Jean qui, les mains trempées, apporte à son ami, en riant, les clichés ruisselants, déjà révélés grâce à l’aimable empressement de M. Peterson.

En silhouette noire le petit corps admirable de Djino paraît sur les plaques de verre avec, au centre, comme un givre subtil qui, dans l’épreuve, estompera d’une ombre douce la nacre blonde du jeune ventre glorieux. Pour cela un peu de rose monte aux joues satinées de Djino et se dissout en buée charmante sous la fierté pâle de son front… Et dans les orbes blanches du négatif, deux petites perles obscures seront les yeux bleus de l’enfant.

— Çà, poursuit Jean, on peut dire que c’est un beau petit gas ! Dommage qu’il n’y en ait guère comme ça à Paris ! Pas, mon Pierre ?…

— Mais, Jean, coupa Pierre confus et décidé à l’aveu immédiat – j’emmène Luigi avec moi, à Paris.

Le Prix de Rome en fut suffoqué.

— Tu… Eh bien ! à la bonne heure, Pierre. Avec toi les négociations ne traînent pas en longueur et j’admire la rapidité de tes décisions… Mais les parents de Luigi ?

— Il n’en a plus.

— Aucun ?

— Aucun.

— Oh ! le pauvre chérubin !… Alors c’est gentil ce que tu fais là, Pierre, et je t’offre mes excuses… C’est égal…

— Qu’est-ce qui est égal, Jean ?

— Ben, laisse-moi me remettre donc !… Il n’y a rien comme ces natures apparemment incapables de volonté pour vouloir avec tant de promptitude et d’énergie tout d’un coup !

— Ce n’est pas, autant que tu le crois, tout d’un coup. Depuis longtemps je désirais trouver un collaborateur qui m’aidât avec dévouement, avec intelligence, dans mes travaux de céramique et qui me fût assez attaché pour garder les menus secrets de mes émaux. J’ai trouvé cette intelligence dans le jeune De Simone ; il me permettra bien d’espérer le dévouement, n’est-ce pas, Djino ?… Quant à la science, Luigi vient de me laisser voir en quelques mots un ensemble de connaissances qui témoignent d’une attention particulière apportée à l’étude de la chimie à l’Institut Technique de Terni et qui nous seront pour le moins utiles.

Et M. Peterson qui a tout entendu approuve aussi, comme Jean :

— C’est noble cela, monsieur Pélissier, et c’est bien tout à fait pour ce jeune garçon… car, sans vous, le pauvre enfant !…

Peterson n’acheva pas ; mais son geste signifiait assez de quelles désespérances, de quelles inquiétudes, de quelles transes et de quelles ignominies peuvent être empoisonnés les débuts de petits êtres tout neufs comme Luigi, dans notre société où, du moins, le vice, lui, quelquefois aide à vivre, quand par surcroît il n’élève pas au pinacle – tandis que le pharisaïsme sermonneur des parvenus louches et des gavés vertueux laisse périr l’être isolé, confiant en leurs discours, qui veut rester honnête et marcher droit.

Pierre disait la vérité en affirmant son désir de s’attacher un aide qui pût le seconder ; mais il ne se l’était jamais imaginé aussi jeune vraiment, et, dans son offre, il suivait bien plutôt l’irrésistible impulsion qui le lançait vers le petit modèle sans lui permettre même de réfléchir sur les conséquences futures et peut-être sur l’imprudence immédiate de cet enthousiasme.

M. Peterson ne voulut pas garder entière la responsabilité d’une rencontre dans laquelle il était pour une part. Avec son habitude d’interroger les modèles reçus dans ses ateliers, il n’avait pas manqué d’éclaircir quelques-uns des mystères qui entouraient l’existence de Djino. Aussi voulut-il, avant le départ de Pierre Pélissier, mettre celui-ci à même de mieux étudier l’adolescent qu’il ne connaissait pas et

dont l’étincelante beauté avait seule subjugué son esprit et déterminé l’adoption du petit marchand de fleurs :

— Puisque Luigi a la bonne fortune de vous plaire, monsieur, lui-même ne manquera pas de vous conduire aux *Bene fate, fratelli* de San-Bartolommeo, n’est-ce pas, Luigi ? Je pense que là, Frà Serafino, notamment, vous sera, entre les autres religieux, une garantie précieuse des faits que vous ne devez pas ignorer et desquels Luigi n’a pas à rougir, je dois le déclarer.

Et, ce disant, Peterson retenait un instant la main de l’adolescent et le regardait jusqu’au fond de ses beaux yeux clairs comme pour le mettre au défi de rien dissimuler à ce nouvel ami, à ce premier ami, plutôt, dont l’accueil gracieux et confiant le tenait encore sous un charme inconnu, surpris délicieusement par ce bonheur qui s’exaltait jusqu’à l’angoisse que trahissaient tout ensemble ses yeux ardents fixés sur Pierre, et ses lèvres frémissantes qui auraient voulu baiser les mains du jeune homme.

Ces deux êtres exquis et d’une si irritable nervosité étaient bien faits pour se comprendre. Pierre vit, sous l’insistance voulue de Peterson, le pâle visage de son robuste petit ami se parer d’une blancheur mêlée soudain de rose en nuances aussi fugitives que tout à l’heure lorsque, sur les plaques photographiques, le jouvenceau avait reconnu le dessin très exact de sa masculinité.

Mais, s’approchant de lui, Pierre passa son bras autour du cou souple et tiède de Djino. Il avait envie de lui dire ces mots dont il enveloppait en silence l’adolescent aimé :

« N’ayez pas peur, Djino ; je vois bien que vous souffrez ; mais je souffre autant que vous, et chacune des pensées douloureuses qui font battre le floconnement d’or de vos boucles plus pâles, là, sur vos petites tempes bleues et blondes, se répercutent en moi et me pénètrent de vos angoisses… Ne craignez rien ; je sens trembler dans mon cœur le frissonnement de votre petite âme de gamin… Vos secrets seront les miens comme les miens seront les vôtres. Je serai votre frère très aimant, et le fruit mûr de votre bouche ne me sera pas défendu puisque vous m’aimez aussi, je le vois… N’ayez pas peur, tant que je serai là ; et je serai là tant que la magie de vos regards scintillera de votre front angélisé sur mes yeux meurtris de leur beauté… je serai là jusqu’à ce que tu me dises, petit gamin adorable comme un mystère d’amour : « Va-t’en ; je ne t’aime plus !… » Encore ne m’en irais-je pas, mais seulement effacerais-je de la terre, où ton image continuerait de resplendir, mon être assez misérable pour te déplaire…

Djino tourna ses yeux vers Pierre. Celui-ci vit s’appesantir les paupières de l’enfant et ses longs cils fauves descendre jusqu’au sillon où leurs striures d’or se baignèrent dans les opales mauves d’un fleuve de langueur :

— Je ferai ce que vous voudrez et j’irai avec vous voir Frà Serafino, quand il vous plaira, monsieur.

Pierre voulut dissiper l’inquiétude de son jeune ami et, très enjoué, en l’interrogeant :

— … Monsieur comment ?

— Monsieur Pierre…

Et le petit marchand de fleurs qui avait tenu un moment ses yeux cachés sous le recueillement ambré des cils leva sur « monsieur Pierre » les gemmes sereines de ses prunelles claires et presque noires cependant… Ils se sourirent ; et Pierre vit dans la commissure des lèvres rouges, dont l'haleine douce parvenait jusqu'à lui, une double rangée blanche, on eût dit de pétales détachés d'amandiers en fleurs… Et les lèvres de Djino sentaient le jeune printemps. Et sa chevelure pâlissait sur ses yeux bleus comme la voie lactée parmi les constellations d'or d'un ciel nocturne où veille un clair de lune…

Au moment où Jean, Pierre et Luigi descendaient ensemble et se trouvaient dans la rue, Virginia parut à l'angle d'une maison et se cacha soudain ; pas assez rapidement pour que Pierre ne la vît, sans en rien dire. Mais Jean proposa de laisser Pierre avec son petit protégé, sous un motif quelconque, et Pierre comprit que son ami avait aussi aperçu Virginia ; il lui rendit immédiatement sa liberté en le remerciant. Jean serra les mains de Pierre et de Luigi et les laissa cheminer seuls…

Chapitre VIII

Et Pierre demeuré seul avec Luigi s’effraya d’avoir retenu à lui pour toujours l’orphelin auquel il venait d’offrir son appui et – cela était implicitement renfermé dans toute son attitude – son affection.

Quelles que fussent les révélations qu’il attendait en tremblant des *Bene fate, fratelli*, il importait d’abord que Luigi pût l’accompagner avec une mise décente. Pierre redescendit par la place d’Espagne. Il voulait retraverser l’éblouissante atmosphère blonde où se révéla, offrant ses fleurs aux passants, l’étrange petit ami qu’un hasard lui fit trouver, qu’un hasard de même eût pu soustraire à son enthousiaste attachement. Ils descendirent devant la Trinità de’Monti. Luigi se serra peureusement auprès de Pierre en marchant là ; et Pierre ne craignit pas de retenir contre lui le petit mendiant en glissant son bras sous le sien. Il y avait encore des fleurs embaumées et des *ciociari* fainéants, en bas des marches, et du soleil en nappes abondantes se répandait dans les gazouillements irisés de la *Barcaccia*.

Parfois Pierre se penchait vers l’adolescent et disait sans plus :

— Djino ?…

Alors Djino levait ses regards heureux et fiers du côté de son ami, et ils se souriaient ensemble dans les yeux l'un de l'autre.

Pierre descendit la via della Vite moins fréquentée que les autres rues ; il passa à la Poste et trouva parmi des imprimés et des lettres, une épaisse correspondance de Gilberte et de Marc. Il pensa : Quand Marc et Gilberte verront mon Luigino ! – et sitôt après : Quand Luigino connaîtra Gilberte et Marc !… Il aurait voulu écraser le petit gamin si joli sous une avalanche de joies et le combler jusqu'à la douleur d'un trop-plein de bien-être…

Marc et Gilberte ! Ces deux noms, l'un affectionné, l'autre chéri, le rappelèrent un peu de son rêve. Mais, parce qu'ils marquaient mieux la réalité de ses actes, à ce moment la présence de Luigi s'affirma plus réelle aussi, plus tangible – et la certitude de cette réalité, ce jeune garçon rieur et mignon auprès de lui, sa jeune chair radieuse et ravie doublèrent la joie toute neuve au cœur de Pierre de posséder ce petit drôle dont les seize ans et demi, qui n'étaient plus à personne, *lui appartenaient* sans réserve.

Ils remontèrent le Corso vers la place de Venise. Et Luigino était fou de joie. Ses yeux flambaient. Il marchait dans une transfiguration lumineuse, sur un Thabor où ses petits pieds mal chaussés écrasaient des étoiles parce que Pierre voulut immédiatement qu'il échangeât ses pauvres hardes pour des vêtements très chics de « petit monsieur ».

Dans un grand magasin de nouveautés on leur donna un salon d'essayage où des glaces multipliaient à l'infini et sur

toutes faces les attitudes prises entre elles. On fit choisir à Luigi lui-même, sur la volonté expresse de Pierre, d'abord un costume confectionné en attendant qu'un tailleur l'habillât plus exactement puis tout le petit trousseau nécessaire pour commencer. L'orphelin extasié consultait Pierre des yeux ; il ne croyait pas avoir le droit d'acheter tant de belles choses ; il ne savait pas du tout ce que c'est que d'*acheter*, d'avoir de l'argent que l'on donne en échange des belles choses désirées et de satisfaire ses convoitises de *birichino* de seize ans avec des sous, des pièces d'argent et d'or. Des pièces d'argent et d'or il n'en avait *jamais* possédées !… Ah ! l'heureux petit bonhomme ! Et comme il y avait toutes sortes de folies dans ses beaux yeux réjouis et fiers qui consultaient son grand ami avant d'oser !… Djino ne commit aucune faute de goût ; un caleçon de fil gris bleu cerclé de filets de soie rouge moula étroitement de ses mailles dociles la blonde nudité réapparue devant Pierre, tandis que les glaces répétaient en purs profils la ferme cambrure des jambes d'exquise jeunesse, des cuisses dures et des reins joueurs de Luigi. Il ne commit aucune faute, depuis le caleçon indiscret jusqu'à la chemise de toile fine heureuse de se caresser aux jeunes muscles pâles et fermes de ses bras clairs, jusqu'au pantalon bien coupé d'un drap « marengo » très distingué, pareil au court veston qui resta entr'ouvert sur un gilet de velours cerise épinglé de soie bleue. Quand Djino eut lacé sur ses chaussettes assorties au caleçon, des petits brodequins de cendrillon, très effilés, Pierre fit une régate de sa cravate de surah aux rayures alternées bleu

clair et bistre et la noua de sa main sous un haut col raide de blancheur empesée. Ainsi s'effaçait le pauvre gamin joli dans l'élégance d'un jeune homme à la taille svelte et légèrement élancée dont la beauté capiteuse rayonnait autour de lui.

Djino se montra d'une coquetterie charmante, sans apprêt ; elle lui était naturelle et s'avérait sans recherche par toutes les formes et les mouvements gracieux de son adolescence fougueuse.

Pierre compléta l'habillement par un petit feutre mou, gris foncé, d'une arrogance mutine qui fit rire Djino tant il seyait à sa jeune tête et se posait à ravir, en en laissant dépasser quelques-unes, sur les boucles un peu longues de ses beaux cheveux. Pierre se rappela que Filippo avait été chercher Luigi aux bains quelques heures auparavant, il ne vit donc rien à reprocher à l'enfant dans cette rapide transformation, rien à y ajouter que la petite bourse qu'il se proposait de garnir suivant le budget modeste d'un collégien, le mouchoir, le porte-cartes et les gants. Au surplus il laissa des ordres afin qu'on livrât à son adresse, via Gambero, ce qui restait indispensable à Luigi, et qu'on déposât ses emplettes dans la chambre qu'il priait qu'on retînt auprès de la sienne.

Quant aux *Bene fate, fratelli* !… Pierre voyait bien à quel petit gosse gentil et bien élevé il avait à faire ; il défiait le sort d'avoir pu charger cet enfant de fautes ou de sentiments qui dussent le séparer de lui. Même ces fautes n'eussent rien enlevé à sa foi en Luigi. Quant aux sentiments,

l’attitude ouverte de l’adolescent le rassurait sinon sur leur excellence du moins sur leur innocuité. Et s’il avait voulu les connaître il aurait pu interroger Luigi. Il se refusait à cela. Cette inquisition à vif lui déplaisait par sa brutalité, sa cruauté même.

Luigi ne trépignait pas de plaisir parce qu’il était déjà trop grand garçon et trop raisonnable, mais comme ils restèrent un moment seuls dans le salon d’essai en attendant qu’on préparât la note, Djino tendit ses mains à Pierre. Pierre les lui prit :

— Vous serez bien gentil, Luigi ?

Pierre ne voulait pas employer le puéril diminutif qu’il aimait tant. Quelque chose de grave, en effet, planait sur la brièveté sérieuse et recueillie de ses paroles. Il se rappela qu’il n’était pas seul au monde, lui, et que cet enfant ne devait troubler personne autre que lui. Djino répondait, suffoqué de tendresse émue et reconnaissante, avec des larmes vacillantes au bord de ses yeux fascinants plus doux, plus beaux, plus enjôleurs que jamais, magnifiés dans leur débordement de gratitude et d’affection :

— Oui, monsieur Pierre.

— … Et bien raisonnable ?

— Oui, monsieur Pierre, bien raisonnable.

— … Et bien obéissant ?

— Oui, aussi, bien obéissant, monsieur Pierre.

— Alors, Luigi, je vous aimerai beaucoup… *Nous* vous aimerons tous, là-bas à Paris. Je vous dirai plus tard qui nous y attend et vous accueillera comme un petit ami très aimé, j'espère…

L'enfant touchait tout à fait Pierre resté assis ; il se pencha de telle sorte que son front – comme au matin Carolina – vint effleurer les lèvres de son ami. Alors Pierre le baisa doucement parmi ses beaux cheveux… et Djino se laissa faire…

Au premier café où ils entrèrent pour que Pierre y pût lire à l'aise son courrier, tout de suite on prit Djino pour un jeune Anglais. Il était tout semblable, d'ailleurs, par sa taille flexible et mince, la nuance rare de ses cheveux et de ses yeux et la fraîcheur de ses lèvres, à un bel étudiant, à un *lad* aristocrate d'Harrow ou d'Oxford. Sa distinction était tout aussi précieuse et troublante que la leur, mais moins froide et moins préparée. Djino ne savait même pas qu'il fût si joli. Quand Pierre le lui laissait entendre il s'étonnait et restait incrédule bien qu'extrêmement flatté. Et les violettes de Parme étaient jalouses en regardant ses yeux ; les étroites fleurs d'orangers enviaient le tiède arôme des dents blanches qu'il laissait voir en riant dans sa bouche brûlante et fraîche tout ensemble.

Le soir doucement tombait sur les masses brunes des toitures palatiales, et les rues sombres s'emplissaient d'une buée légère où commençaient à regarder les yeux inquiets de quinquets espacés. Des fritures lançaient en passant les

bouffées lourdes de leurs cuves en ébullition où se gonflent des pâtes et gémissent des beignets de poissons. Puis, tôt la nuit fonça dans la solitude des ruelles, et le froid traversa en courants d'air les carrefours resserrés où de petites lampes aux huiles paresseuses somnolent devant les madones, aux encoignures des maisons. Luigi se rapprocha de Pierre.

C'était, cela, un de ces soirs mauvais qui, le soleil disparu, laissaient Djino errer à l'aventure en attendant le gîte ignominieux du pauvre et de la gouge où le petit collégien ne rentrait qu'en tremblant. Alors il avait dans l'ombre des hauts portails revêches, dans l'angle obscur des seuils, dans un retrait de murailles, le long des colonnades décharnées comme une rangée de spectres, des créatures sinistres qui regardaient de leurs yeux figés les yeux effrayés de l'adolescent, et, s'approchant avec des remous squameux de reptiles, sifflaient des mots à son oreille… des mots… des mots… Et le petit Luigi se sauvait vite, glacé !… Alors, à d'autres carrefours, à d'autres encoignures, sous d'autres porches, entre deux spectrales colonnades, quand il pleuvait, dans d'autres renfoncements de murailles complices, d'autres individus, d'autres yeux goulus, d'autres gestes avides et prometteurs, d'autres tentateurs atroces barraient son chemin, quand Djino n'avait pas de sous dans ses pauvres petites poches désolées, quand Djino n'avait pas déjeuné et qu'il n'allait pas dîner et que les fritures puantes sentaient bon pourtant, et que sa pauvre petite bouche jolie et ses dents incisives et fines de jeune loup avaient faim !!!… Alors Djino se sauvait quand

même… Il allait pencher son col flexible sous le jet rieur d’une fontanelle et mouillait ses petites lèvres, son petit nez, son petit menton *qui n’étaient à personne*… Alors l’eau coulait dans son cou tiède, sous sa chemise. Lui parti, le mince filet d’eau rieur continuait de bavarder seul ; et Luigi s’éloignait avec de grosses larmes dans ses yeux… Il avait dîné !!!

Et ce soir était un de ces soirs ; celui d’hier, celui d’avant-hier, *tous les autres soirs*. Ce soir était l’un d’eux ; il eût été tout semblable à ces heures navrées où le crépuscule apportait la douleur du jour écoulé et l’angoisse du jour à venir, si Pierre…

Aussi Djino se serrait contre son ami comme s’il eût voulu lui donner son âme…

Chapitre IX

Et ce soir était un de ces soirs…

Tout de suite Pierre voulait commencer à savoir ce que fut Djino et, si quelqu’un avait eu pitié de lui, si peu que c’eût été, l’en récompenser… bien que Djino le dissuadât de cette corvée.

— Non, c’est par ici, monsieur Pierre.

Et la voix de Luigi chantait. Oh ! la voix délicieuse et gazouillante de Djino ! Comme dans le soir on ne voyait ses yeux puérils que par intervalles, en passant sous un réverbère, alors il parlait. Et sa voix était bleue et blonde comme ses yeux et son front ; elle comblait de fraîcheur et de musique câline et veloutée l’obscurité ravissante des orbes où ses beaux yeux se reposaient sous l’arc impertinent des sourcils.

— Nous prendrons par le pont San-Angelo, si vous voulez, monsieur Pierre ?

On eût dit qu’il parlait à son âme vivante auprès de lui tellement il mettait, le petit collégien, de douceur à dire ces mots : monsieur Pierre.

Comme Pierre ressentait cela !

Quand ils eurent franchi le Tibre et dépassé la masse colossale du Môle d’Hadrien :

— Vous dites, Djino, Borgo San-Michele ?

— Oui, monsieur Pierre, puisque vous voulez aller jusque-là malgré tout.

— Je veux aller moi-même remercier votre vieille logeuse, mon pauvre petit. Les gens qui eurent pour vous quelque attention ne sont pas si nombreux. Les mercis seront vite distribués, hélas !

Dans la décrépitude de ces maisons dont les ossatures loqueteuses s’accoudent aux terrasses de la Villa Barberini, Djino désigna la plus misérable, une dont l’escalier commençait immédiatement au seuil ouvert sur la rue et grimpait vers une cour étayée sur d’innommables détritus. Des portes pendaient à des gonds rongés de rouille dont quelques-uns avaient été remplacés par des lanières de cuir. La marmaille grouillait de toutes parts dans l’obscurité ; et Pierre vit aussi que des couples s’abîmaient derrière les rideaux crasseux des fenêtres disloquées, en d’abominables joies…

Il retint Djino contre lui.

On gueulait là-dedans ; et des mots horribles venaient se coller aux murailles désagrégées, lancés comme des paquets de gluantes immondices.

— C’est là, monsieur Pierre. Pourquoi voulez-vous entrer quand même ? Il vaudrait mieux, encore maintenant, partir…

Les deux jeunes hommes entrèrent. Pierre n’avait pas peur. Il vit, béant sur la pièce empuantie, une partie du plafond suspendue par un mauvais treillis de fils de fer éventré. L’enduit des murs disparaissait sous des gravures de journaux illustrés sans cesse ajoutés les uns sur les autres. Il allait appeler ; mais quelque chose bougea dans un coin et hulula, la bouche pleine, en remuant les cendres qui s’avivèrent d’un brasero de cuivre où mijotait ce ragoût dont l’odeur huilait l’atmosphère épaisse de la… du… du chenil. Pierre ne savait pas comment désigner ce taudis que seul lui permettait de distinguer la réverbération lointaine d’un bec de gaz dans la rue… Et c’est là que Djino serait rentré coucher !…

Le grognement glapit quand Djino parla. La chose mouvante avait reconnu sa voix. Mais le glapissement grogna de mauvaise humeur quand l’adolescent annonça qu’il ne rentrerait pas ce soir. – Djino avait supplié Pierre de n’annoncer pas son départ de cette bauge parce que, disait-il angoissé, il y allait de sa vie. Ce dont Pierre s’étonna, en souriant d’une telle exagération. – Pourtant le grognement fit bien entendre des menaces que Pierre distingua mal dans le mauvais argot trastéverin. Mais quand cette chose informe d’où s’exprimait, dans l’ombre poisseuse, la volubilité hargneuse des paroles, comprit qu’on allait lui donner de l’argent elle s’adoucit et se mit à geindre. Ce n’était pas de l’argent qu’elle voulait, c’était que Luigi ne manquât pas à sa fille et qu’elle, la vieille Paola, conservât l’espoir de retrouver à cet enfant des parents riches, riches,

qui un jour la dédommageassent des sacrifices (!) qu'elle faisait, qu'eux tous faisaient pour lui. Elle ne soignait Luigi avec une parcimonie misérable et moyennant que l'enfant mendiât pour lui rapporter des sous – que dans l'espoir de récupérer ses soins hideux et les attentions goulues de sa fille.

Pierre fit craquer une allumette. La matrone se tut en voyant le jeune homme mettre dans sa main terreuse et ratatinée la pièce d'or qui payait cent fois le gîte horrible de son petit ami. Et Pierre venait d'entendre parler d'une fille… – Quelle fille ?… Il n'osait interroger Djino. Une sueur d'angoisse perlait à son front. Et il venait là pour remercier, pour témoigner de sa reconnaissance à la sorcière !!!

Djino avait raison ; il n'eût pas fallu venir ; mais il était urgent maintenant d'échapper à ce coupe-gorge où déjà se montraient deux ou trois figures louches qui ricanèrent salement en écoutant la matrone annoncer que Djino ne rentrerait pas ce soir. Heureusement il n'y avait aucune lumière. Pierre ne remarqua pas la fille dont la voix rauque ne se distinguait pas d'entre les organes rugueux des mâles. Tout de suite ils surent que Pierre n'était ni le père, ni le cousin, ni l'oncle, ni rien à Luigi. Alors, bien que la vieille eût montré son or, de basses insultes tombèrent sur eux. Pierre protégeant Luigi sortait à reculons. Un homme s'avança qui crut devoir s'effacer devant le revolver que Pierre fit briller dans sa main. Mais une pute, qu'un des mâles nomma la *Sanguisuga*, vint frôler l'enfant d'un geste

effroyablement obscène et souffla dans la jolie figure très pâle de Djino, en osant coller sa bouche sur lui, une infâme accusation qui souillait ensemble les deux jeunes hommes… Pierre ne répondit pas, d'abord parce que cette femelle était femme malgré tout, ensuite parce qu'il était avec un enfant et qu'il sentait capables de tout les bandits auxquels il venait arracher une proie.

— … N'ayez pas peur, Luigi ; je suis auprès de vous !…

On les laissa partir, puisque Luigi reviendrait avec de l'or !…

****

Et quand ils furent dehors tous deux, aucun n'osait parler le premier…

Ils remontèrent vers la place Vaticane dont les fontaines colossales, en gerbes échevelées, rebondissaient au milieu des vasques de granit et répandaient leurs grondements mouillés parmi le cirque immense de la Colonnade du Bernin.

Ils s'arrêtèrent, perdus dans la forêt immobile, entre les fûts énormes des colonnes.

Pierre tremblait ; cette révélation l'atterrait :

— … Est-ce vrai, Luigi, ce qu'a dit de sa fille la Paola ?

— C'est vrai, monsieur ; mais quand j'avais faim… c'est à cette… condition seulement que je pouvais dîner… et me

coucher quand je n’avais pas d’argent.

— … Vous l’aimiez, Luigi !

— Non… Elle me forçait ! Puis, suppliant et meurtri, navré que l’insulte immonde ait rejailli jusque dans la fierté de son grand ami et eût pu détacher de lui soudain cet être qui, le premier, avait révélé à son cœur d’enfant demeuré vierge, lui, tandis qu’une gouge violait son corps, cette chose dont son enfance tôt fut sevrée et qu’il ne connaissait plus : la douceur, – Luigi tendrement se tourna vers cet étranger affectueux qui était passé près de lui et qui allait s’éloigner, le laissant seul encore, bien plus seul qu’avant, sur le misérable chemin où s’épuisait son adolescence sans joies. Déjà il voulait oublier son nom :

— Il vaut peut-être mieux, monsieur, ne pas aller jusqu’au bout de votre bonne action, si vous devez encore souffrir par moi. Il vaut mieux me laisser tel que vous m’avez trouvé ce matin et… là… tout à l’heure, – ajouta Luigi, tandis que sa jeune fierté aussi se cabrait douloureusement sous la fange jetée sur sa chair après laquelle, là-bas, dans le bouge du Borgo San-Michele, déjà hurlait la femelle accoutumée aux étreintes fougueuses que le petit collégien ne pouvait maîtriser quand elle le faisait se pâmer de caresses étranges et sauvages, et sans tendresse, dans le lit chaud et crapuleux qu’il payait de sa jeune pudeur et de ses forces détournées de leur paisible épanouissement…

Mais Pierre, qui mesurait tout à coup les ravages que cette fille et d’autres peut-être avaient pu exercer sur la

puérile adolescence de Luigi, le guida jusqu'au milieu de la place. Sous les masses du Vatican et de San-Pietro les ombres lourdes effaçaient les ultimes lueurs du crépuscule depuis longtemps achevé. Ils furent tout petits, dans la majesté des architectures cyclopéennes, au centre de l'ellipse où la Vraie Croix morcelée érige ses fibres augustes sur l'obélisque de Caligula.

— … Vous me jurez, Luigi, que votre cœur n'est pas demeuré… là-bas ?

— Je le jure !

— … Et que votre petit corps charmant, que je croyais vierge à son éclat très pur et à la candeur voilée de vos yeux, n'a jamais *consenti* ?

— Quelquefois j'avais faim depuis deux jours… Monsieur… alors… elle faisait ce qu'elle voulait…

— Celle-là seulement ?

— Une autre encore avant elle… – Et la voix de Luigi tremblait beaucoup en disant cela. Il ajouta : Puisque vous allez demain aux *Bene fate, fratelli*, vous saurez tout, monsieur… Mais, peut-être, j'aurais été plus honnête en m'accusant tout de suite… et en vous épargnant la peine de me dire que votre attachement pour moi… vient de finir !…

Ils étaient dans un désert ; et même les rumeurs lointaines de la ville s'arrêtaient au seuil de cet enclos gigantesque où des siècles de splendeur maintenaient encore leurs fantômes pétrifiés, et sur la disparition desquels pleuraient les

fontaines de granit… Et Pierre sentait, de son cœur, cet attachement dont parlait Luigi et qu'il avait ignoré jusque-là, déborder jusqu'aux confins de l'amphithéâtre glorieux et défier les masses colossales du Bernin de l'égaler jamais !

Il n'avait pas souffert, depuis son enfance tremblante et résignée, au seul mot d'amour : il n'avait pas pleuré, dans son adolescence timide, l'inquiétude épuisante de ces aspirations ; il n'avait pas sangloté, dans sa jeunesse énervée, et refoulé brutalement ses désirs sous le poids tyrannique des préjugés ; il n'avait pas, enfin, supplié, prié, pleuré, tremblé, pour que les transes infinies de son cœur, de son âme et de sa chair devinssent inutiles, là, tout à coup, parce que l'être choisi entre tous, et frère de sa pitié fraternelle, frère de son âme aimante, frère de son cœur avide de se fondre en le cœur élu – parce que cet être, déjà avait perdu l'intégrité de son corps, de ses affections, et abandonné à d'autres des gages d'une sensibilité que Pierre attendait tout entière pour en garder jalousement les moindres émois ! Luigi, malgré tout, restait Luigi. Et toutes les hontes accumulées n'eussent rien enlevé à cet enfant délicieux dont l'emprise inéluctable sur Pierre ne laissait plus libre aucune parcelle de lui-même. Pierre souffrait horriblement, mais son affection se grandissait de toute cette souffrance. Il ignorait Luigi avant ces révélations terribles. Depuis que l'adolescent venait de griffer jusqu'au sang son être endolori, depuis que pour ce gamin charmant il avait subi, d'une fille, l'insulte suprême, – il le connaissait, il l'aimait, et rien ne pouvait l'arracher à cette

existence qui, dans un jour, venait d’absorber la totalité de la sienne…

Jusqu’à ce bouge où de la basse crapule, sans vergogne, se saoulait des ivresses de la chair fermentée et râlait les transports de sa chaude animalité entrée dans la phase résolutive d’un rut obscène, – Pierre n’avait considéré rien autre en la gentillesse adorable de Luigi que le charme frais et les regards amis de l’enfant. Il ne devait être que le petit compagnon, précieux comme un objet splendide et rare où reporter ses yeux, et – puisque ce rare objet vivait et pensait – avec qui échanger d’affectueux propos. L’enthousiasme de Pierre à la vue de l’adolescent contenait un respect étonné qui immobilisait dans un arrêt angoissant la somme de ses facultés. Son intelligence s’interrogeait sur le bien que son cœur voulait à ce gamin très beau dont la nudité, même tout entière apparue, restait comme un très pur complément de son doux visage ingénu. Et le mot *amour* craignait d’aborder la magnificence pâle de ce jeune front et de troubler les rêves immaculés de ces yeux célestes. Car il y avait de la magie dans cette vision adolescente qui n’avait pas laissé Pierre libre d’en accepter le joug ou de le repousser, mais qui s’était imposée si violemment à lui qu’il ne songea même pas à l’écarter. L’ascendant irrésistible du petit marchand de fleurs avait fondu sur sa volonté surprise avec la force d’un élément en lui interdisant de réfléchir et de se défendre.

Et tandis que Luigi se tenait auprès de lui, tout menu, dans le gouffre béant de ces colonnades qui, dans le fond, se

rejoignaient sous la coupole écrasante de Buonarroti, Pierre sentait perler à son front une sueur glacée comme si les embruns des fontaines jaillissantes se fussent condensés sur son visage très jeune et très gamin, en même temps qu'une brûlure parcourait le réseau de ses veines, brisait en lui tout ressort et laissait les multiples impressions de ce jour grossir en des images de délire. Et son état de fièvre donnait une importance affolante à la plus insignifiante et d'ailleurs, dans ce moment, la plus inébranlable décision.

— … Vous me jurez, Luigi, que votre cœur n'est pas demeuré là-bas ?

Cette phrase insensée martelait ses syllabes aux tempes frigides de Pierre.

Son cœur !… Pourquoi *son cœur* ?

Qu'est-ce que Pierre avait à faire du cœur de cet enfant ? De quel droit prétendait-il en disposer ?

Et pourtant la pensée que ce petit cœur de gamin pût en effet demeurer *là-bas*, là-bas où cette femme de tout à l'heure, cette Sanguisuga féroce revendiquait pour son rut précisément ces étreintes voluptueuses dont les beaux yeux de Luigi gardaient les traces dégradantes et adorables, auxquelles Pierre ne devait même pas songer ! – la pensée que ce petit cœur de gamin pût demeurer là-bas et que sa chair pût préférer à des caresses amicales les stupres épuisants qui magnifiaient maintenant ses jeunes yeux dévirginés, cette pensée déchirait la volonté de Pierre et chassait vers ses tempes l'angoisse froide d'une agonie…

Et pourtant, de quelle voix douce, et mignonne, et désolée, et franche, et sincère – ah ! comme Pierre cherchait à se persuader tout cela ! – avec quelle voix câline, et sûre, et désintéressée dans le mortel délaissement d'un bonheur à peine entrevu qu'il voulait abandonner pour la tranquillité de celui qui le lui avait offert imprudemment, avec quel accent désolé Luigi avait dit : « Il vaut mieux me laisser tel que vous m'avez trouvé ce matin… peut-être j'aurais été plus honnête en vous épargnant le chagrin de me dire que votre attachement pour moi vient de finir !… »

Dans le tonnerre des eaux jaillissantes, Pierre entendait les sanglots monter aux yeux de Djino, de son âme endolorie et de son cœur désespéré ! C'était fini déjà, ce rêve délicieux ; et le charme était rompu que dégageait cet adolescent très joli dont la vue seule avait assailli jusqu'à l'intelligence, jusqu'à l'esprit de Pierre… « Il vaut mieux me laisser tel que vous m'avez trouvé ce matin… » Le laisser… Le laisser… Pierre eût pour lui combattu ce Dieu dont la majesté, dans cette enceinte unique au monde, faisait presque ployer ses genoux…

Luigi voulut parler :

— Monsieur Pierre…

Pierre l'interrompit et, très résolument et très doucement :

— Luigi ?… Voulez-vous m'appeler Pierre, tout simplement ? Vous serez comme mon frère… j'ai *besoin* de vous aimer…

Et Pierre tendit sa main tandis que de l’autre bras il cernait le cou de Djino. La tête fragile de l’adolescent se reposa, câline, contre la sienne qu’il pencha vers lui ; et ses menottes frêles et fuselées de gamin tendre se réfugièrent toutes petites dans la main généreuse et fraternelle de celui que l’adolescent nomma, tout contre les lèvres empressées à recueillir son consentement délicieux et rassuré :

— … Pierre !!…

Chapitre X

Deux lettres, dans le courrier de Pierre :

Château de Meiras, par Montmélian (Savoie),

Cher Petit Toi,

Tout de suite, tandis que tu es à Rome, il me faut te parler de mes petites commissions. Te rappelles-tu, quand Père devait s'absenter un peu, appelé très loin par une famille, comme il me demandait avant de partir : « Gilberte, tu me donneras la liste de tes petites commissions ; je vais à Nice. »

Elles ne seront pas longues, mon petit frère, et tu me les pardonneras, Pierrolet qui n'aimes pas les bagages, en songeant à tous les pauvres gens à qui ton souvenir apportera un peu de joie.

Voilà donc : il s'agit des chapelets bénits que je t'ai demandés pour les personnes suivantes : Madame Vincermet et les petites filles de l'intendant ; Catherine Aragonès qui vient presque tous les jours passer l'après-midi auprès de moi, et sa grand'mère ; Justin et Victoire

naturellement, toujours tourmentés au sujet de M. Pierre ; Henri Abric qui sert si gentiment l'abbé Passereau quand il vient dire la messe ici, le dimanche, et qui joue si bien au ballon, le petit monstre ! et qui aime tant les crèmes de Victoire et qui grimpe aux rochers comme un lézard ; ah ! le franc polisson, mon petit Pierre, et comme sa maman aura du « tintoin » à cause de lui dans quatre ans, quand il en aura dix-sept !

Je ne t'ennuie pas, au moins, en me mettant à bavarder encore si longtemps avec toi, ami, pour te rappeler les vingt et un gamins de l'école, les sœurs de Montmélian et les deux vieilles aveugles du Rocher-Fernet. Ah ! et puis le père Galuchard qui est très mal et qui veut mourir sans confession. Quand on doit renouveler ses emplâtres il faut que je descende jusque chez lui, car Monsieur veut bien trouver la « demoiselle du château » seule capable de faire un pansement qui dure. Et comme le manque de patience est son moindre défaut il ne faut pas qu'on renouvelle trop souvent l'opération. Plusieurs fois la semaine le pauvre homme est à toute extrémité et il se remet avec de l'eau panée préparée par lui ! Rends-toi, la Faculté ! Mais les crèmes de Victoire trouvent aussi grâce devant lui. Quand il jure, je le menace de ne plus en apporter, alors il ravale ses jurons ; mais je lui en apporterais quand même, tu comprends ! Cher vieux, il est si malheureux et je serais si contente qu'il changeât de condition Là-Haut !

Maintenant j'ai fini avec tous ces braves gens qui parlent toujours de monsieur Pierre en termes si affectueux.

Je relis ta lettre, frère chéri, et je cherche à me persuader que tu as enfin trouvé le paisible oubli qui te fera l'existence meilleure. Est-ce que je me trompe encore, dis ? Pourtant cette bonne lettre d'Alyssos contient, je t'assure, comme un rayon de soleil révélateur. On ne saurait employer des mots si neufs et si pleins de joie quand on porte dans sa poitrine oppressée un cœur toujours prêt à pleurer. Tu es plus content, pas ? Pierrolet chéri, puisque tu avais l'air de chanter à sœurette une chanson que depuis longtemps, depuis si longtemps, nous n'avions pas entendue. Parrain lui-même, tandis que je lui lisais les pages que ses yeux fatigués ne déchiffrent plus que difficilement, me disait : « Mais je n'ai jamais connu Pierre si joyeux ! » Et le pauvre oncle bien-aimé retrouvait un peu de bonheur dans ton propre bonheur. Merci pour lui et pour nous tous, cher petit Toi.

Ce n'est pas un voyage très, très long que le tien ; mais depuis que tu nous as quittés nous te suivons sur la carte, et chaque soir nous ne voulons pas nous reposer sans savoir où tu vas t'endormir. Depuis Athènes où je t'ai adressé la lettre à laquelle tu n'as répondu que d'Alyssos, nous marquons tes déplacements et je t'assure que nous serons joliment occupés à épingler Rome quand cette lettre t'y sera remise. En attendant tu as encore à voir un peu de la Sicile et Naples en remontant chez nous ; et c'est beaucoup, beaucoup, pour l'impatience où nous sommes de te revoir ; mais c'est insuffisant encore, mon bon Pierre, si à chacune de ces étapes tu dois reprendre un peu de force et laisser

nombre de tes peines qui m’affligent tant. Reviens-nous content, Pierrot, et, si tu veux, ne reviens pas seul puisque le désir t’obsède de ramener de là-bas, où tu passes si lentement à mon gré, ce petit sauvage qui, libre de tout lien, n’appartiendrait qu’à toi, comme tu le dis, et serait un esclave dont le sort tiendrait entre tes mains. Heureux celui-là, mon aimé. Il sera chez nous le bienvenu du moment que tu l’auras choisi.

Oncle te recommande bien de retenir tout ce que tu pourras des fouilles récentes du Forum et du Palatin ; et comme il a beaucoup de mal à lire, il attend de toi les récits circonstanciés de tes promenades à Rome surtout, bien que Delphes et Olympie, Athènes et Syracuse lui soient aussi très chers par les souvenirs que ces noms évoquent d’un autrefois déjà lointain. Mais il place Rome au-dessus de tout parce que c’est là, dit-il, que son pauvre cœur a atteint le maximum de joies et s’est préparé aussi la plénitude des douleurs. Jamais notre bon oncle n’avait livré ainsi une partie de lui-même surtout à des gamins comme nous. Car tu te rappelles combien père et maman déploraient de n’avoir jamais pénétré la cause de cette tristesse si bonne et résignée, disaient-ils, que pas une fois elle ne permit que devant elle la gaîté se retînt de rire. C’est vrai, Parrain se plaît à voir tout le monde heureux à Meiras. Il garde pour lui seul cette nuance de mélancolie qui sollicite l’affection et le fait chérir de tous comme si chacun voulait d’un peu de son bonheur à soi former la part qu’il n’en a jamais reçu.

L’autre jour, entre ces trois vieillards, il y avait là M. Passereau et Justin, dans le parc, au soleil, j’entendais oncle raconter son jeune temps, invraisemblable pour nous. M. de Chateaubriand l’avait emmené à Rome avec lui, et Parrain connut, à l’Ambassade de France, le fils de M. Freysat de Lasserville, Gabriel, qui était aux Pages de Charles X. Le cardinal Capellari, un jour, voulut présenter lui-même l’adolescent au pape Léon XII, tellement le prélat avait été intéressé par la vivacité d’esprit, l’espièglerie et la grâce du petit page. Oncle avait dix-neuf ans. Il fut bien vite ami de Gabriel qui venait d’en avoir seize. Ingres, séduit par le charme de Gilbert de Meiras, voulut commencer son portrait dont il fit seulement l’étude au crayon que tu connais, mais Parrain pria sir Th. Lawrence d’exécuter celui de Gabriel. C’est la jolie figure d’ange que tu sais dans la galerie des Camaïeux. Malheureusement l’ambassade qui fut splendide dura peu. M. de Chateaubriand revint en France avec tous les siens. À peine de retour aux Tuileries le petit page mourut presque entre les bras de Parrain, ne voulant ou ne pouvant reconnaître, au milieu de son délire, que celui dont toute la vie devait garder le poids terrible de cette cruelle séparation.

Voilà, mon Pierre chéri, une histoire qui te fera plus précieux encore, à ton retour, le vieux donjon de Meiras et l’aïeul très aimé. Avec lui nous parlons de toi constamment, dans la journée en travaillant, le soir en recommençant pour la vingtième fois, sans lassitude, au petit orgue de la chapelle, les mélodies qu’il aime bien et qui endorment

doucement sa vieillesse dans un berceau de jeunes souvenirs. À travers les vitraux on voit les humbles lumières de Meiras, en bas, dans la vallée, au milieu d'un fin brouillard. Je ne sais pourquoi elles me donnent une impression d'infini comme les étoiles ; et dans ces moments-là tu es plus près de moi, petit frère chéri, parce que le monde me semble si étroit alors dans les rêves sans limites où je trouve ta voix et tes yeux.

Je ne m'ennuie pas, Pierrot, mais dès que tu n'es plus là il me manque quelque chose. Fais en sorte, bien vite, que je n'aie plus rien à désirer parce que je te retrouverai très tranquille et très affectueux.

Je t'embrasse tout près de tes fines moustaches si nouvelles et si caressantes pour t'entendre me dire – Dieu ! qu'il y a longtemps que je ne t'ai entendu : « Veux-tu finir, petite folle ! » Et moi je ne finis pas, mon Pierre chéri ; je t'embrasse encore plus fort, de tout mon cœur.

Ta petite sœur

GILBERTE.

La seconde lettre :

102, avenue d’Iéna.

Mon cher ami,

Je m’imagine sans difficulté les joies de ton esprit et que les dieux ne t’ont pas en vain rendu si capable de sentir la Beauté pour que tu ne t’en grises pas éperdûment. Tes lettres d’Olympie, d’Athènes et d’Alyssos m’ont charmé pour ce qu’elles témoignent d’un enthousiasme dont l’expression, vrai, mon Pierre ! me réconforte. L’ivresse est belle qui vient des coupes élégantes où seulement tu veux tremper tes lèvres. Bois, très cher, et t’enivre des vignes subtiles poussées aux flancs des acropoles. Ici on ne sait plus que se saouler. Et ce n’est pas la faculté de sentir qui s’avive aux cratères d’argent, c’est la difficulté – pardonne ! – de digérer qui s’avère à de moins nobles vaisseaux. Tout cela est bien laid, et je ne saurais te dire en quelle tristesse je suis réduit.

Tu entends bien qu’il s’agit encore de femmes, et crois à l’urgence de t’instruire des nouvelles machinations dont elles sont toujours effet ou cause pour que, même dans cette Rome où tu vas aspirer la sérénité de toutes tes forces, il me faille t’ennuyer de leur turbulence et exhumer des peines sur quoi, dis, mon Pierre, des fleurs nouvelles ont dû sourire ?

Tu sais quelle promptitude je mis à détourner vers moi – je ne puis cependant dire « à mon profit » – les grâces vacantes d'Aline. Une seule idée me guidait, un peu naïve, mais je crois à l'obligation d'user des forces dont on dispose pour faire le bien – je supposais qu'attachée à moi momentanément cette fille n'irait pas désorganiser des existences qui me sont chères ou seulement m'intéressent ! L'âpreté du père Delhostel et sa fièvre de briller par un gendre « épateur » me laissaient peu l'illusion que tu pusses épouser Céline. Le Hel devait obtenir la main toute mignonne de notre petite amie. Mais le butor avait jeté les yeux sur Aline, et son impécuniosité relative seule s'était opposée à ce qu'il fît la conquête de cette fille de cuisine. Marié, la dot de sa femme lui permettait bien de réaliser son désir, mais Aline était à moi. Ainsi je m'étais arrangé pour garder contre les ravages de cette gueuse la tranquillité de Céline. J'avais compté sans l'entêtement borné du Breton. Il n'a pas hésité un instant, avec l'argent de sa femme, à satisfaire son front et son ventre, sa vanité et sa bestialité. La dot de Céline s'engouffre dans l'évier des Danaïdes qu'est cette Miromesnil désormais installée et entretenue par Le Hel. À quel prix ? Le père Delhostel seul le saura et madame Yves Le Hel le sait déjà, hélas ! Si tu te rappelles la sorte d'aversion que m'inspirait cette fille, tu mesureras le peu de douleur que je ressens de la séparation. Quant à mon amour-propre j'ai à le mieux placer que sur les épaules de cette ribaude opulente. De tout ceci je n'ai qu'un chagrin, et très réel, c'est la situation intenable de Céline et la distance méprisante où la tient son mari. Il n'est que ces

bourgeois enflés d'un vermisseau de particule pour arriver à une telle plénitude dans l'impudence et, d'hommes, se muer en goujats parce que des écus sonnent dans leurs poches. Il peut être anticlérical aussi, celui-là, et ajouter à son blason de rustre cette merlette d'imbécile prise au panonceau d'Homais. Car il est anticlérical comme un curé marron, comme un défroqué, cet ancien président de Congrégation qui voudrait poser les Jean-Jacques et les Diderot ! Il est inintelligent comme un huguenot constipé, et hargneux comme un Juif dyspeptique à qui les ducats d'or rappellent la rouelle jaune ! Jean-Jacques et Diderot ! Peste ! Diderot voulait, lui, *souffleter Dieu* ! Le Hel n'a pas le bras assez long.

L'incroyable est que cet oiseau, point rare, qui fiente dans son nid et dépose ses œufs dans les nids des voisins, n'ait pas encore reçu le coup de bec qu'il faut sur la calvitie précoce de son crâne. Mais je m'étonne sans raison. J'ai parlé de *merlettes*, elles remplacent maintenant les aigles. Où trouver des griffes et un bec ? Il n'y a plus que des ventres. Pour moi, mon Pierre, je n'attends que l'occasion, et le bretteur en lui est moins fort que l'ami blessé en moi. Je pense ne pas subir trop longtemps, au cercle, le contact de ce don Juan sans l'exécuter.

Pauvre Céline ! essuyer les ruades de cet étalon ! Cela donne bien en effet le sentiment que ce n'est pas une femme, mais des femelles qu'il lui faut. Il les trouve, et ses succès auprès des « dames » vite rangent celles-ci dans

l’espèce de celles-là. Entre eux c’est une commune affaire de sexes, une transaction d’humeurs !

Je suis mauvais, petit Pierre si aimable ; mais tu ne peux savoir quelle lassitude vient surtout de vivre dans un monde où les choses les plus saintes ne tiennent que la place d’un ricanement dans une conversation obscène. Il suffit d’entendre, dans ces conversations « entre hommes », quel rôle joue la Femme, les femmes les plus charmantes – et, parmi ces attraits invincibles de la féminité exquise et adorable quand la simplicité ne laisse même pas deviner qu’il y a en elles la pudeur, tant cette grâce est innée et fait corps avec leur cœur, leur âme et leur beauté parmi ces attraits délicats, lesquels ils vont chercher pour se vautrer eux et les salir elles. Mais ce sont les « hommes à bonnes fortunes ». Le monde les salue bas ; le monde officiel, orthodoxe, qui admet et classe leurs succès et permet, encourage les maternités clandestines, la défloraison des vierges, la dislocation du ménage le plus paisible et refuse toutefois aux bâtards le droit de vivre.

Et le monde se gausse des manœuvres les plus immondes dès que les exercices ont lieu sur ce nouveau « champ d’épandage » qui s’appelle la Femme, envers qui *tout* est permis, sans doute parce que *tout*, avec elle, est dangereux pour les générations à venir et que *tout*, même dans les joies présentes, apprête des tortures nouvelles à l’« éternelle blessée ». Le monde patauge là-dedans, le monde au front pustuleux qui se nimbe de cette auréole dont les lettres brûlantes sur lui s’incrustent comme autrefois les marques à

feu des galériens malchanceux : LA TRAITE DES BLANCHES !!!

Tu verras à ton retour une nouvelle éclosion d'ordures : les cartes postales, les feuilles illustrées dont les prochaines vont s'appeler le *Spasme*, le *Bidet*, et la *Capote Bleue*, empruntant leurs titres à la chambre meublée, au boudoir, aux « négociants » du Palais-Royal. Et c'est partout un étalage de salauderies cataloguées, du beuglant éhonté aux journaux prostitués. La gaudriole cynique rit de l'Amour qui se meurt aux tourniquets du lupanar et ne peut cacher ses troubles charmants et sa délicatesse exquise, attentive aussi aux choses de l'esprit, dans le mystère d'un temple. Il n'y a plus de temples, les Le Hel n'en veulent pas ! – mais il reste des arrière-boutiques. Il n'y a plus de mystères ; on retrousse la Pudeur et l'on rejette sa tunique par-dessus sa tête. La Femme n'est plus qu'une borne où l'amour priapique évacue son trop-plein ; et dans l'égalité de tous, Marc-Aurèle défunt n'a laissé que des palefreniers.

Et puis… et puis…

Veux-tu, Pierre, nous allons parler un peu de toi. Que la Vénus boulevardière le cède à Pallas-Athénée !

La misère actuelle de ces Palikares, en lesquels tu essayais de reconnaître la race affinée qui modelait les frises des Panathénées, est pourtant comme un symbole des destinées du Rêve et de la Beauté vaincus par les barbares. N'importe, tu as bien fait de gravir le roc sacré où gémit le Parthénon martyrisé, pour voir au couchant glorieux les caps effilés de Salamine se perdre, ruisselants d'améthystes,

dans l’or en fusion et la pourpre liquide des vagues. Nul doute ! un dieu habitait là où des hommes ont atteint cette harmonie supérieure qui fait, à des yeux sensibles et pieux comme les tiens, mon Pierre, verser des larmes paisibles parce que tout cela s’enfuit vers quel néant ? parce que toi-même, nous tous, nous éloignons incessamment de ces splendeurs où pourtant nous venions de trouver un peu de tous les songes que nous voudrions réaliser. Et puis il faut revenir. Les dieux sont méconnus ; on ignore la Beauté ; et l’on ne comprendrait pas pourquoi nous restons là, devant Elle, en une extase sans fin.

Tu as bien fait, mon Pierre, d’écouter devant une claire fontaine qui chante, et de grêles cyprès, et la pâleur soyeuse des oliviers, – la voix rafraîchissante du petit Grec d’Alyssos ; mais tu as eu tort si, lui glissant dans la main une pièce d’argent, tes lèvres ne se sont pas en même temps posées sur ses lèvres offertes. Pallas te suivait en Élide, de qui tu venais de recevoir comme autrefois « l’initiation que la Déesse conférait à l’Athénien naissant par un sourire ». Tu avais droit à la décente étreinte de l’enfant dont la robuste et belle nudité contenait peut-être quelques gouttes du sang généreux de Glaucon, père de Charmide…

Mais sans doute as-tu moins retenu ton élan que ton aveu. Je le crois à la manière dont tu me contes l’histoire de ce fragment de marbre trouvé sur l’Acropole et qui, dis-tu, porte ces mots gravés et peints au vermillon : *Lysithéos déclare chérir entre tous ceux de la ville, Mikion, à cause de sa bravoure*. Trouve donc Mikion ; chéris-le pour sa

bravoure ou pour sa beauté et nous le ramène et ne t’inquiète. Comme l’amour auquel tu prétends est susceptible de noblesse et de hauteur on le choisit d’un commun accord pour le charger d’anathèmes ; et les boucs croient purifier le leur en maudissant celui-là.

Que t’importe, et veux-tu plaire aux Le Hel ?

Aime qui t’aime et ne te soucie de rien autre. Nous sommes quelques-uns ici passionnés, tu sais comme ! pour tout ce qui est la grâce et la simplicité féminines – qui vous accueillerons avec déférence, jaloux de n’accorder pas moins à autrui que nous ne prétendons mériter pour nous-mêmes.

Adieu, Pierre, je t’embrasse et te loue de ton indépendance. Reviens-nous vite et nous apporte, en passant à Meiras, le charme, la lumière et le sourire qui nous manquent. Pour moi, je te dirai comment je veux fixer mes facultés affectives et que rien ne me tient plus au cœur que cela avec l’approbation que toi seul, mon Pierre, pourras en donner à ton ami,

BRICEY.

Veux-tu renouveler à Bérille toutes les bonnes amitiés contenues dans ma dernière lettre et lui serrer les mains pour moi. Mon souvenir t’accompagne à travers Rome, et je me plais à t’y savoir très heureux dans la solitude que tu aimes ou dans la communion que tu désires.

Adieu donc, petit Pierre. Nous t’attendons, ne sois pas trop longtemps à revenir.

M.

Chapitre XI

Le matin, de très bonne heure, le soleil lamine à travers les volets, dans la pénombre bleue de la chambre, des feuilles d'or sur lesquelles dansent lentement des poussières capricieuses. Pierre s'est levé vite.

De la rue montent des clameurs assourdissantes. Ce sont les petits laitiers juchés sur une mauvaise carriole plate chargée de paniers d'où émergent des quantités de *fiaschi* pleins de lait. Les galopins crient leur marchandise et modèrent d'un gémissement guttural le trot paisible cependant de leur mule. Ah ! les petits hurleurs ! quel vacarme ils font dans leur gosier de treize, quatorze ou quinze ans qui jongle avec des éclats de voyelles et les lance haut dans la rudesse de leur chant matinal.

Mais aussi quel soleil ! dès que Pierre écarte ses volets. Quel soleil inonde la chambre blanche et vient, entre les tapis, se jouer sur le dallage des marbres de couleur ! Ces rauques mélopées, cette atmosphère d'or, c'est Rome ; c'est, toute proche, la place d'Espagne et c'est, tout près surtout, oh ! surtout ! c'est tout près le jeune dieu ruisselant de beauté vers qui s'élève, dès le matin radieux, la prière amoureuse de Pierre. Luigi dort encore. Et Pierre voudrait bien voir ses jolis yeux clos couvrir de leurs longs cils ombreux ses joues où les fatigues mauves s'épuisent, et se

diluent les voiles de luxure dans le repos de sa jeune chair apaisée.

Oh ! cette femme d'hier soir, cette Trasteverine brune, sauvage et goulue – et canaille. La *maîtresse* de Luigi !!!

Comment Pierre a-t-il voulu aller jusque-là !…

Pierre pourrait bien les voir ses jolis yeux clos… Les yeux de Djino, quand Djino dort, c'est ça qui doit être joli ! – Mais Pierre veut aussi, pour garder possible cette amitié dont le frais arome l'enivre et la beauté originale le fascine, se refuser aux possibles, aux gamines tendresses de l'enfant qui ne comprendrait pas ou comprendrait mal l'intrusion de ce jeune homme très charmant et très câlin dans l'intimité si étroite de son être et le secret de sa chambrette d'adolescent…

Quel réveil sera le sien, tout à l'heure, quand le soleil joueur va fondre sur les boucles blondissantes de ses tempes et faire, dès qu'éveillés, se refermer ses yeux apeurés par tant de lumière. Et la surprise de ce réveil tout pareil à un beau rêve qui recommence ! Quel sera le bonjour matinal de ce joli gamin qui jamais, depuis sa lointaine enfance d'orphelin, jamais n'a, sur le seuil du jour, échangé de ses lèvres en fleurs le salut affectueux d'autres lèvres amies, et dont la faiblesse gracieuse, qui tantôt va s'émanciper, est encore avide de protection et se confie si gentiment au bras qui la défend ?

Pierre la veut ménager, la candeur effarouchée de Luigi ; il veut que dans ses prunelles demeurées étonnées et

limpides sous les ardeurs audacieuses et troubles de la Sanguisuga, le plus longtemps elle sommeille cette candeur que n'ont point absorbée tout entière les épuisements de sa chair – et que demeure saine, franche et fière l'amitié offerte au jeune drôle sauvé du gouffre où se perdait avec ses forces la précieuse merveille de son adolescence.

Même Pierre se reproche d'avoir, hier, laissé Djino s'humilier jusqu'à découvrir les pudiques émois de sa nudité blonde et d'avoir osé solliciter du cœur, qui souvent suit l'impulsion de la chair, le compte de ses affections. Et Pierre se demande s'il vient de faire pis ou mieux qu'une bonne action. Pierre aime donc cet enfant à cause de sa beauté charmante et souveraine ; à cause du sortilège bleu de ses regards ; à cause du rouge tendre et brûlant de ses lèvres et de la fierté triste de son front ; à cause des formes helléniques de son corps bientôt d'éphèbe ; à cause des caresses inconscientes de ses mains d'enfant dont chaque geste à l'unisson du visage expressif dénonce son intelligence suraiguë…

Et le souvenir de cette fille qui dans ses bras inassouvis faisait râler ces lèvres rouges de Djino et, de ses mains expertes, ourlait ces yeux gamins du plomb magnifique et pesant des luxures en soutirant à cet être tout neuf abîmé de volupté les essences mêmes contenues dans son âme, son corps et son jeune cerveau, le souvenir de cette femme déchire le cœur jaloux de Pierre, et le cœur jaloux de Pierre répond en frémissant : Oui j'*aime* Djino !…

On frappe à la porte. Est-ce lui ?

— Entrez…

Oui. C’est lui, Lui ! – Et Pierre souffre comme hier sur les degrés vermeils de la place d’Espagne et dans les ténèbres du Trastevere.

— Bonjour, monsieur Pierre.

Et Pierre, si doucement, si tendrement, si respectueusement câlin, à Luigi très éveillé, très joli, mieux que joli avec son haut col et sa cravate bleue et blonde, et très disposé à rire, tellement heureux maintenant.

— Bonjour, petit Luigi.

— Luigino !

— Luigino, c’est vrai. Déjà levé, Luigino ? Pourquoi !

— Pour vous voir tout de suite, donc !… Je n’ai pas bien dormi, vous savez !

— Par exemple ! Voyons ces yeux-là ? Encore un peu fatigués… Nous nous reposerons de bonne heure ce soir… Tournez-vous. Là… Vous êtes superbe, Luigino, superbe, ce matin…

Toute la jolie figure mutine de Djino sourit avec une petite moue d’incrédulité un peu indifférente à ce compliment, en apparence au moins, car un petit coquin comme lui aime bien à s’entendre dire qu’il est joli, pardi !

Ses lèvres sont moins rouges que Pierre ne l’imaginait. Il y a sur tout lui comme une *pâleur* exquise qui l’enveloppe en entier et laisse sa silhouette un peu *floue* dans le brasier

d’or du soleil. Ce qui est très beau en Luigi c’est, outre l’élégance jeune de sa taille et l’inexprimable perfection de ses jambes à peine un peu longues dans le pantalon très seyant – c’est *la clarté de sa chair*, le véritable ruissellement de lumière satinée qui va, dans ce qui est visible de lui, de la partie inférieure des joues se cacher sous le menton en touchant le lobe minuscule des oreilles et s’infléchir vers le cou où cette chair satinée, fraîche et ferme devient tout à coup affolante dans le virginal éclat de son adolescence savoureuse, gentille, jolie, spirituelle et… mais le col très haut, juste à cet endroit, s’empare de toute cette fraîcheur câlineuse, et les épaules complaisantes s’en font dans le secret du linge blanc une albe et tiède parure…

Et Pierre qui le mange des yeux ne peut se retenir de crier :

— Est-il joli, tout de même, ce petit gosse !

— Monsieur Pierre ?

— … Pierre !

— Pierre… c’est vrai… qu’est-ce que c’est « un petit gosse ? »

Pierre est bien ennuyé ; mais « tout de même » il faut définir. Pour écouter, Djino s’est avancé jusque devant le bureau où Pierre terminait une correspondance commencée de bonne heure. Ses petites mains de jeune garçon s’appuient sur le bord, près de l’encrier. Elles sont – issues des manchettes d’un blanc immaculé piquées chacune de deux olives d’argent ciselé reliées par une courte chaînette –

de formes pures et légères, et comme vivantes, dans leur flexible fusèlement, d'une sève d'intelligence délurée et de fine expression mordante comme ses yeux. Les paumes sont roses à peine ainsi que l'extrémité des doigts. Mais le dessus très étroit effile dans son ivoire la caresse bleue des veines estompées sous la peau délicate. On dirait la pulpe poudrée d'un fruit pâle dont même une abeille blonde ne s'est pas approchée. Oh ! les petites menottes espiègles et jolies… Et Pierre songe en les regardant, diaphanes sur le palissandre de son bureau : Comment ne les a-t-elle pas brisées, *celle* du Borgo San-Michele !

Mais ses yeux ont bien résisté, si fragiles, qui sont là, clairs comme du ciel.

Alors Pierre cherche à l'un des doigts de Djino un petit anneau de cuivre que l'enfant portait hier soir encore. L'anneau a disparu…

— … Un petit gosse, Djino, c'est, quand nous avons du chagrin, nous qui ne le sommes plus, la présence d'un jeune visage rieur dont les yeux ne connaissent que les larmes superficielles, celles qui ne sont pas encore descendues jusqu'au cœur ; c'est de jeunes mains joueuses dans quoi ne s'est pas encore appesanti une pauvre tête lourde de soucis ; ce sont des lèvres mignonnes qui rient et chantent et ne savent pas maudire mais prêtent aux baisers leur doux parfum de fleur et leur saveur de fruit ; c'est la grâce alerte des petites jambes ignorantes des fatigues, pour qui ne sont que les jeux sans lassitude ; c'est le jeune front sans souvenirs ni regrets ouvert à l'avenir et à ses espérances, le

jeune cerveau dans la fraîcheur première de ses impressions naïves ; c’est la rosée bonne aux lèvres brûlées de fièvre, la beauté naissante douce aux yeux qui s’épuisent, l’aube qui va être le jour, le printemps qu’embaument les espoirs cachés au cœur des pâles fleurs de mai et qui disperse sur le monde ce vent éternel de folie douloureuse et délicieuse que l’on nomme l’Amour…

Pierre se tut un instant ; et comme Luigi attendait encore en ouvrant au printemps les corolles épanouies de ses yeux :

— … Un petit gosse, Djino, – Pierre prit ses menottes roses et blanches, bleues et blondes, effervescentes ainsi que l’avril qui s’éveille – un petit gosse c’est Luigi De Simone !…

Et Luigi De Simone renversa un peu en arrière sa jolie tête blonde en riant de toutes ses dents éclatantes, trouvant exquises ces choses un peu graves que certainement il n’avait pas déchiffrées entièrement, mais dont la conclusion, avec l’air que lui donnaient les affectueux regards de Pierre, le ravit :

— Alors je suis un petit gosse ?

Pierre avait gardé dans ses mains les doigts légers de l’enfant :

— Vous êtes un petit gosse, Djino !

— Je ne suis pas un *birichino*, comme vous disiez hier à Manlio ?

— Non, vous n’êtes pas un *birichino*, Luigi, mais, j’espère, un petit garçon très raisonnable et très sérieux ; ce

qui n’empêchera pas que vous restiez encore longtemps un petit gosse… Voyez, Djino, j’écris en France, à Paris, pour annoncer votre arrivée.

— C’est vrai, Pierre ?… Puis-je voir ? dit Djino dont ce nom magique : Paris, transforma tout à coup les puériles gentillesses en un recueillement intéressé. Il lut : Monsieur Marc de Bricey, 102, avenue d’Iéna, Paris.

— Et l’autre enveloppe, Djino ?

— L’autre enveloppe !… Mademoiselle Gilberte Pélissier, château de Meiras par Montmélian, Savoie. Mais, c’est à Paris que nous irons.

— Oui, Djino, à Paris, en passant par Meiras.

— Ah !… Qui est Marc de Bricey ?

— C’est un ami que Pierre aime beaucoup.

— Nous irons le voir ?

— Certes !

— À Paris !

— À Paris, Djino.

— … Et mademoiselle Gilberte Pélissier ?

— C’est la petite sœur de Pierre.

Alors Djino continua mi-espiègle, mi-sérieux :

— … Que Pierre aime beaucoup.

— Naturellement. Que Pierre aime beaucoup. Pauvre petite sœur gentille ! Djino, vous aimerez bien l’ami et la petite sœur de Pierre ?

— Presque autant que j’aime beaucoup Pierre…

Et nous irons aussi voir mademoiselle Gilberte Pélissier ?

— Nous irons, Djino.

Pierre aimait particulièrement interpeller son jeune ami en employant chaque fois le diminutif de Djino. Ce petit nom si court se parait de nuances infinies suivant que la demande était grave ou joueuse, triste ou gaie, suivant aussi que l’appréhension ou la tranquillité s’épandait sur lui.

Quand Pierre attira cette dernière fois l’attention de Luigi, son « Djino » avait quelque chose de particulièrement mélancolique. Il fallait bien aller aux *Bene fate, fratelli*, ainsi que l’avait recommandé M. Peterson ; et l’adolescent d’ailleurs se prêtait de la meilleure grâce à cette nécessité dont il ne paraissait pas, après les incidents du Borgo San-Michele, redouter beaucoup les conséquences.

— Djino ?

— Pierre…

— Nous allons descendre, mon petit, voulez-vous ?

— Je veux, Pierre…

— Et nous déjeunerons, voulez-vous ?

— Je veux aussi…

Mon petit, mon grand, mon petit gas, faisaient encore partie, avec d’autres appellations affectueusement réduites ou transformées, d’un répertoire minuscule où Pierre puisait toujours quelque gentillesse sans banalité.

Pierre n’aimait pas s’encombrer les mains sans utilité, mais il avait fait porter un petit jonc à béquille d’argent que Djino maniait avec une rare désinvolture ; et Pierre, dans l’escalier, en voyant descendre devant lui ce petit bonhomme si jeune vraiment, si gracieux, si charmant, ne put maîtriser un nouveau :

— Est-il gentil, tout de même, ce petit gosse !

Djino se retourna et leva dans l’ombre, vers son ami, ses beaux yeux ravissants en répétant, amusé, dans la rue où tous deux étaient arrivés :

— Petit gosse…

— Djino ?

— Pierre !

— Qu’est-ce que Djino va prendre pour son déjeuner ?

— Du chocolat… si vous voulez, Pierre.

Et Pierre s’amusait aussi de cette adorable convoitise qui brillait dans le coin des beaux yeux spirituels et gamins, ah ! Dieu, si gamins et mignons et gentils de Djino… Et depuis combien de temps Djino rêvait-il à ce *chocolat* inaccessible !

— Je veux, Djino. Du chocolat !

— Et vous, Pierre ?

— Du chocolat aussi… si vous voulez, Djino…

— Je veux aussi, Pierre…

Pierre rit beaucoup parce que Djino s’évertue à répéter exactement ses paroles pour être certain d’exprimer avec correction le français que de temps à autre il maltraite passablement dans le gazouillis gracieux et musical de son accent sicilien.

C’est Djino qui a jeté à la poste les lettres pour la France. Il n’était jamais entré dans ce cloître délicieux de la Poste Centrale, où des camélias déjà décoraient leurs feuillages luisants de larges fleurs de neige ou d’un rose transparent de sorbet à la fraise. Il y avait encore d’énormes palmiers, des bambous flexibles aux jeunes verdures suspendues en languettes d’émeraudes pâles le long des fils ténus. Le soleil dorait les fresques élégantes de l’attique ; et le cloître, sous les portiques ombreux et dans le jardin aux belles végétations tropicales, était d’une fraîcheur exquisement nonchalante.

… Pierre aimait beaucoup aussi faire déjeuner ou dîner de ces pauvres gamins qui jamais – *jamais* – n’ont connu, et sans doute ne connaîtront, ces douceurs que nos palais d’hommes blasés n’apprécient plus guère mais dont ces petites bouches toujours affamées sont friandes. Cela est si naturel que des petits enfants soient gourmands ! Ceux, surtout, qui dînent d’un morceau de pain après avoir déjeuné – quand ils ont déjeuné – d’un mauvais fruit ramassé au hasard de la chance. Combien de ces enfances dolentes – pour qui, lorsqu’elles nous appartiennent, nous n’avons pas assez de tendresses – ne se sont jamais

reposées à aucune table même si frugale et si triste, et ne connaissent, des jouissances de savourer un mets délicat que le luxe inutile des restaurants et l'odeur des cuisines auxquels jamais ne participera leur misère !

Et ces « jamais » sont terribles quand on songe aux privations de ces enfantelets, à l'épanouissement de leur joie pour la moindre parcelle de friandise inespérée et si brève ! à la somme effroyable de convoitises refoulées chaque jour, résignées à ne jamais être satisfaites, dans un milieu où débordent pour d'autres les satisfactions désirées… Si l'on voulait penser à cela en traversant les rues et ne jamais laisser un enfant pauvre supputer en vain de ses petits yeux douloureux, à travers la glace impitoyable d'une devanture, les humbles voluptés contenues dans les crèmes exquises d'un inaccessible gâteau de trois sous, ou les douceurs sans égales cristallisées dans les transparences rouges, vertes, roses ou dorées d'un *impossible* sucre d'orge d'*un sou* !… jamais !… impossible !… inaccessible !… Et des yeux d'enfants attendent que trois sous fassent descendre dans leur petite bouche sans douceur un peu de paradis, dans leur petite âme sans affection un peu de reconnaissance !

Si nous avions été ces enfants ?…

Allons ! on entre dans la boutique ; on cueille le gâteau en laissant ses deux ou trois sous sur le comptoir ; et l'on va porter cette fleur de joie, soi-même, au petit gosse qui oublie de dire merci, mais qui aura, par vous, connu un

instant de *bonheur*… Un instant, c’est beaucoup ! Et n’est-ce pas joli de *laisser du bonheur* autour de soi ?…

Oui, Djino aime bien le chocolat. Mais, las ! quelle simplicité discrète et délicieuse dans chacun de ses mouvements. Pierre les admire et les aime. Il suit de ses regards charmés les moindres gestes de l’adolescent qui se brûle d’abord un peu en approchant ses lèvres rouges du filet d’or de la tasse et, comme Pierre l’a vu, l’avoue d’une façon si drôle en employant la « troisième personne » parce que c’est plus commode aussi.

— Djino se brûle…

Alors il se verse de l’eau glacée et met un peu de froid sur le feu de sa jeune langue trop pressée. Il tient sa canne à béquille d’argent entre ses genoux qui s’accusent très beaux dans le tissu fin du pantalon un peu collant de par les exigences de la mode, de sorte que, suivant la grâce des attitudes, la tension du drap mince précise avec une audace captieuse les plus impertinents détails de son architecture…

Chemin faisant, Pierre réfléchit. Il éprouve une joie très grande à discerner dans son petit ami les affinités qui le rapprochent de lui et déjà offrent à son affection le pouvoir de hâter l’essor d’une intelligence avide de savoir. Et c’est très bon et très doux cet ascendant sur un jeune être prêt à se laisser guider vers ce qui est bien et ce qui est beau par l’âme sœur en possession de toute sa confiance.

Comme Luigi est d’une indicible beauté qu’exalte maintenant l’élégance charmante de ses vêtements – oh ! son petit menton effronté sur le bleu de sa cravate et le cramoisi de son gilet de velours ! – souvent on se retourne sur son passage ; et Pierre se sent fier d’appartenir à cet adolescent paré de toutes les grâces, des plus pures et des plus dangereuses pour sa jeunesse.

Mais aussi Pierre s’interroge gravement au sujet de cet enfant dans lequel il veut voir – et déjà, d’ailleurs, se révèlent d’elles-mêmes – d’autres influences que celles d’une plastique miraculeusement attirante.

Pierre est chaste. Mais, en dehors des femmes envers qui cette vertu – dont l’intégralité, même échappant à leur contact, lui paraissait à peu près irréalisable déjà – n’existe pas, il entend simplement par chasteté l’abstention des actes qui simulent ou figurent l’accouplement, ou en procurent artificiellement l’ivresse, ou le préparent immédiatement en le rendant dès lors inévitable. Pour les autres caresses dont l’érotisme est inconscient, imprécis, lointain, il ne veut pas les flétrir comme contraires à la chasteté, mais les louer, encourager, cultiver, enseigner, comme étant la politesse naturelle des corps et rendant plus conscient et difficile, donc plus délicat et méritoire, le sacrifice d’une communion totale.

Et Pierre se demandait ce que pouvaient être ces jeunes hommes dont les images demeuraient pour lui, dans les éblouissements du sanctuaire, presque divines et toutes proches de la sublime figure de Jésus : Louis de Gonzague,

Jean Berkmans, Stanislas Kostka !… Leurs beaux yeux, un peu naïfs, avaient été un des ravissements de son enfance, mais leur vertu restait l'énigme qu'elle fut alors quand son jeune corps très sensible s'abandonnait aux neuves extases de la chair emmi la solitude printanière de son petit lit, au dortoir paisible et blanc du collège, – et que les primes frémissements de sa puberté le contrariaient si douloureusement en heurtant de leurs exigences l'exaltation juvénile de sa foi.

Tout le reste, hors ces immarcescibles visions magnifiées des autels catholiques, était faux, faux et faux !

En avait-il interrogé de jeunes yeux adolescents, ce Pierre très curieux et très tendre ! Combien restaient fleuris de lys dans l'éclat puéril et candide de leurs regards ? – Aucun ! Mais des violettes et des bluets purs encore – autant que quelque chose en nous peut demeurer sous la magie de ce mot « pur » dès que notre humanité peccable prend conscience d'elle-même – des violettes et des bluets délicieux et fins dormaient en les yeux clairs de quelques-uns. Et ces yeux clairs de jouvenceaux, à peine marqués de stigmates précis, témoins indubitables de leurs faiblesses, avivaient la curiosité douce et affectueuse de Pierre. Il souffrait avec eux en reconnaissant les émois dont fut son adolescence, dont *toutes* les adolescences furent, quelque jour, étonnées d'abord, endolories peut-être, mais ensuite ravies dans le secret et l'orgueil de ces joies nouvellement conquises…

Aussi quand les seize ans fleuris de Djino allaient à ses côtés, scandant le rythme martial et charmeur de la Jeunesse, Pierre se livrait à cette musique suggestive et ne craignait pas d'en cueillir les accords jusque dans les yeux complaisants de son petit compagnon.

Hier soir, d'ailleurs, sollicité de nommer Pierre, tout court, celui dont la volonté venait de l'arracher à la plus atroce misère et au vice le plus odieux, Djino ne s'était pas mépris sur l'affection qui se voulait consacrer à chérir son printemps. Lui-même avait ressenti dès qu'il eut aperçu le jeune Français, la plus vive attraction pour sa personne. Comme une harmonie inconnue jusque-là avait aussi bercé son âme de gamin tendre habitué aux seules bestiales étreintes – et puisque Pierre aimait ce chant d'amour, Djino l'avait laissé en trouver les modulations paisibles jusque sur ses lèvres plaisantes…

Leur amitié reposait tout entière dans le plaisir de se voir et de se confier l'un à l'autre sans arrière-pensée. Elle s'affirmait assez élevée pour que l'esprit de Pierre n'en conçût aucune inquiétude. Elle échappait suffisamment à tout instinct morbide ou déréglé pour qu'il n'eût pas à chercher d'excuses, ni pour soi-même ni pour ceux qui le connaissaient, à cet élan très simple et sans artifice de deux cœurs décidés à se connaître, à communier en toutes leurs joies spirituelles et à trouver même dans une sympathie moins éthérée l'élément discret et raisonnable – en tout cas libre de préjugés – d'une affection dont il ne reconnaissait à personne le droit d'en soupçonner le caractère.

Pierre s’était d’abord effrayé de la promptitude de son attachement pour le merveilleux petit marchand de fleurs. Un moment il avait craint de céder à des sollicitations sans élégance. Et vraiment ce n’eût pas été la peine d’être arrivé à se soustraire à de misérables jougs pour rechercher ailleurs des joies qui ne pouvaient plus en être s’il les fallait trouver parmi les ruines de sa dignité, de sa délicatesse et du respect affectueux de l’être aimé.

Or tant d’ignominies l’avaient frôlé jusque-là, retroussées dans le linge douteux et commode de la faveur universelle à qui le mot *normal* obstrue une intelligence déjà remarquablement atrophiée – que Pierre trouvait, sinon quelque originalité, au moins quelque audace dans le mépris qu’ainsi il crachait aux bourgeois. Une liaison n’a d’intérêt, pour ceux-ci, ne mérite de *considération* que par ses conséquences sexuelles. Pour eux encore la croupe et le bassin de Vénus sont les seuls exutoires d’un enthousiasme, d’une existence, d’un idéal, d’un *amour*, si l’on peut dire, qu’ils conçoivent aussi niais, aussi rabougri, aussi rampant, aussi sale que possible. Encore ces apanages féminins doivent-ils n’être, pour ces intransigeants, qu’un thème à variations immondes et comme la base, le fondement d’opérations susceptibles de reculer encore les frontières de leur chauvinisme vénérien. *Cela* est. Il est bon que les prudes *conformistes* se l’entendent dire, dont les traités de psychiatrie et les recueils tératologiques révèlent les turpitudes incomparablement supérieures en aberrations aux débauches – d’ailleurs infâmes et boueuses – qu’ils

qualifient *contre nature* quand la Fille n’en est pas la « Complice ». Ils devraient avoir le courage d’ajouter la « Victime » car la malheureuse ne « marche » souvent dans ces débauches exigées des servants de la Callipyge, que pour le morceau de pain qu’il lui faut devoir, par un compromis monstrueux entre la faim et le viol, à ces philanthropes huguenots feuilledevignistes, et normaux. Et si les rites de Sodome et les leçons de Malthus combinés, par hasard ne sauvent point cette fille de la maternité clandestine, il suffit que ces pharisiens l’entendent murmurer, hâve et grelottante, l’horrible : « Je suis enceinte » pour qu’ils cherchent, par de lâches faux-fuyants, à se dérober aux devoirs qu’un vitriol mordant de temps à autre vient rappeler à leur pudeur austère…

Chapitre XII

Dès le matin, au fond des ruelles bleues, Djino suivit son ami. Et Pierre observait cette fine silhouette d'adolescent sur qui ruisselaient, comme une atmosphère d'or où s'avivaient les ombres céruléennes des yeux – des luminosités blondes on eût dit tombées d'un tableau du Corrège.

Que de jeunesse dans ce petit bonhomme tout frais et tout neuf ! Que de fraîcheur dans tout ce joli visage où des fatigues bleues à peine s'étendaient pour ajouter à sa beauté ce charme aigu et presque maladif auquel Pierre n'a pas su résister…

Auquel Pierre n'a pas su résister parce que ce charme maladif, dans la robustesse fringante de Djino, semble extérioriser si douloureusement les joies ou les souffrances les plus secrètes de sa chair, et que l'amitié de Pierre est faite autant de pieux amour que de fraternelle compassion. Pierre songe à tout cela en prenant, câlin sans afféterie et joueur sans mièvrerie, le bras de Luigi sous le sien comme pour le soutenir ; ce qui plaît beaucoup au jeune garçon heureux de trouver cette protection qui le grandit, et de s'abandonner un peu à l'appui si gentiment offert.

À Rome ce n’est pas indifférent de suivre telle ou telle direction pour rejoindre un but déterminé ; le charme des ruelles rousses coupées d’ombres bleuâtres égale souvent la basilique ou le temple visés ; parfois même le but n’est qu’un prétexte et la route surpasse en intérêt tout ce que l’on attend de lui, Pierre savait bien cela en prenant, pour aller à l’Île San-Bartolommeo, depuis la place Colonna, le chemin du Capitole par le Corso, la place de Venise, la petite place San-Marco dont les palmiers s’enveloppent dans le silence rouge du palais vénitien. De là, par la via Ara Cœli, la perspective du Capitole et de l’église Santa-Maria-in-Ara-Cœli se découvre merveilleuse, et l’on regarde, en face de soi, la succession de plans inclinés s’élevant jusqu’au Campidoglio gardé par Castor et Pollux. À gauche les larges degrés de marbre blanc rongé de teintes ocreuses par le soleil, rampent avec majesté jusqu’au faîte où se dresse le rude portail roux d’Ara Cœli.

Dieu ! que cela est *beau*. Tous deux s’arrêtent de loin, considèrent et communient, s’exaltant l’un l’autre, dans le ravissement et la joie de leurs yeux fixés sur les images rougeoyantes et blondes de ces choses immuables sous le bleu du ciel et qui sont une des gloires monumentales de Rome. Et tout près, de l’autre côté de ces colonnades, de ces fontaines de marbre et de ces balustres enfermés dans les palmiers, les bambous, les glycines et entre lesquels s’épanouissent en floraisons d’albâtre et de cornaline les feuillages luisants des camélias sous des berceaux de roses, tout près sont le Forum et le Palatin… Alors Pierre laisse

tout son être s’émouvoir et, retenant Djino près de lui, il s’abandonne à l’une de ces rares et miraculeuses minutes qui semblent contenir la plénitude du bonheur. Djino gazouille. C’est la première fois que le chant splendide des siècles agit sur la pensée du bel adolescent et que son jeune front spirituel vibre sous le poids caressant de telles harmonies. Un mot de Pierre dilate ses yeux bleus étonnés qui comprennent, et sa petite bouche friande bée d’étonnement ravi en découvrant dans la nuit savoureuse de sa bouche les étoiles argentées de ses dents… Même cette joie pétillante contenue dans leurs prunelles à tous deux va se traduire par une gaminerie qui dans les yeux de Pierre lève, mûrit et vient d’éclore. Il rit à Djino et, joueur autant que lui, comme il eût crié au collège, à l’improviste : « Dernier chat perché… l’est ! » s’exclame soudain en escaladant très vite les rampes du Capitole :

— Djino !… Qui arrivera le premier là-haut ?…

Et de grimper tous deux les plans très incommodes pour courir parce qu’ils sont beaucoup trop larges pour une enjambée et pas assez pour deux. Djino devance son concurrent de cinq longueurs au *Marc-Aurèle* de bronze érigé sur la terrasse du Capitole.

Pierre, bon prince, rit de sa défaite honteuse. Mais son petit ami ne rit pas… Pourquoi ?… Même voilà que la joliesse exquise de son visage s’égare dans une contraction douloureuse sous laquelle il pâlit, pâlit davantage, ferme ses yeux et laisse incliner toute la mutinerie blonde de sa jeune tête mignonne que Pierre a juste le temps de recevoir dans

une main tremblante en entourant le cou de l’enfant tandis que de l’autre bras il retient et enveloppe tout entier son Djino… Voilà que des perles de sueur naissent dans les boucles frottées d’or issues du feutre gris que Pierre enlève vite pour essuyer avec son mouchoir cette rosée d’angoisse que distillent aussi sous les yeux les pores imperceptibles des joues… Puis, tout bas, étouffé de la même terreur mortelle de Djino, si proche des joies de la minute précédente, il appelle doucement :

— Djino… Djino… Eh bien ! mon cher petit !… Où souffrez-vous… Dites-moi… Luigi… où souffrez-vous ? Pierre est là… Djino… Djino ?…

Et comme il voit se réveiller du lourd sommeil éphémère l’enfant un peu égaré, pris dans une syncope :

— … C’est fini… Là !… N’est-ce pas, c’est fini ?… Djino… Appuyez-vous sur moi, méchant petit gosse qui faites de la peine à Pierre… Djino chéri…

Et Pierre voulut sourire aux jolis yeux qui sortaient divinement beaux de cette torpeur atroce, mais Djino vit dans le visage rasséréné de son grand ami deux grosses larmes glisser qu’absorbèrent les deux traits juvéniles de ses fines moustaches de rhétoricien… Et l’adolescent put mesurer à la soudaineté de cette peine la profondeur de l’affection qu’il inspirait à Pierre.

Oh ! comme il aurait désiré retenir dans ses bras amis, et caresser de ses mains ce petit être douloureux dont la souffrance inexplicable venait de le révolutionner ainsi ! Il

ne voulut pas que Djino bougeât, et s’en fut tremper son mouchoir dans l’eau glacée d’une fontaine pour en rafraîchir le front et les joues pâlies qui tôt reprirent ainsi que les lèvres décolorées, leurs tonalités délicieuses de jeune santé. Sous les caresses de Pierre un sourire vint enfin éclairer et ravir la lente résurrection des paroles rassurées :

— … Merci, Pierre… Le « petit gosse » a fini d’être mort… Djino ne le fera plus… Il laissera maintenant Pierre arriver le premier aux courses !…

Il était très matin, et la place est toujours déserte devant le Capitole, hors la présence de quelques lazzaroni occupés à chauffer au soleil leur fainéantise atavique et leurs loques héréditaires. Cependant un petit groupe d’étrangers s’étant approché, une jeune femme s’en détacha et, très intéressée par la délicatesse du petit malade, elle offrit un flacon de sels. Luigi en aspira quelques aromes très aigus qui lui furent bienfaisants et remercia. Pierre ayant salué l’inconnue comprit qu’elle s’émerveillait tout haut, en anglais, avec ses compatriotes, de la beauté de Djino et que sa surprise était extrême d’avoir trouvé un bel Italien où les boucles presque blondes de Djino lui faisaient supposer un jeune Anglais.

Pierre se sentit plus jaloux dans le réconfort que lui apportaient ces paroles admiratives ; et l’image chérie de Djino lui devint précieuse autant que sa propre vie.

Une nuance d’inquiétude, cependant, survécut à l’appréhension du danger évité :

— Voulez-vous, Luigino, que nous descendions tout de suite voir Frà Serafino ?

— Mais non, Pierre, puisque me voilà guéri à présent ; et si nous avons encore des promenades à faire comme vous le désirez, vous ne pouvez pas les sacrifier pour Djino.

— Pauv'petit gosse ! dit Pierre en prenant dans les siennes la main de l'adolescent, d'un geste qu'il aimait entre tous, dans lequel tenait tant d'affection, presque d'adoration. – Où avez-vous eu mal, Djino ?

— Là… – Et l'enfant mit son autre menotte blanche sur son cœur.

— Là ?… À votre petit cœur ? Oh ! le méchant cœur de Djino ! Et maintenant c'est fini ? Vrai ? Bien fini !

— Oui, Pierre, c'est fini ; je vous assure !

Mais tandis que Luigi s'efforçait de manifester une tranquillité trop brutalement éprouvée à la minute même pour être sincère, des larmes jaillirent de ses beaux yeux, malgré lui, révélant assez la violence de l'assaut que venait de subir son être surpris. Pierre les connaissait bien, lui, ces larmes que suscite après les crises la réaction de la chair affaiblie sur la volonté exténuée. Et quelle nature impressionnable elles révélaient en Djino ces larmes bienfaisantes et douloureuses marquées aussi de ce rien de fierté contenue qui saigne de se laisser voir défaillante et blessée !

Pierre chercha lui-même dans la pochette du veston de Luigi, son petit mouchoir de batiste pour essuyer ces

grosses larmes, et sous ses pleurs Djino souriait avec peine mais il se prêtait de bonne grâce aux attentions de Pierre. Et Pierre trouvait une douceur très grande à dévoiler par ainsi la fraternelle inquiétude que voulaient rassurer les yeux aimants de Djino, tôt revenus au plaisir de se connaître un ami si gentil.

Ils gagnèrent, en passant une grille chargée de roses, sur une allée montante de sable fin, la petite esplanade devant le palais Caffarelli. La vue était exquise et grave, de là, sur Rome. En se penchant un peu au-dessus du mur bas où ils se reposèrent un instant, les deux jeunes hommes pouvaient voir, dans les substructions rugueuses des terrasses, les rocs percer les massifs de maçonnerie. Et ces rocs n'étaient que les affleurements de cette base glorieuse sur quoi s'appuyaient les architectures diverses du Capitole : La Roche Tarpéienne…

Au loin, devant eux, le Tibre, Saint-Pierre, un fouillis pittoresque de toits, de sveltes clochers, de campaniles trapus et de dômes ; le Janicule en face, avec la fontaine Pauline, et ses pins parasols. Tandis qu'autour d'eux les géraniums arborescents cinglaient l'air d'or de leurs vermillons et de leurs carmins claironnants et que les aloès menaçaient de lames griffues les bambous en fragile guipure.

Certainement Djino, le pauvre enfant, n'avait jamais rien vu comme cela, avec la sérénité douce qui suit tant d'angoisses dissipées… Encore se souvenait-il d'avoir

menti à la Paola en assurant qu'il s'absentait pour une nuit seulement… et il se fût effrayé des colères susceptibles de fermenter contre lui dans le bouge du Borgo San-Michele, si Pierre n'était auprès de lui, tendre, affectueux… et amoureux ! Djino savait bien que Pierre l'aimait puisque lui-même aimait Pierre. Il tremblait que ce ne fût, chez son nouvel ami, qu'un caprice passager… mais il ne croyait pas possible une rupture prochaine, et il s'abandonnait au bercement de cet amour puéril et tremblant qui convenait si bien à son âme délicate de petit collégien tôt plongé dans les bourbiers répulsifs quand même – les courtes joies une fois satisfaites – de l'amour glouton auquel la Sanguisuga donnait son adolescence en pâture.

Pierre se faisait nommer l'un après l'autre les monuments et les ruines augustes de Rome ; et Djino les lui indiquait en avançant devant soi, d'un mouvement lent et joli, sa petite main repliée de laquelle sortait seulement, baguette d'ivoire fuselé, l'index alerte et menu. Et Pierre cherchait, dans ses yeux un peu rouges encore avec un rien d'humidité bleue au bord des paupières ombrées, la pensée de son âme. Or les yeux de Luigi étaient deux vastes pupilles noires extraordinairement dilatées autour desquelles la belle couronne de l'iris était d'azur comme du lapis-lazuli et transparente ainsi que du saphir. La largeur inaccoutumée des anneaux bleus, autant que la dilatation étrange des pupilles, faisait de ces yeux adolescents, avec ce que connaissait Pierre de leur science amoureuse, deux

inestimables joyaux générateurs de beauté mordante, de tendresse et d’adoration.

Pierre se grisait du philtre magique de leurs regards, et son âme tremblait, blottie tout contre leurs lumières bleues, que ces clartés vierges, un jour, pussent lui manquer – comme l’amour passionné de Gabriel, le petit page de Charles X, manqua aux lèvres brûlantes du jeune marquis de Meiras !

Alors ils poursuivirent leur chemin, contournèrent en remontant à gauche le palais Caffarelli, par la via di Monte Tarpeo, une ruelle solitaire haut perchée sur quoi retombaient les arbres nouvellement parés de leurs feuillages. La ruelle était habillée de murailles ocreuses et safranées. À son extrémité un porche rouge se tendait sur des marches qu’ils gravirent pour trouver un nouvel escalier qui redescendait au fond du Campidoglio, entre le bronze équestre de Marc-Aurèle et la statue de brèches rarissimes assise sur les vasques ruisselantes adossées au palais du Sénateur.

Djino se souvint du petit vagabond qu’il était hier et, si élégant avec le haut col blanc serré autour de son cou, et ses gants de suède gris, il trouva moyen de boire en se penchant sous le filet d’eau d’une fontanelle incrustée dans le mur. Sa bouche mouillée était une extravagante miniature. Quand il eut rejoint Pierre, tous deux descendirent en longeant le haut palais sénatorial ; et le Forum leur

apparut……
……

Pierre ne s’expliquait pas les alternatives d’un si tranquille abandon parfois, parfois d’une sorte de frayeur auxquels se livrait Djino à mesure qu’ils redescendaient lentement vers le Tibre jusqu’aux temples de Vesta et de la Fortune Virile. Pierre désirait voir, si fruste et si belle pourtant, la petite basilique de Santa-Maria-in-Cosmedin. Mais comme il arrivait parmi les délabrements de ce quartier misérable, l’inquiétude augmentait sur le doux visage appâli de son petit ami. Vainement il interrogeait Djino dont la souffrance morale paraissait insoutenable ; celui-ci se bornait à répondre :

— Frà Serafino vous dira, Pierre… Frà Serafino vous dira…

Et ses regards tourmentés erraient autour de lui tandis que son bras ne quittait plus le bras de Pierre, inquiet aussi, lui, à la fin. Ils n’entrèrent pas à Santa-Maria-in-Cosmedin dont le campanile délicat, et svelte même, ne put retenir l’attention de Pierre si sensible aux moindres nuances des belles expressions de l’architecture. Et toute cette basilique ancienne et précieuse eût été d’un si grand charme pour lui !

— Non !… Frà Serafino vous dira, Pierre…

Et la même angoisse poignait l’adolescent qui répandit hier, au Borgo San-Michele, une telle désolation sur son

pauvre frêle visage cruellement embelli par la terreur et la souffrance, par…

— Mais enfin, Djino, me direz-vous, mon cher petit, s'il y a encore par ici quelqu'un dont vous ayez à craindre la méchanceté ?

— Non, Pierre, – murmuraient les lèvres mignonnes et tremblantes de l'adolescent tandis que ses yeux splendides dilataient magnifiquement leurs prunelles si larges déjà !

— Djino… quelqu'un vous a fait du mal ici ?…

— Oui, Pierre.

— Un homme ?

— Non, Pierre.

Tandis qu'ils suivaient les nouveaux quais abominablement neufs au fond desquels rampent les flots épais du Tibre, Pierre laissait son âme frissonner. Des sentiments confus se pressaient en lui sans qu'il pût les accorder pour en extraire soit de la douleur, soit de l'étonnement, de la miséricorde ou de l'affection, de l'angoisse ou de la tranquillité, rien qui rassurât son être tant de fois surpris déjà par ce jeune garçon si étrange sous l'apparente sérénité de tout lui et qui paraissait, sous le joug de mystérieux pouvoirs, dans l'impossibilité de s'y soustraire. Mais Pierre, qui commençait à deviner, veillait et voulait.

Ils approchaient du pont des Quattro Cappi.

— … Alors, Djino, c'est une femme ?

— Oui, Pierre.

— La même ?

— Non… Une autre encore…

— Qui voulait aussi…

— Oui, Pierre. Et comme un soir je refusais parce que j’étais parti de la maison où j’avais été forcé d’habiter, et que j’étais un peu malade, alors…

— Chut !… Djino chéri… Frà Serafino me dira…

Pierre ne voulait pas faire saigner encore ces petites lèvres en fleurs de l’adolescent et voir dans les cercles de sombre azur de ses yeux purs comme des yeux de vierge, trembler les précoces concupiscences dont sa chair fut énervée sans souci de sa jeunesse fragile. Il coûtait à la fierté du jeune homme que son petit ami lui livrât ainsi les aveux suprêmes de son être intime et les défaillances volontaires ou non de cette chair admirable dont un seul mot révélait à nouveau toute la nudité si belle et si troublante… Ce dieu vivant que Pierre avait vu, hier, proche encore du premier blond duvet bien qu’il affirmât sa virilité parfaite dans la candeur à peine dissipée qui régnait sur tous les fins détails de ses formes séduisantes et heureuses.

Pierre regarda ses yeux. Une hantise douloureuse attirait toujours vers eux ses regards. De l’angle étroit où, d’une perle de chair rosée, jaillissent les larmes, un lourd anneau de plomb fluait, liquide on eût dit qui remontait jusqu’aux tempes sous le grain de la peau pastellisée à force de

finesse. Et dans cette pesanteur légère, de nacre rose tour à tour et bleue sommeillait l'âme meurtrie de Djino, dormaient les râles de sa jeune bouche exténuée de baisers et sa jeune chair ravie des spasmes premiers que des caresses actives faisaient accourir de ses extrémités dans son centre cabré où les flancs goulus des femmes puisaient les effluves aspirés ensuite dans la possession totale et la jouissance plénière imposées à son adolescence.

Et Pierre se penchait vers lui, cherchant dans la fraîcheur sans cesse renaissante de ses lèvres et de ses yeux la trace dévorante des luxures et, sur son front paisible, parmi les enfantines bouclettes de ses cheveux dorés, la science des voluptés précoces. Or, à part le sillon obscur qui magnifiait ses yeux et cernait d'une matité de nuit leur éclat stellaire, Djino cachait tout le trésor des caresses violentes et sa jeunesse se refusait à rien déceler des choses accomplies.

Comment Pierre eût-il pu deviner ! Comment, instruit dès lors, eût-il pu se soustraire à l'emprise sur lui de cet adolescent dont les révélations aggravaient l'attirance par elle seule invincible déjà !… – Il évoluait dévotieusement dans l'orbe de sa beauté. Rome ne lui paraissait aussi blonde dans les matutinales résilles du soleil que par la blondeur capricieuse répandue sur les tempes fragiles de Djino. Si le ciel diluait son azur incorruptible sur les coupoles mobiles des pins parasols en lignes au sommet du Janicule – c'est que les yeux de Djino débordaient d'un bleu limpide aussitôt résorbé dans l'atmosphère avide de fluide lumière… Et Pierre s'étonnait de voir, sautant vers

l’île Tibérine, le vieux petit pont en dos d’âne ne point frissonner au passage de cet éphèbe glorieux que Rome païenne se fut autrefois donné pour César.

Chapitre XIII

La terrible manie de nivellement qui depuis des années transforme sans pitié la Rome ancienne et l'achemine vers les élégances douteuses d'une capitale modern style, saura-t-elle respecter toujours cet aggloméré fruste et magnifique de l'Île San-Bartolommeo ? Qui le sait ?…

En passant sur le pont aux blocs de travertin, aux briques roses recuites par vingt siècles de soleil, le goût d'une esthétique sévère et vraiment belle reprenait ses droits sur l'émotion profonde de Pierre. Laissant au milieu du pont des Quattro Cappi la chaussée minuscule avec ses dalles réduites, par une longue usure, en cabochons cruels aux passants, il suivait Djino sur le trottoir creusé en gouttière étroite comme la margelle d'un puits, où une seule personne tenait à peine. Sous leurs yeux, le bras du Tibre desséché laissait flotter à la surface de ses ensablements couleur de brouillard des carrés de ces énigmatiques et pauvres étoffes multicolores dont se pavoisent en Italie les fenêtres innombrables des quartiers populeux. On pouvait oublier un instant, là, les massacres de la place de Venise et souffrir moins de ce coup de couteau donné en plein cœur de Rome par le monument de Victor-Emmanuel adossé au Capitole et dont les marbres néo-grecs meurtrissent la face auguste d'Ara Cœli. Des masures laissaient tomber leurs murailles

rousses dans le flot apaisé des sables, et leurs assises caduques exposaient au soleil les morsures molles et profondes des eaux qui ne doivent plus les entamer. Des toitures et des campaniles ocrés, des loggias blondes aux arcs aveuglés de plâtras déjà fondus dans la tonalité vermeille de l'Île, des porches d'église, d'antiques substructions roses chargées de couches superposées d'architectures différentes, des mansardes apparues sous les tuiles échappées des combles, un fouillis troué, lavé, déchiré, déchiqueté et brûlé de pauvres vieux nids humains se juchaient dans les bas ensablements de cette Île où des verdures rabougries apparaissent aussi entre le jointoiement disloqué des entablements, des attiques, des frises et des pilastres, posant une inattendue fleurette jaune d'or ou vermillonnée, tout exquise et tremblante au vent, sur le bord d'un abîme de misère et d'enchantement.

Oh ! comme Pierre ressentait toutes les émotions contenues là, devant lui, et qui pénétraient sa pensée tellement accessible à la mélancolie de ces vestiges magnifiques où le présent insouciant foule les souffrances du passé. Comme si tout cela n'était pas jailli de nous-mêmes et ne contenait pas déjà, par le fait que nous nous intéressons à ces choses, des parcelles de nos angoisses, de nos espoirs, de nos rêves, de notre sang… Et dans cette régression où il se plaisait vers le temps écoulé, l'avenir lui paraissait fait aussi de choses endolories. L'avenir, ce jeune garçon d'une émouvante beauté dont il suivait la marche espiègle, devant lui ; en qui il venait, dans l'espace de

quelques heures, de placer presque la totalité de son affection – il n’osait s’avouer : de son amour ! Et de ce petit être ravissant rien ne lui était inconnu de ce qui fait le charme sensible par les attraits physiques, – mais de son être intérieur il ne connaîtrait jamais rien que le pâle balbutiement d’un regard et la musique éphémère d’un mot…

Il appela Djino, et Djino retourna vers lui, un instant arrêté contre le haut encorbellement du pont, sa jolie tête dont les contours s’adaptaient aux élégances helléniques de son corps avec tant de justesse et de grâce qu’elle entraînait pour la centième fois l’admiration de Pierre et faisait prier son âme vaincue devant cette idole unique pour qui, à défaut d’un Parthénon, le paysage sévère et lumineux de Rome était un temple sans égal.

Ce fut Djino qui conduisit Pierre au seuil du pont des Quattro Cappi jusqu’à l’hospice des *Bene fate, fratelli*.

Pierre écrivit un mot sur une carte et pria qu’on la fît parvenir à Frà Serafino.

On vint annoncer à Pierre que le religieux était pris pour quelques minutes encore avec un grand chirurgien pour une opération redoutable mais que, sur le point d’être libre, il se rendrait aussitôt au désir du fils du professeur Pélissier.

Comme Pierre connaissait bien ce sourire accueillant ! Ces religieux sont tout semblables à nous, certes, par la misère humaine et peccable de notre nature ; mais leur

supériorité se manifeste par le soin qu'ils prennent de la corriger et par un charme si distingué et si prenant quand ils se mêlent d'être artistes, comme Frà Serafino, musicien très subtil, dans l'humilité de leurs fonctions journalières. Car les couvents de Saint-Marc, même ailleurs qu'à Florence, se souviennent de Frà Angelico.

Dès que le Frère aperçut au fond du vestibule, dans le patio resserré, Pierre et Luigi qui l'attendaient, il s'avança vers eux, recueilli. Et dès qu'il eut reconnu Luigi, ses bonnes mains amaigries s'offrirent avec affection et sa bouche austère s'exclama, heureuse et surprise :

— Ah ! ecco nostro piccolo angelo del buon Dio !…

Il attira vers lui l'adolescent beau comme un ange du bon Dieu, en vérité. Luigi s'étant découvert en même temps que Pierre, en se levant, Frà Serafino posa doucement les lèvres sur son front. Le religieux approcha un siège en face des jeunes gens, sous un large palmier qui mêlait sa verdure aux végétations échevelées du patio. Pierre eut tôt exposé le but de sa visite. Frà Serafino mit quelque coquetterie à répondre en français bien que Pierre eût employé d'abord l'italien pour s'expliquer au religieux.

Frà Serafino avait cette physionomie, ce masque paisible où l'existence calme oublie de marquer les années écoulées et conserve la belle maturité de l'été jusqu'aux confins de l'hiver. Peut-être avait-il franchi depuis longtemps le seuil grave de la cinquantaine ; peut-être aussi ne laissait-il se former entre ses sourcils épais ce pli sérieux et rassuré par quoi le front gagne tant de grandeur, que dans

l’appréhension de ce saut cruel qui allait le rejeter soudain vers la vieillesse implacable. Le sourire qui plissait ses joues creuses et projetait de la lumière dans ses yeux fins démentait cette obsédante pensée et atténuait aussi la rigidité du large scapulaire noir tombant droit sur la robe serrée dans une ceinture de cuir où ses mains pâles jouaient avec les grains énormes d’un rosaire.

Quand Pierre eut parlé, Frà Serafino attira Luigi qui se leva et vint, debout contre lui, faire cette moue adorable des enfants que l’on caresse pour en obtenir une chose qui ne leur plaît pas beaucoup, mais qu’ils accordent cependant pour justifier leur amour-propre flatté et parce que les câlineries prodiguées « pour la peine » compensent le léger sacrifice attendu de leur raison.

Frà Serafino envoya donc Luigi chez le Frère herboriste, dans la belle pharmacie, sous le porche, en recommandant à l’enfant de ne pas revenir sans être rappelé. Pierre comprit très bien… et Luigi aussi.

— … Votre présence ici, monsieur, continua le Frère, témoigne assez de l’excellence de vos intentions, et le nom que vous portez me dégage de tout souci au sujet de cet enfant. Tout ce qu’il vous a dit et que vous me rapportez est exact. Vous voyez que Luigi ne sait pas mentir. Mais je dois compléter moi-même certains détails que vous avez eu la délicatesse de ne pas exiger de lui, car il est des défaillances dont le souvenir même doit toujours être tenu loin de notre pensée. Je répète que votre démarche est très noble. Vous

auriez eu le droit de vous en dispenser et nous, qui nous sommes constamment intéressés à Luigi, aurions pu ignorer pour jamais sa destinée, son existence même. J'ai donc à vous remercier. Je le fais avec toute la reconnaissance que je dois aussi à la Providence qui vous a manifestement inspiré… Il est des dons fatals. La beauté de votre petit protégé – elle n'a pu vous échapper n'est-ce pas ? – en est un. Je me serai suffisamment expliqué sur un point quand j'aurai rappelé ce que vous me disiez à l'instant et qui vous a surpris chez Luigi : « Les Français ne sont pas comme les autres. » Je veux ignorer quels sont ces autres ; mais je reconnais, parce que le pauvre enfant n'avait aucun secret pour nous, l'exactitude de ses dires et que jamais il ne nous confessa que ses jeunes oreilles eussent été frappées, dans votre langue qu'il connaît, de ces mots dont la seule expression atteint et blesse celui qui en est l'objet, jusque dans sa plus fragile et sa plus sainte intimité. Mais à d'autres tentations très graves, oserais-je dire plus graves ? – et Frà Serafino fit un geste d'indécision très profond et très douloureux… – la faiblesse de votre jeune ami ne sut pas résister. Il faut que vous sachiez cela aussi, justement par la franchise que vous avez sollicitée de moi, et qui ne saurait à aucun prix défaillir, et parce que votre volonté de ne point vous séparer de Luigi, quoi qu'il ait fait, me rassure. Aucune de ses actions ne le rend indigne de votre amitié… Vous me pardonnerez de n'aller pas aussi vite que je le souhaiterais, et il me faut chercher des mots auxquels je ne suis pas accoutumé tandis que je me crois obligé envers vous à une exactitude scrupuleuse. Mon Dieu ! nous

savons bien ici ce que sont les jeunes gens. Quand nous faisons les gros yeux c’est uniquement dans l’espoir de leur inspirer un peu de crainte et de limiter leur faiblesse dans un moindre mal. Mais leur fougue n’est-elle pas légitime et ne sont-ils pas les premiers à souffrir de cette impétuosité de leurs désirs qui est le charme et l’écueil de leur âge ? Votre grand Bossuet n’a-t-il pas reconnu lui-même « qu’ils n’ont honte que de la modération et de la pudeur » ?

Frà Serafino n’escomptait pas ses effets, et si Pierre songea à part lui : Frà Serafino a été entendre M. Brunetière au Palais de la Chancellerie ! – le sourire qui passa sur ses lèvres fut bien plutôt pour la joie que suscitaient en lui ces paroles sensées, cette bienveillance et cette précision de jugement, du reste communes à ceux des religieux qui se sont consacrés à l’éducation.

— … Les derniers maîtres de Luigi, même après sa sortie de classes, usèrent jusqu’au bout de leur bonne influence en sa faveur. Malheureusement nous savons, pour l’éprouver à son heure, que toute influence est combattue par des influences contraires. L’extrême pénurie des affaires et la dureté de cœur qui, je veux le croire ainsi, n’en est que la conséquence, interdirent à Luigi, orphelin sans attache et sans ressources, d’occuper « au pair » je pense, dites-vous ? aucune des situations offertes. Et les jeunes gens ne trouvent absolument que des places de ce genre, ce qui est abominable car leur présence même, à défaut d’un travail très productif, vaut d’être rémunérée. Il entra, par faveur,

chez un manufacturier, au prix de vingt-cinq francs par mois.

Frà Serafino éleva ses mains effilées et les laissa retomber aussitôt sur ses genoux dans un grand geste de découragement.

— … Comment voulez-vous, monsieur, qu'un jeune homme, même un enfant, vive honnêtement d'une somme aussi dérisoire et puisse se nourrir, se loger, entretenir, quand il est orphelin comme Luigi, ses pauvres petits vêtements, ses petites chemises, ses petites chaussures, et s'acheter des mouchoirs, une cravate et, de-ci de-là, une menue friandise ? Car ils ont droit aussi aux friandises, monsieur, ils y ont droit comme les autres… et, à l'âge de Luigi, ils doivent avoir déjà fumé quelques petites cigarettes ! Non, monsieur, vingt-cinq francs par mois, c'est une dérision aussi pitoyable que la première ; c'est une chose misérable !… Luigi ne put résister : on abusait de lui. Ses jeunes forces jamais lasses, mais éprouvées quand même vous vous en doutez bien, permettaient de le faire travailler beaucoup, tandis que son jeune âge était une mauvaise excuse à des appointements ridicules. Il trimait comme un homme, on le payait comme un enfant : c'était tout bénéfice !… Il put trouver un autre emploi. Il faisait des comptes et des écritures avec une facilité merveilleuse. Son patron lui-même rendait hommage au courageux enfant. Là, il n'était pas payé ; on le nourrissait et le couchait. À condition qu'il pût aller nu cela était possible. Quand même il resta. Au bout d'un mois il était

méconnaissable et sa jolie robustesse s'en était allée. Il s'étiolait, le jour, dans une casemate au fond d'une cour et *descendait* se coucher à dix heures dans un sous-sol envahi chaque année par les inondations du Tibre, après avoir dîné de mauvaises saumures, de quelques olives ou de méchantes fritures. À seize ans, monsieur, quand il leur faut des averses de soleil, et quand leurs dents de loup, à ces gamins, dévoreraient des cailloux !… Notre-Seigneur sait comment son divin exemple nous fait réservés dans nos jugements ; mais de tels gens sont de méchantes gens ; je le dis, monsieur ; des gens sans cœur, certainement… Luigi fit ainsi trois, quatre, cinq séjours de quelques semaines dans différentes maisons. Nous avons contrôlé tout cela depuis, avec rigueur. À ce moment il nous ignorait comme nous l'ignorions nous-mêmes… mais il n'allait pas tarder à nous connaître !… Ah ! le pauvre enfant !… le pauvre petit délaissé !…

Et Frà Serafino, ses bons yeux un peu voilés de larmes, murmura comme tout à l'heure : « Povero piccolo angelo del buon Dio !… »

— Luigi n'avait personne, vous entendez bien, *personne* à qui se recommander, personne de qui ce joli gamin pût obtenir une bonne parole, un bon conseil, une caresse, un mot affectueux. Rien, rien, rien !… Comment a-t-il pu résister ?… Je me le demande. Je vous l'ai dit, ses pauvres petits vêtements du collège, qu'il ne pouvait pas renouveler, lui devenaient trop étroits en même temps qu'ils s'en allaient de toutes parts, en même temps que sa jeune fierté

souffrait à chaque minute de sa vie. Il ne voulut pas mendier, cependant. Où, d'ailleurs ? Dans la rue c'eût été une honte suprême. Dans les maisons on l'eût chassé comme un vagabond. Il travailla donc à nouveau. Il porta des fardeaux, monsieur ! des sacs, des bagages, des corbeilles de fruits bien lourdes sur sa petite tête. Ses petites épaules de collégien inaptes à de pareilles fatigues saignaient sous des poids écrasants. Et pour une course, un calvaire, vous m'entendez, monsieur, un calvaire, on lui remettait quatre soldi, quatre sous de votre monnaie… parce que c'était bien assez pour un gamin ! Alors ?… Que vouliez-vous qu'il arrivât ? Un jour une malheureuse femme – dont Dieu aura pitié quand même, n'a-t-il pas relevé Madeleine déjà ? – une malheureuse vit pleurer notre petit collégien dans le pauvre réduit qu'il occupait du côté de Santa-Maria-in-Cosmedin…

Pierre tressaillit à ces mots et ce fut à son tour de ne pouvoir contenir les larmes qui affluaient à ses yeux. Comme il s'expliquait maintenant !… et comme, attentif, il suivait les paroles indignées du religieux ! Ah !… tout à l'heure près de Santa-Maria-in-Cosmedin !…

— … Luigi avait, continua Frà Serafino, mon Dieu ! quel âge le pauvre petit avait-il ?… Seize ans. Pas tout à fait, peut-être… Cette… personne l'interrogea. Qu'avait-il ? Il avait faim ! Il avait faim, monsieur, parce que c'était l'hiver, il n'avait mangé qu'un pauvre morceau de pain durant deux jours et demi. – Frà Serafino joignit ses mains : Il avait faim, Seigneur !… Madeleine lui donna à manger,

chaud. Il paraît que ce triste repas *chaud* lui fut une joie !… Quand notre petit ange eut fini de pleurer *elle* vit qu'il était si beau… Comme il avait coutume de dormir sur des carrelages très froids en toute saison – mais c'était l'hiver, pensez, monsieur ! Que Notre-Seigneur qui eut pitié du bon Larron pardonne aussi à cette malheureuse – elle offrit à Luigi… un asile… un lit… – Frà Serafino ferma les yeux un instant puis, très grave et très douloureux – *son* lit… La nature fine et droite de Luigi devait se révolter un jour. Elle se révolta. Ces choses duraient depuis quelques semaines lorsque Luigi reconquit son indépendance en trouvant quand même – et vous ignorez, monsieur, ce que représente de déchéance et d'humiliations ce *quand même* – une petite place où, par bonheur, un être compatissant l'occupait pour cinquante francs par mois… Vous allez voir… À la fin du mois, Luigi qui, peu à peu, s'était détaché de sa misérable amie, Luigi avait réalisé ce miracle de vivre trente jours à crédit avec six sous par jour… Il faut être à Rome, monsieur, pour connaître cela. Il versa le soir même quarante francs… il versa, ce petit être dénué *de tout*… quarante francs à… à son… à son amie et lui signifia doucement qu'il voulait cesser d'être à sa charge et d'être… Seigneur Jésus ! le petit ange… d'être… son amant… Bien. Cette femme, le soir même, parut se résigner… parce que Luigi ne se déroba pas entièrement… Mais le lendemain… Comme je me rappelle cela, c'était l'an passé, à la fin d'octobre, à la chute du jour… Le ciel était couleur de sang et de feu derrière le Janicule comme il arrive souvent à cette époque où Rome est incomparable… Bien. Le lendemain

cette femme sut que Luigi venait d’arrêter un petit logement où il avait transporté quoi ? un pauvre pantalon, de tristes mauvais souliers et un vieux chapeau qu’il conservait pour les fêtes. Dans un mouchoir il avait noué deux bas que cette… personne lui avait donnés, deux autres mouchoirs, une chemise et un petit caleçon de grosse toile d’uniforme de son collège, qu’il avait lui-même lavés… Nous avons retrouvé tout cela… Pauvre petit ange du bon Dieu !… Comme la nuit descendait doucement, cette femme vint chez Luigi le supplier de revenir auprès d’elle. Je passe rapidement sur les scènes, les supplications, les prières, la résistance chrétienne de ce petit enfant qui avait à surmonter les entraînements de son corps dans une lutte où l’amante employa toutes les persuasions, et les pires… Il allait céder. Il consentit à la suivre dans la rue. Puis, que sait-on ? il se reprit une fois encore, avec énergie sans doute, Stefanina – il l’appelait de ce petit nom – Stefanina l’ayant saisi jusqu’à laisser la marque saignante de ses dents sous son étreinte, Luigi la repoussa violemment et voulut s’enfuir !… Ah ! monsieur !… L’enfant n’avait pas mis son pied sur la première marche de la maison qu’il habitait qu’il tombait foudroyé… Stefanina venait de lui plonger froidement, dans le dos, la lame entière d’un stylet…

… Et Pierre horrifié sanglotait presque devant ce religieux, devant cet homme ; il ne cherchait plus à retenir des larmes qui furtivement glissaient l’une après l’autre de ses yeux depuis que toutes les misères de son Djino très aimé, en un kaléidoscope délirant passaient devant lui et le

montraient si souffrant, si résigné, si meurtri dans son pauvre corps admirable que personne ne défendait et dans ses beaux yeux recueillis, doux et graves comme une adoration…

— Alors, mon Frère, Luigi n'était pas mort, cependant ?…

On entendit des rires très frais et très charmants venir de la pharmacie, Frà Serafino ne put réprimer un bon sourire auquel Pierre répondit en essuyant ses yeux.

— … Luigi n'était pas mort ! Povero cherubino !… On nous apporta le petit blessé qui semblait bien plutôt un petit cadavre, à moins qu'on ne l'eût pris pour un chérubin endormi dans une halte sur le chemin du ciel. Sa douce figure tout à fait blanche était celle d'un jeune martyr qui a beaucoup souffert et, monsieur, ne croyez pas que ceci soit « de la littérature » comme vous dites, son beau front était vraiment enveloppé d'une couronne d'or, vivante, elle, tandis que nous croyions reconnaître sous ses yeux clos voilés de bleu le signe de la mort. Si vous avez aimé, dans l'église Santa-Cœcilia-in-Trastevere, une admirable statue de la jeune vierge par notre Maderna, vous en aurez remarqué la pose si pitoyable et ingénue ? Luigi nous arriva tout pareillement, ses bras abandonnés sur la civière sous son petit corps dont le torse avait tourné sur lui-même jusqu'à rejeter presque vers la terre sa bonne figure si jolie. Notre Frère de garde qui le reçut ici même où nous sommes s'écria tout de suite en le voyant, comme tout à l'heure depuis si longtemps qu'il n'était revenu : « Ah ! ecco un

piccolo angelo del buon Dio ! » Nous ignorions alors totalement qui il était ; le nom lui resta longtemps. Nous l'appelâmes « nostro piccolo angelo ». Ceci était aux derniers jours d'octobre. Il fut vingt-deux heures sans reprendre connaissance et le délire le tint pendant une semaine. On put heureusement sonder la plaie. Elle aurait entraîné la mort si le gentil garçon n'était, par bonheur aussi, demeuré en syncope longuement et eût remué si peu que ce fût. Le stylet avait atteint l'enveloppe du cœur et déterminé une péricardite grave… Les femmes qui suivaient les porteurs poussaient de terribles cris et les hommes serraient durement les poings. Il avait suffi que cette foule fût témoin de la jeunesse du petit moribond pour qu'elle se mît en fureur contre l'assassin et nous donnât toutes les peines du monde à la contenir devant notre porte.

— Et cette Stefanina, mon Frère ?

— Elle est encore en prison. Dieu veuille la tenir toujours écartée de Luigi. Et pour cela seulement, monsieur, votre action serait un grand bienfait car je crains toujours pour cet enfant, sinon pareil dénouement, du moins pareil entraînement…

Pierre eut la bouche ouverte pour confier à Frà Serafino, précisément, la nouvelle aventure en laquelle Djino avait été entraîné pour des raisons qui paraissaient, hélas ! maintenant beaucoup trop claires au jeune protecteur de l'adolescent. Pierre n'en dit rien. À quoi bon ? Ne venait-il pas de relever Djino de cette atroce déchéance et le délivrer de cette hideuse promiscuité qui, par miracle, avec sa nature

droite et charmante, avait laissé presque intacts son esprit affiné, son cœur affectueux et son élégance innée ? Pierre se tut. Jamais semblables émotions ne s'étaient l'une l'autre ainsi pressées dans son intelligence et contre sa sensibilité.

— … Depuis son départ de notre maison, poursuivit Frà Serafino ignorant du nouveau drame que Pierre refusait de mettre en évidence, – il y a, ce jour de saint Marc, un peu moins de trois mois, – les mêmes soucis se sont présentés : impossibilité de trouver un emploi convenable qui lui permît de vivre, même si misérablement. Nous nous sommes toujours heurtés, pour cet orphelin sans appui ni ressources, à des difficultés insurmontables. Et Luigi est bien gentil et bien travailleur, croyez-le, monsieur. Et je ne saurais dire qu'une chose de son caractère, c'est qu'il est de ces tempéraments siciliens en qui le cœur ardent surabonde, à peine modéré par une intelligence vive et généreuse, de sorte que l'enthousiasme, incapable chez lui de s'être déjà transformé en passion vraie, devance parfois la raison. Luigi sera le premier à souffrir de cette ardeur. Vous êtes artiste, monsieur, Luigi vous comprendra. D'instinct cet enfant apprécie exactement ce qui est beau, comme tous ceux de sa race, plus soucieux encore de vie noble et de poésie que des marchandages et des compromissions nécessaires de cette vie… Je vois qu'il aura dans votre maison mieux qu'un maître compatissant et juste, un ami prêt à lui être utile… Je n'ose pas dire à l'aimer, je suis très mauvais juge dans ces sentiments, et Luigi sait mieux que

moi, n’est-ce pas, monsieur, rendre hommage à ce que les Français savent accorder à leurs possibles affections…

Pierre frémit sous l’allusion sévère et charmante tout ensemble de ces derniers mots… Frà Serafino savait et craignait plus qu’il n’en voulait laisser paraître.

Il poursuivit :

— … Je vous parle sincèrement, mon cher ami, veuillez me permettre ce nom, maintenant, en faveur de notre Luigi ! Un vieillard, ou un religieux, peut user de ces menus droits avec un enfant comme vous, même lorsque cet enfant est un très gracieux jeune homme déjà ! Ces droits sont d’ailleurs les seuls qui permettent les épanchements mesurés de notre cœur comme tous les autres, croyez-le, avide d’affection… Vous aimerez donc Luigi. Notre-Seigneur a voulu que l’adolescence de Jean se reposât sur son épaule complaisante, près de ses lèvres divines. Par là le Sauveur nous laissait un précieux enseignement dont nous devons nous souvenir. Méritons de pouvoir en suivre, même si lointaines et si imparfaites, les traces merveilleusement pures !

La porte de la pharmacie s’ouvrit, Luigi montra sa jeune tête impatiente et rieuse, Frà Serafino lui fit signe d’attendre et entraîna Pierre dans un angle du patio où une petite grotte de Notre-Dame les dissimula un instant. Puis, très grave et les yeux dans les yeux de son élégant interlocuteur :

— … J’entends que Luigi veut revenir ; le voilà qui s’attarde sur le seuil de notre pharmacie… Il me reste à

vous demander de veiller étroitement sur lui… La blessure qu'il a reçue, pour longtemps encore, reste dangereuse et lui interdit de s'abandonner sans imprudence grave aux satisfactions de la chair. Sa magnifique santé reconquise en dépit de cette empreinte cruelle, sa robustesse et sa beauté lui seront, là encore, fatales par les émotions qu'elles ne manqueront pas de lui valoir. Il est navrant de penser qu'une créature a déjà provoqué en ce jeune corps des ardeurs qui le solliciteront de plus en plus s'il ne veille lui-même et si on ne veille pour lui. Luigi est à la merci d'une de ces émotions ou d'une série d'émotions plus violentes que les autres, et Celui qui a dit : « Je viendrai à vous comme un voleur… » le pourra surprendre dans une syncope qu'*il faut éviter*. Puisque vous avez accepté, mon cher ami, la tutelle de ce petit abandonné que Dieu a fait si beau d'une part en l'éprouvant autant de l'autre, il faudra vous souvenir de ceci et ne pas craindre de le rappeler à sa jeune effervescence qu'il sera si pénible, si douloureux et si difficile, un jour, de contenir. J'ai dit *rappeler*, car notre médecin en chef, en ma présence, a éclairé l'enfant comme il convient à ce sujet. Quand vous lui parlerez d'une certaine façon en prononçant mon nom, Luigi devra comprendre… J'ose à peine maintenant aborder un dernier point où votre désintéressement devra se sacrifier à l'avenir de Luigi. Nous possédons, grâce à des démarches très pressantes, tous les actes indispensables à Luigi De Simone pour recouvrer la fortune laissée par son oncle décédé il y a peu de temps aux îles Philippines. Cette fortune lui revient d'autant plus légitimement qu'elle fut constituée, au début,

par le bien de son père et de sa mère. Malheureusement des complications inouïes rendent difficile la réalisation de ces espérances. Ce n’est pas ici le lieu de vous en entretenir comme il faut, et il est nécessaire que vous ayez en mains tant et tant de papiers et d’explications écrites que je consulterai à ce sujet mes supérieurs. Notre maison de Paris vous fera parvenir dans ce cas les pièces utiles, et demeurera, comme nous-mêmes ici, entièrement dévouée à notre petit protégé et tout au service de son bienfaiteur… Ceci, Luigi l’ignore entièrement et nous ne croyons pas utile, quant à présent, de le charger de ce souci ni d’exciter par un espoir factice des exigences très éloignées de pouvoir être satisfaites. Jusqu’à nouvel ordre Luigi n’est qu’un petit orphelin, un petit abandonné… Nous devons d’ailleurs être plus soucieux de conserver une existence devenue soudainement si précaire en dépit des apparences, quand la Providence l’avait préparée si robuste, si belle et, après avoir duré soi-même, si bien faite pour perpétuer en de nouveaux êtres ses charmantes qualités morales et son merveilleux épanouissement corporel… Je viens de vous parler sincèrement, mon cher ami, et je vois qu’aucun des secrets révélés n’a entamé vos charitables intentions… Luigi est un enfant ; sa turbulence peut oublier un instant ce que vous faites pour lui, mais sachez qu’ici une pensée veillera, fidèle à votre souvenir ! J’ai fini, quitte envers votre affection pour qui ne devait subsister aucun mystère sur cette chère petite tête frivole, et très aimée quand même, dont l’absence définitive va nous être à tous si pleine de mélancolie…

Et comme Frà Serafino gardait, rivées aux siennes, les mains tremblantes de Pierre, un vacarme très joli troubla la sérénité du petit cloître où le soleil en s'élevant commençait à se jouer sur les verdures pâles. Luigi accourut gaminement, en riant aux éclats, avec un grand cornet de papier qu'un Frère cherchait à lui enlever :

— Frà Serafino !… Frà Serafino ?…

Et Pierre vit la mutinerie joyeuse de cet adorable adolescent et dissimula sous la lumière de ses yeux aimables l'ombre horrible qui venait de tomber sur son amitié, sur son affection, sur son amour et le lui faisait plus douloureux, plus poignant mais plus invincible que jamais !

— Voyez-vous, mon cher ami, dit Frà Serafino, « nostro piccolo angelo » a joué encore un tour à Frà Benedetto. Frà Benedetto, notre pharmacien, n'a pas beaucoup de patience et n'aime pas voir fouiller dans ses bocaux où Luigi mélangerait volontiers le séné de votre Molière avec la rhubarbe. Je gage que le gamin aura enlevé une demi-livre de pastilles de tolu ou de pastilles de menthe, à moins – et Frà Serafino riait aussi fort que Frà Benedetto et Luigi, tant la gaîté chez ces religieux est contagieuse – à moins que ce ne soient des pastilles de Vichy… au citron. Vous allez voir !

Luigi vint justement se jeter dans le grand scapulaire noir de Frà Serafino comme le Frère pharmacien l'allait saisir. Le premier protégea l'enfant contre le second et pria Frà

Benedetto d’abandonner les pastilles qu’il n’avait jamais eu du reste l’intention de lui reprendre.

— Offrez-nous en une au moins, Luigi.

Luigi tendit le cornet.

— Vous voyez, mon cher ami, si je m’étais trompé ! Elles sont de Vichy et au citron… Oh ! Frà Benedetto, ne faites pas une figure aussi méchante à Luigi… Vous rattraperez vos pastilles sur vos pommades et vos sirops !…

Frà Benedetto dut rentrer à la pharmacie ; il venait de voir arriver une vieille pauvresse tenant un papier à la main. Il embrassa Luigi au front, avec un si aimable : « Addio, nostro cattivo diavolo !… » Ce n’était sûrement pas sur cette pauvre femme qu’il allait « rattraper » les pastilles de Vichy au citron du « cattivo diavolo ».

Frà Serafino embrassa Luigi sur les deux joues ; et, sans doute, quelque larme guettait la sérénité menteuse de ses yeux austères, car sa voix tremblait joliment comme il disait à Luigi en lui retenant les mains et en regardant bien le jeune garçon dans le fond de ses yeux d’une indicible beauté :

— Si nous ne nous revoyons pas avant votre départ, Luigi, adieu, mon cher enfant… mon cher petit enfant. Paris ne nous effraie pas avec le guide qui vous y conduit… Soyez-y bien sage… bien sage, petit diable… et pensez quelquefois, mon cher Luigi… au vieux Frà Serafino… que vous aime bien aussi… et qui n’oubliera pas, lui, son petit ange du bon Dieu !… au revoir, Luigi… adieu !…

En se détournant Pierre avait glissé deux beaux billets dans une enveloppe à cartes de visites. Quand Frà Serafino lui eut donné l'accolade religieuse, Pierre lui remit discrètement son pli. Frà Serafino refusait.

— Je vous en prie, mon Frère !… Il faut que d'autres petits Luigi puissent connaître à leur tour la joie réconfortante de maisons comme la vôtre. Pour eux vous n'avez pas le droit de refuser l'obole du passant… Et puis, ajouta Pierre en mal cachant son émotion sous une douce plaisanterie, il faut aussi beaucoup de pastilles au citron chez Frà Benedetto… les petits Luigi les aiment bien… Adieu, mon Frère… merci, pour *lui*… Merci !…

Frà Serafino retint la main de Pierre et de Luigi ensemble, de ce geste si plein de bienveillance et de cette charmante affection que Pierre reconnaissait bien. Puis, après l'ultime adieu, le religieux les laissa partir en les suivant du seuil. Il les vit prendre, à droite, le pont San-Bartolommeo pour sortir de l'Île. Les deux jeunes gens se retournèrent encore en saluant ; aussitôt ils s'effacèrent contre les quais…

Quand il ne les vit plus, Frà Serafino demeura rêveur un instant… puis il chercha sous son scapulaire noir les grains bénits de son rosaire, et continua de prier…

Chapitre XIV

Djino gardait bien quelque anxiété de cette longue attente pendant laquelle tant de révélations avaient dû surprendre, et combien diversement ! le jeune homme qu'il aimait et qui l'aimait. Que pouvait-il espérer de tant de misères rappelées, appesanties déjà sur son avenir comme une tare ignominieuse ? Pierre allait-il se détacher de lui pour jamais ! ce Pierre Pélissier, ce grand frère gâteau dont chaque regard enveloppait son adolescence comme d'une adoration et semblait vouloir d'un seul mot effacer toutes les peines, toutes les hontes passées.

Toutes les hontes ! Certes, Djino les avait côtoyées toutes : et des éclaboussures de chacune demeuraient sur sa candeur ternie. Pierre venait de l'en délivrer et, répondant au vœu secret de son jeune cœur, l'arrachait en même temps aux exigences meurtrières de la Stefanina, aux ardeurs diaboliques de la Sanguisuga.

Il les avait *subies*. Qu'était-ce, le souvenir du jour où sa chair sollicitée de caresses, s'épanouissant pour la première fois dans le flanc ouvert à son jeune corps de gamin curieux, lui fit perdre les sens entre les bras d'une fille ? sinon le dernier pas vers la misère et la déchéance ! L'arrivée de Pierre au contraire c'était la résurrection, la place reprise haut devant tous sous le soleil, le réveil de sa

fierté charmée d’une mise élégante qui l’élevait jusqu’aux aristocraties entrevues dans des rêves aux impossibles réalisations. Ces caresses qui le firent frissonner n’étaient pas si rares ; moins crapuleuses il les avait connues au collège, déjà. Mais ce bien-être enchanteur dont le ravissement s’étendait même, aussi, vers les confins de sa chair heureuse – il ne le connaissait pas. Cette joie de discourir et de livrer sa vive intelligence aux propos spirituels, il l’ignorait. Et ce parler doux qui le charmait par sa condescendance affable, qui lui en aurait donné l’équivalent ? Qui aurait délié de soucis son pauvre front blessé en y posant des lèvres sans fureurs ? Avait-il pu jamais, à la Stefanina qui le tuait, à la Sanguisuga qui le rongeait, dire ces mots divins : je t’aime ?… Il les haïssait ! Tandis que Pierre ! N’était-il pas d’hier soir cet aveu d’une si tendre naïveté : « J’ai besoin de vous aimer ! » Et n’était-ce pas encore, maintenant, dans le mouvement par lequel Pierre attirait Djino pour le mieux sentir et le mieux protéger, n’était-ce pas, dans un silence délicieux, le plus tendre aveu qu’il ait jamais, frêle gamin, reçu d’aucun être près de lui ? Et quel être, ce jeune homme, cet adolescent presque, paré de toutes les grâces de la jeunesse et de l’élégance, de toutes les faveurs de la fortune, des plus exquises qualités du cœur !

Djino ne gardait plus aucune anxiété.

Il avait dit à son ami, en désignant le Trastevere :

— Pierre, voulez-vous que nous allions de ce côté ? Pierre *comprenait* trop bien, maintenant, pour ne pas se

conformer au désir de Djino, et que la rive gauche du Tibre en face San-Bartolommeo devait raviver de telles angoisses ! Au Trastevere, devant le Janicule, ils restaient encore loin du Borgo San-Michele… Et puis, quand même, Djino n'était plus tout seul !

Pierre aimait entendre les dents fines de Djino concasser les friandises parfumées chipées à Frà Benedetto ; il regardait aussi, sur ses petites lèvres roses qu'il avait vues si pâles au Capitole, passer le fin délié rouge de sa langue ; et la pensée lui vint que la bouche de son bel ami devait être toute sucrée.

Ils entraient, par la Lungarina, dans le vieux Trastevere. Quand Luigi eut ainsi croqué cinq ou six pastilles au citron, il prit sa course vers un groupe de petits vauriens occupés à ne rien faire au tournant d'une ruelle. Pierre s'étonna d'abord, puis il vit. Pour ça, non ! Djino n'était pas fier : il fit une distribution de ses bonbons cependant que les petits drôles le considéraient émerveillés comme si, le connaissant, son élégance nouvelle et rapide leur paraissait tenir de la magie. Vite il rejoignit Pierre qui, inquiet de le voir courir, le gronda un peu :

— Djino, pourquoi courez-vous de la sorte comme un petit fou !

— C'est parce que, Pierre, j'ai voulu donner mes pastilles aux petits gosses.

Djino était tout heureux d'avoir trouvé l'occasion d'employer son « petit gosse ».

— Vous avez bien fait, Djino ; mais il faut aussi leur donner des sous ; tenez ; et surtout ne pas courir comme vous faites, cher petit gamin des rues !

Ils venaient de quitter les bouleversements qu'ont fait subir à ces quartiers misérables, au bord du Tibre, l'exhaussement et la construction de l'énorme appareil des quais. Ils entraient dans la sordide et pittoresque via Vascellari où débouchent des *vicoli* plus horribles encore et cependant presque très gais par l'inattendu des masures originales, l'abondance des guenilles, l'imprévu des boutiques, des échoppes répugnantes avec, au milieu d'elles, la belle insouciance de la plèbe exubérante, le fourmillement de la marmaille mutine, l'encombrement des *bambini*. Ceux-ci, sous les grands yeux noirs qui dévorent leur visage recuit au soleil, toujours aux aguets des possibles *soldi* du voyageur. Pierre adore leur donner des sous, suscitant d'abord dans ces yeux sombres de jeunes bandits des convoitises qui se détendent un instant quand leurs petites pattes crasseuses ont conquis entre les pavés gras le sou âprement disputé par d'autres « struggleforlifer ». Le malheur est qu'une nuée de ces louveteaux romains aux yeux perçants, aux dents pointues, s'abattent alors autour de lui. Il en met une partie hors de combat en lançant très loin quelques-unes de ces pièces de bronze dont il est toujours confortablement garni, et en profitant de la curée pour franchir le seuil d'un monument ou s'effacer dans quelque ruelle contournée où il est difficile de le suivre.

Avec Djino, il entra à Santa-Cœcilia-in-Trastevere.

Pierre appelait son Djino « cher petit gamin des rues », mais sans rire, presque gravement, ou du moins en contenant de sa gravité ce qui pourrait inquiéter Djino. Il avait reçu comme des coups de massue les confidences de Frà Serafino, car il ne s'était pas préparé à ce qu'on lui révélât ainsi toutes les aventures que cet adolescent avait courues, et qu'il eût fait de son petit être comme un habitacle où tournoyaient toutes les perversités des femmes ! En quoi Pierre se trompait sur ce dernier jugement. Djino le lui avait dit sincèrement : il les avait subies. Il n'avait pas recherché ces compromis voluptueux où son adolescence avait pris contact avec tout ce qu'un certain monde renferme d'érotisme brutal et de raffinements sauvages dans la sensualité.

Pierre sentait bien qu'il se trompait en dépit des apparences. Les yeux de Luigi l'hypnotisaient par une candeur sans calcul, par une fraîcheur dépourvue de maquillages, par une franchise sans arrière-pensée, par un abandon d'une adorable et si sereine confiance !… Et puis cette Sanguisuga ne l'avait pas possédé si longtemps ; le bleu affolant de ses yeux et la pureté ferme de son corps en témoignaient assez. Allons, Djino n'avait été qu'un jouet entre les mains de ces… Sans cela Djino n'eût pas conservé dans la ténuité du visage chatoyant et précieux, sous l'ambre joueur des cheveux, dans les yeux innocents sous leurs longs cils et la bouche ciselée dans sa chair ingénue,

cette patine de jeunesse ineffable qui le faisait beau comme un miracle de la Madone.

Sainte Cécile était une vierge très exquise, endormie désormais dans l'apaisement de sa souffrance, parmi les ors, les lapis, les pavonazzi précieux et les cristaux de roche incrustés dans le maître-autel de la basilique.

— Djino ?

— Pierre !

— Voyez comment sainte Cécile est jolie avec un fin visage très blanc qui sommeille sous ses paupières immobiles.

Djino se pencha pour mieux voir la sainte et, se relevant, il mit tout le bleu de ses yeux dans les yeux de Pierre. Pierre, une seconde, parut souffrir beaucoup. Il se rappelait les paroles de Frà Serafino : « Si vous avez aimé la jeune vierge, peut-être en avez-vous remarqué la pose si pitoyable et ingénue ?… Luigi nous arriva tout pareillement… tournant vers la terre sa douce figure si jolie… »

Alors Pierre passa son bras sur l'épaule de Djino pour sortir de l'église, et Djino vit que Pierre l'aimait beaucoup.

Pierre se rappela aussi la petite cicatrice aperçue dans la nudité tranquille de l'adolescent dont toute la chair aux formes souveraines se dorait, entièrement nue, hier, sous le soleil, au milieu des palmiers et contre la beauté de Manlio, sur la terrasse incandescente de Peterson. Et par cette cicatrice imperceptible, et provocante comme un grain de

beauté, la mort était entrée et veillait… Non ! Frà Serafino avait exagéré, puisque la Sanguisuga avait pu encore…

Comme cette Stefanina avait dû l'aimer et devait, entre les murs inertes de sa prison, désirer cette jeune chair de petit garçon tout neuf, aux frais émois étonnés et surpris qui dans ses bras experts se dissolvaient en soupirs tièdes comme un aérien pollen de caresses que recueillaient, que dérobaient ses lèvres en fatiguant Djino !

… Quand Pierre s'enfonçait dans cette obsédante pensée, il exécrait cette fille… Il la plaignait aussi, férocement, en se réjouissant de la savoir loin de Luigi, et Luigi si près de lui !…

Mais Pierre la plaignait aussi parce qu'il se sentait capable d'un crime, comme elle, pour conserver son ascendant sur ce jeune dieu tel sans doute que les plus fameuses acropoles d'Hellas n'en connurent pas d'une beauté aussi dominatrice et d'une grâce plus attirante.

Le souvenir de cette Stefanina se confondait pour lui avec l'image impérieuse de la gouge qui l'insulta au Borgo San-Michele et qu'il aurait voulu connaître mieux pour la haïr plus sûrement. Mais celle-ci, dont le ventre devait aussi hurler le deuil des étreintes mâles et juvéniles de Djino, rassurait Pierre sur les craintes terribles de Frà Serafino. Il n'était pas possible qu'un danger si atroce menaçât l'adolescent que cette femme avait pris dans son lit pour en amuser l'ardeur de ses flancs. Et ce détail lui revenait comme une trace de sang dans l'ombre ignoble de cette

soupente du Borgo San-Michele : un homme, en parlant, à cette femme l'avait nommée la *Sanguisuga* : la Sangsue !…

Si Frà Serafino ne se trompait pas, Djino serait mort dix fois des baisers de cette gueuse, voyons ! Sans doute, tout à l'heure au Capitole, Djino était devenu terrifiant de pâleur, dans une seconde, et comme une sueur d'agonie avait emperlé son front charmant ! Mais n'était-ce point la fatigue, la course trop rapide, l'émotion de cette existence transformée ! L'émotion ?… Mais alors Pierre en arrivait aux termes exacts de Frà Serafino !… – Djino était là, près de lui sous son bras magnifique de santé, et rieur !… Frà Serafino devait se tromper. Il avait voulu « faire les gros yeux » suivant son expression, et Pierre n'était pas en danger de perdre son Djino mutin, espiègle, joueur et joli.

Cependant il voulut éviter à l'enfant l'inutile fatigue d'une montée à pied au Janicule ; il prit une voiture et, devant San-Pietro-in-Montorio, renvoya le cocher.

Rome se déployait là, sur la terrasse de San-Pietro, splendide, splendide !

Comme devant le palais Caffarelli, Djino étendait son bras élégant pour désigner d'un geste adorable et incessant de sa main blanche tous les monuments et les sites, depuis San-Pietro-in-Vaticano un peu effacé à gauche, sous le Janicule, jusqu'à San-Paolo-fuori-le-Mura, très lointain à droite dans la campagne. Djino s'était assis à côté de son ami, sur le petit mur bas de la terrasse, en repliant une de

ses jambes sur l'autre, dans une pose tout à fait gamine et sans apprêt. Il était, ainsi, infiniment gracieux. Le dessin ravissant de son attitude rappelait la fine élégance du *Tireur d'Épine*. Mais surtout le plein jour, le plein jour éblouissant de cette lumière d'Italie triomphait dans toute la juvénilité de sa figure très mignonne et d'une pâleur chaude. Et sur le vide immense creusé autour d'eux, se détachait devant Pierre la silhouette ou la face adorable de Luigi et l'eurythmique tension de son bras vers l'horizon. Que pouvaient faire à l'ami de Luigi, il monte Mario tout proche ou le Soracte lointain, le Gennaro aigu ou les maisons de craie pendues au flanc de Frascati ! Il voyait surtout, là-bas à gauche, dans la verdure du Pincio, le profil net de la Villa Médicis, et cherchait dans l'enchevêtrement des toits roux, au-dessus de la coupole aperçue du Panthéon, les doubles tours de la Trinità de'Monti. Exprès Pierre interrogea Djino en regardant loin dans ses yeux :

— Djino ?

— Pierre !

— Dites-moi, petit gosse, où vous voyez le Pincio ?

— Là-bas, tenez, Pierre, toute cette ligne verte bien au-dessus du palazzo Farnese… voyez-vous ?

— Oui, je vois, là, au bout de votre petit doigt, Luigi. Et maintenant la Villa Médicis ?

— Hé ! la Villa Médicis !… On ne voit qu'elle ! là-bas aussi, toute blanche avec ses deux campaniles blancs, on dirait suspendus dans le sombre des arbres.

— Bon, je vois, là, au bout de votre petit doigt, Luigi. Et maintenant…

Pierre s’interrompit. Non. Il ne voulait pas risquer de causer aucune peine à Djino ; alors il ne demanda pas ni la Trinité-des-Monts, ni le Capitole, ni la façade d’Ara Cœli qu’il aimait tant !

— … Et maintenant, les Thermes de Titus ?

— Là-bas, Pierre… Mais non, voyez-vous, là, à droite de la basilique de Constantin, loin derrière…

— Et San-Giovanni-in-Laterano ?

— Là-bas, tenez, Pierre ; au-dessus du Palatin, dans les cyprès de la Villa Mills, voyez-vous toutes les petites statues sur la terrasse…

— Et… Santa-Cœcilia !

— Hé ! là devant vous, Pierre, en bas, là contre voyez-vous, le beau campanile carré avec toutes ces petites ouvertures…

— Et… San-Pietro-in-Montorio ?

— Là, Pierre ; retournez-vous ; derrière ces « petits gosses » qui viennent par ici.

— Et… Djino ?

— Djino ?

— Oui, Djino, où est-il ?

— Il est là.

— Là ?

Luigi s’était désigné, désinvolte et rieur, en mettant son index sur sa poitrine. Alors Pierre ajouta :

— … Au bout de votre petit doigt… Et les petits gosses, Djino ?

— Là, Pierre.

Et l’adolescent, ravi de *jouer* ainsi avec son grand ami, ajouta, après avoir désigné les deux *birichini* très gentils qui avançaient avec une certaine timidité mêlée d’une certaine audace :

— Et là aussi !… en mettant encore son doigt sur son gilet très montant où pointait, sur le velours très original, le bleu pâle de sa cravate cachée dans le col blanc qui enserrait son cou blond et tenait levée sa jolie frimousse heureuse, rieuse et jolie… Ah ! Dieu, oui, jolie !…

Ils se levèrent après que l’inspection de Rome s’était passée surtout dans les yeux de Luigi. Pourtant les deux petits gosses se rapprochaient, en effet, timides et gentils, pour « faire l’explique » probablement aussi. L’un avait treize ans, l’autre dix ou onze. Et il y avait tant de soleil, tant de soleil doré sur tout cela, sur les toitures rousses, sur les verdures, sur les chemins grimpants bordés de cactus et de bambous, de géraniums et de roses ! Et les fontanelles gazouillaient un peu dans tous les coins, sur du marbre, sous des palmiers, entre des camélias, au milieu de menus cailloux jaunes et blancs qui faisaient l’eau diamantée scintiller dans une monture d’or. Oh ! les belles choses que toutes ces choses !…

Les deux petits gosses avaient des yeux tout en velours dans le hâle très frais de leur neuve figure pas encore très apprivoisée. Ils portaient tous deux un léger vêtement de toile rayée noir et bleu où le bleu dominait. Pierre donna des sous à Djino pour qu'il les leur remît après les avoir interrogés, de telle sorte qu'on ait l'air de payer les inutiles services dont on n'a pas besoin, naturellement. Mais qu'est-ce que ça fait ça ! Pierre n'avait pas besoin de leurs services. Seulement ce lui eût été une douleur vraie de se détourner de ces petits gosses sans leur laisser des sous. Tous les petits gosses aiment bien les sous d'abord, ceux d'Italie en particulier. Et puis c'est si gentil la lumière de leurs prunelles noires quand la menotte, fine ou pataude, sale ou soignée, se tend pour recevoir, reçoit, compte du regard – ce n'est jamais bien long – et se referme sur de la joie qui se répand plein les yeux joyeux et la petite bouche heureuse et souriante ! Et puis il faut entendre leur petit museau qui a bien un peu peur du « monsieur forestiere » lui dire : – Grazie, signor !…

Ils remontèrent vers la Fontaine Pauline et, suivant les chemins suspendus au-dessus de Rome et tracés à travers les fleurs dont les aromes chargeaient l'air embaumé, ils redescendirent à San-Onofrio. … Parfois il paraissait que cette matinée sur le point de finir dans les incendies du soleil de midi, ne fût qu'un rêve où de la douleur et de la joie s'étaient mêlées intensément ; parfois la réalité était si forte et violente qu'elle écrasait Pierre ; un malaise infini

envahissait tout son être. Il se sentait plus malheureux que jamais depuis que cet enfant merveilleux l'avait conquis en entier. La réalisation de son désir d'amitié, d'amour ; oui, décidément ; d'amour ; – l'effarait par sa surprenante rapidité, et il s'étonnait qu'aucun obstacle, aucun absolument, ne se fût élevé contre ce désir fou. Il avait voulu posséder, il possédait. Et ce beau jeune homme, ce svelte adolescent, ce beau page – Pierre songeait à Gabriel !!! – et à Frà Serafino – cet être magnifique tout en printemps *lui appartenait*. Personne ne pouvait le lui disputer, que la Sanguisuga… Mais Djino avait choisi Pierre, lui-même, hier, chez Peterson, en accordant à ses vœux le spectacle divin et jalousement gardé de sa nudité précieuse…

Il était, ce garçon de seize ans, façonné comme une statuette rare belle par toutes ses formes, le bien de Pierre, sa chose, son esclave – Gilberte l'avait écrit, sans rien savoir de ce « petit sauvage » auquel Tibère eût élevé un temple et des autels de marbre sur les plus inaccessibles promontoires de Caprée…

En quittant San-Onofrio, ils prirent une voiture laissée libre par des étrangers. Pierre ne voulait pas que Djino se trouvât à pied dans la rue si près du Borgo San-Michele. Djino pouvait craindre, mais Pierre était près de lui ! Et puis la Sanguisuga et ses hommes ne sont pas là dans le jour. Ils eurent le temps de descendre à San-Pietro et délaissèrent le Vatican pour la basilique. Certainement il était impossible

de passer aux abords de ce Colisée catholique sans entrer, ne fût-ce qu'un moment, se retremper dans sa majestueuse harmonie. Pierre ne voulut pas entreprendre l'examen, même sommaire et partiel, de la basilique ; il conduisit seulement Djino au premier pilier de gauche et, le contournant, découvrit le *Tombeau des Stuarts*.

Djino fut charmé qui, cela parut surprenant à Pierre, n'avait jamais vu les jeunes hommes de Canova. Quand l'enfant était entré dans San-Pietro, jamais il ne l'avait fait avec cette entière liberté d'esprit que confère l'oisiveté paisible, de telle sorte qu'à peine entré, il ressortait sans avoir été jusqu'à l'extrémité des nefs latérales. Luigi connaissait seulement le *Persée* si féminin du Vatican. Et ce *Persée* est d'autant plus mièvre que l'éphèbe expose sa vénusté un peu insupportable dans la même salle où sont contenues les rugosités brutales et bestiales des *Lutteurs* du même Canova.

Cette joliesse efféminée d'intention autant que de fait n'était pas ce qu'aimait Pierre qui eût éprouvé plutôt une insurmontable répulsion pour certaines mignardises ambiguës d'un corps et d'un visage faits pour exprimer la virilité franche et fière, même dans la gentillesse exquise et délicate de l'adolescence. Il aimait en cette adolescence la séduction passagère, l'éphémère floraison de la chair en voie de conquérir les formes définitives par qui va se dissiper irrémédiablement le charme et se faner la fleur. Hors de cette beauté normale et sincère, puisque la nature seule y pourvoit et par la grâce même qu'elle lui dispense

nous invite à en être touchés – tout artifice susceptible d'en prolonger la durée ou d'en intervertir le mystère caressant mais viril, tout artifice lui était un sujet d'horreur. Il ne faisait aucune concession quant au sentiment passionné issu de cette première compréhension de la beauté éphébique, il en eût fait moins encore sur ce qu'avait de pénible pour lui la moindre confusion avec les grâces dégénérées de la seconde.

Ainsi le *Persée* glaçait son admiration tandis que les deux Génies du *Tombeau des Stuarts*, aux formes frêles et vigoureuses tout ensemble, l'émouvaient par leur inexprimable perfection. Il retrouvait en eux la pure essence des marbres hellènes et le souvenir des adolescents virils, nus dans les palestres d'Attique, dont Luigi possédait l'attrait mâle et la faiblesse gracieuse, en leur demeurant supérieur par la beauté de son visage et la mutinerie spirituelle de son intelligence.

Quand Luigi eut bien contemplé et déclaré : « Ils sont jolis, jolis ! » avec sa voix divinement nuancée, couverte par intermittences et à son gré d'un rien de voile très doux dans quoi s'enveloppaient les notes musicales de certaines intonations, il ajouta, sentencieux et drôle :

— Pierre ?

— Djino ?

— Pierre… ce sont des « petits gosses » !

Alors Pierre charmé s'appuya sur l'épaule de *Djino* et but de l'amour dans la clarté limpide et gamine de ses yeux.

Le soir ils dînèrent dans un hôtel très chic de la place Barberini, non par goût personnel de la part de Pierre, mais pour donner à Luigi la satisfaction de reprendre pied sur ces rues, ces places, ces gens, cette ville qui l'avaient tant humilié. Il lui importait peu qu'on reconnût auprès de lui, dans une élégance nouvelle et vraiment très heureuse, le petit marchand de fleurs de la place d'Espagne.

… Le maître d'hôtel s'empressa, attendant cérémonieusement que Pierre eût daigné choisir sa place. Après qu'il eut installé Djino en face de lui à une petite table ronde et que la gravité obséquieuse du valet s'en fut allée avec les ordres reçus, un garçon arriva qui tout de suite s'adressa en anglais à Djino. L'adolescent partit d'un éclat de rire en mezzo, tellement pur, que les cristaux fragiles, sur la nappe, s'animèrent en sourdine et que des dîneurs très *smart* sourirent eux-mêmes en examinant la tournure élégante de ce prince impérial en rupture de Bonn ou de ce prince royal échappé de Cambridge. L'enfant eut un vrai succès ; Pierre vit que les hommes autour d'eux s'intéressaient à Luigi, tandis que les femmes osaient se détourner aussi pour le voir en jetant un mauvais regard à son grand ami. En tout cas le garçon n'avait pas reconnu dans le mylord de la fashionable Angleterre le petit Athénien de Palerme…

De la sorte le dîner fut très gai.

D'un seul mot Djino comprenait et s'adaptait aisément au milieu où, pour la première fois, évoluait sa jeune grâce, et

se pliait sa gaucherie, sans maladresse, aux complications raffinées du service. Ces tables étaient choses toutes nouvelles pour Djino, avec leurs deux ampoules électriques cachées frileusement sous la soie rose et diaphane d'un écran. L'argenterie l'étonnait, tellement nette sur la nappe glacée ; et, tout en évitant d'ouvrir de trop grands yeux, il oubliait de fermer ses paupières frangées de cils étoilés, aux intervalles réguliers, comme s'il n'eut rien voulu perdre du spectacle luxueux de cette salle à manger d'hôtel dont l'opulence lui avait paru jadis inaccessible à jamais.

D'autre part, et bien qu'il fût loin d'un semblable calcul, Pierre se rendait compte que la jeune curiosité ainsi flattée de Djino devait l'attacher d'avantage à lui, par intérêt il se peut, mais surtout par affection. – Et Pierre ne se trompait pas, Djino était étroitement conquis par son image bienveillante, et par les grâces juvéniles qui, chez lui, enthousiasmaient Pierre.

Or l'affection de Pierre n'était pas un appétit.

Djino avait, à table, des délicatesses de petit chat. Il n'était pas gourmand, mais il goûtait de tous les plats consciencieusement avec cet aimable détachement qui donne tant de grâce, chez certaines personnes, à cette action laide de « manger ». Djino aima beaucoup un soufflé au chocolat exécuté magistralement, qui mit des voluptés intenses sur ses lèvres toutes petites. Décidément il avait un faible pour le chocolat et les friandises au citron. C'était toujours bon à savoir. Pierre oublia les transes aiguës du matin en le voyant, heureux et gai attaquer une corbeille de

fraises moins savoureuses et parfumées que sa bouche. Il versa dans l'assiette de Djino, par-dessus un haut ensablement de sucre en poudre, une coupe de champagne blond qui fit réapparaître les fraises rougissantes dans un murmure de globules épanouis autour d'elles en mousse légère.

Ils s'étaient attardés. Pas un des dîneurs, pas une des dîneuses qui l'un après l'autre se levaient ne négligea le coup d'œil indiscret du côté des deux jeunes gens et, ce n'était qu'une nuance, Pierre distingua nettement que les femmes le regardaient lui tandis que les hommes examinaient Djino plus longuement.

Ils descendirent vers la place du Peuple par la via Sistina, la place d'Espagne, la via Babuino et, sans se presser, flânèrent dans le Corso jusqu'au glacier Aragno. Ils s'assirent dehors. L'air était tiède et la foule se pressait du côté de la place Colonna. Pierre fit servir à Djino une « cassolette sicilienne » et s'amusa du soin que prenait l'enfant de ne pas geler la petite langue tiède sur quoi, tout comme ce joli monstre de Manlio, il déposait délicatement les pétales blancs que sa cuiller prélevait sur la crème glacée de la cassolette.

À cet endroit du Corso, la via del Tritone déverse aussi vers la place Colonna un mélange de ce qu'il y a de moins bon et de pire à Rome. Une partie stagne sur le terre-plein ou sur les trottoirs en face du palais Chigi, le reste s'émeut vers la place du Peuple, mais le tout quête des distractions,

des aventures ou des clients… Et Pierre instinctivement se rapprocha de Djino. De petits gamins vendaient des allumettes ou criaient « la Tribuna », « il Giornale d'Italia » ou offraient de tristes fleurs fanées chauffées depuis le matin dans la poussière et le soleil, ou proposaient cent cartes postales pour « due lire, moussié » qui descendaient, les pauvres, jusqu'à « cinquanta centesimi » sans trouver preneur. Pauvres petits drôles !

Ils sont semblables entre eux partout, navrants et désolés, avec, au milieu des tares, les demi-ingénuités, les demi-fraîcheurs qui vont se flétrir pour toujours…

Le bien-être est ami de la philosophie ; mais Pierre ne pratiquait pas cette commode sagesse et cet égoïste contentement de soi-même. Il souffrait à chaque minute de son existence parce que, à chaque minute, une misère, des misères sollicitaient sa compassion, sa réflexion et, si fugitives même, l'entraînaient à des pensées navrantes aussi et découragées… Djino n'était-il pas, hier, un de ceux-là dont les jeunes yeux cherchent entre les tables du café des yeux complices, peut-être une miette de bonheur, assurément un morceau de pain !!

Djino avait achevé la crème gelée de sa « cassolette sicilienne », il portait ses coups, maintenant, avec une sage lenteur, et en s'amusant des propos de Pierre, dans le bloc de glace à la vanille qui la contenait.

Alors Pierre qui craignait de s'être trompé à voir une fois d'abord, puis deux, puis trois, quatre, cinq fois, un individu passer et le dévisager lui et Djino tour à tour – acquit la

certitude que ce gredin s’intéressait trop vivement à lui. En effet, il venait se fixer en face, sur le trottoir très rapproché par le peu de largeur du Corso, et ne quittait des yeux ni Pierre, ni Djino. Par bonheur celui-ci très occupé à sculpter sa glace à la vanille et tourné vers Pierre, ne pouvait voir l’intrus qu’il eût reconnu sur-le-champ et se fût souvenu que, la veille au soir, il avait promis à celui-là et aux autres de ne s’absenter que pour une nuit. À voir le regard mauvais et plein de menaces sournoises, prêtes à ramper devant une ou plusieurs pièces d’or, Pierre ne se trompa pas sur la qualité du ruffian. Il venait en droit chemin du Borgo San-Michele et montrait le même mufle chafouin qui, la veille, s’était effacé devant son revolver. Pierre n’aimait pas beaucoup ces contacts ou ces compromissions de louches personnages, mais il avait acquis un sang-froid, une assurance sans émotions parce qu’il en avait vu de toutes les couleurs dans ses voyages, et que, en somme, la plupart du temps il suffit de quelque énergie pour se soustraire aux menaces de certaines crapules – très intéressées elles-mêmes à éviter un conflit avec les pouvoirs publics quand on a eu soin de ne leur laisser aucune prise trop évidente sur des actes qui rarement tombent sous les rigueurs de la loi. Ces gaillards tablent sur la crainte qu’ils inspirent pour obtenir au moins des subsides. Il s’agit *avant tout* de n’abandonner pas un rouge liard à leurs exigences. Ceci posé en *immuable* principe, il suffit, au pis aller, de les conduire soi-même devant le commissaire dont ils font une menace si facile. Leur cas ne vaut jamais grand’chose et, leur situation sociale manquant souvent de netteté et

d’honnêteté, il n’est pas sans exemple que le commissaire retienne ces aigrefins de préférence à leurs victimes.

Ayant ainsi pensé, comme il était tard et que Luigi avait paisiblement achevé sa glace sans remarquer – à quoi Pierre reconnut une naïveté très charmante et très rassurante – aucun des manèges dont cet endroit de Rome est le théâtre, Pierre se leva, prit le bras de son petit ami en s’arrangeant de telle sorte que la vue du guetteur lui fût épargnée, et se dirigea vers sa maison en décrivant une courbe audacieuse justement tangente à l’individu qui n’avait pas bougé. Pierre voyant cela crut s’être préoccupé à tort. Mais non ; le « type » les suivit sur le trottoir opposé ; il pénétra avec les jeunes hommes dans la via Frattina et, sans les rejoindre, vérifia la maison où Pierre avait élu domicile via Gambero. Djino n’avait rien vu ; là était l’essentiel pour le moment.

Pierre s’assura que l’adolescent se couchait au milieu de son petit lit blanc après avoir fait sa toilette dans un tub comme Pierre le lui avait appris ; il s’informa affectueusement de sa santé. Djino allait bien et ne désirait rien ; alors Pierre lui prit la main sur son drap douillet et, se penchant contre l’oreiller, il le baisa au front parmi les beaux cheveux dont les ondulations soyeuses caressèrent ses lèvres. Puis il gagna sa chambre.

… Ce laid masque venait-il bien du Borgo San-Michele, et dans ce cas que voulait-il ?… Le souvenir de la Stefanina n’était pas sans troubler beaucoup Pierre. Ayant éteint sa

lampe, Pierre se pencha par la fenêtre ; l’homme avait disparu…

Chapitre XV

Pierre aimait bien toutes sortes de choses très puériles.

C’en était une que le réveil auprès d’un être chéri. Il se rappelait comment, pendant ses vacances, il lui était doux d’entendre dans la chambre voisine de la sienne sa petite sœur Gilberte, toujours très matinale, s’occuper de son gentil ménage de fillette en bavardant avec lui à travers la cloison. Quel que fût celui des deux qui le premier pénétrait dans la chambre de l’autre, le plaisir était le même, les jeux aussi fous, les bons baisers aussi tendres. Rien peut-il être charmant comme le rire frais entendu près de soi et qui décèle une chère présence tant désirée ? On commence par quelques petits coups secs le long du mur, auxquels répond coup pour coup une petite patte encore moite de l’emprise tiède des draps. On dit quelques mots, des bêtises souvent ; et la voix câline répond, contenant encore un peu de sommeil d’abord, puis tout à coup se livrant en éclats rieurs très éveillés. Et la voix amie est couleur de la chair très pâle au lever, la chair reposée, douce et claire avec, chez les garçons, un peu d’énervement très jeune mais dont la vigueur troublante s’assagit dès que debout.

Pierre est habillé déjà. Il ouvre ses volets tout grands, et le beau soleil, pas encore bien haut, tamise dans sa chambre une discrète lumière blonde.

— … Vous êtes habillé, Djino ?

On entend de l’autre côté la voix aimable de l’adolescent, et son image jolie glisse sur le timbre musical de cette voix :

— Non, Pierre, je me lève seulement.

— Dépêchez-vous, cher petit paresseux, et voyez quel beau temps nous allons encore avoir aujourd’hui.

— Je me dépêche, Pierre ; j’ai déjà mis mon pantalon.

— Avez-vous bien dormi cette nuit, Djino ?

— Oh ! oui, Pierre, comme un petit ange – fit-il exprès de dire en riant – et vous, Pierre ?

— Moi aussi, Djino ; merci, petit garçon.

Ce n’était pas vrai. Pierre avait été horriblement tourmenté toute la nuit ; pourquoi il se trouvait habillé déjà car il n’était pas trop matinal d’ordinaire.

— Voyez-vous, Djino, le beau soleil ?

— Je vais voir, Pierre, quand j’aurai ouvert les volets… Oh ! oui, le beau soleil !…

Et voilà que tout d’un coup Pierre se demande ce que signifie le bruit violent que fait Djino en refermant la fenêtre, en courant dans la chambre, en ouvrant la porte bruyamment et en frappant à la sienne vite, vite, vite, sans parler.

Pierre ouvre tout de suite, anxieux. Est-ce que Djino est malade ? L’enfant se jette sur lui en proie à une crise nerveuse qui le fait trépigner de ses petits pieds à peine

chaussés et le jette, les bras en avant, effaré, sanglotant, les yeux dilatés, presque hagards, dans les bras de Pierre. Pierre l'enveloppe aussitôt d'une affectueuse étreinte comme s'il voulait le protéger contre un invisible danger ; il l'interroge, très effrayé, affolé lui-même d'une douleur aussi soudaine et inexplicable, quand une seconde avant Djino riait comme un gamin. Alors Pierre entend seulement – étouffé sous des larmes et des larmes encore, des larmes de petit enfant apeuré – ce mot dont l'horreur le saisit tout entier à son tour et qu'il comprend affreusement après les confidences de Frà Serafino et la présence du ruffian sournois, hier soir :

— Pierre !… Pierre !… La Sanguisuga !!! Je ne veux pas !… je ne veux pas !… Pierre… Pierre… la Sanguisuga… dans la rue… Non, non… je ne veux pas !… Pierre… Pierre… gardez-moi…

Ah ! le pauvre enfant ! Quel stylet douloureux se retourne encore dans son petit cœur meurtri ! Les sanglots éclatent, désespérés… Pierre a peur d'une crise dangereuse. Sans quitter Djino qui l'étreint à son tour et s'attache à lui, il a pu jeter un coup d'œil dans la rue et apercevoir en effet la face dure et bistrée d'une femme déjà mûre dressée avec une sorte d'énergie farouche, en face la porte de la maison, contre la maison opposée.

Malédiction ! C'est bien la femelle aux rauques gueulements, la fille à la Paola, celle qui… Pauvre petit Djino !… Il faut d'abord le rassurer. Non Djino n'ira pas avec la Sanguisuga ; c'est fini cela, et bien fini ! Il faut rassurer l'adolescent et conjurer cette crise terrible qui

succède si soudainement au réveil gracieux et joueur. Après Pierre avisera. Il veut faire asseoir Djino, mais Djino ne peut rester en place. C’est du délire cette vision de femme qui vient jusque-là happer sa proie… Elle ne l’aura pas. Elle ne l’aura pas !… Djino est fou, véritablement fou ! La seule vue de cette mégère, de cette goule, de cette Sanguisuga horrible l’a terrorisé.

Alors il faut que Pierre le prenne sur ses genoux, lui lie les bras d’un de ses bras et, de l’autre main, essuie les yeux du gamin noyé de grosses larmes épouvantées et secoué de hoquets effrayants…

— Je… ne… veux… pas… Pierre… Pierre…

— Mais, non, grand gamin chéri, mais non ! La méchante n’aura pas Djino, c’est sûr. Pierre l’a juré… Allons, voyons, voyons, méchant qui faites du mal à Pierre ! voulez-vous ne pas pleurer ! vilain…

Djino frissonne dans l’éteinte de son ami. Et Pierre sent son jeune corps se livrer, sous sa fine chemise de nuit, à des sortes de spasmes… Il ne sait plus que dire pour le consoler… Djino a des sursauts d’horreur et de chagrin très immense, très douloureux, très angoissé. Et puis surtout, surtout, il ne veut pas quitter Pierre !… Il jette sa jeune tête fragile sur l’épaule de cet ami très aimé, joue contre joue ; et ses beaux cheveux en désordre vagabondent dans l’oreille et sur le cou de Pierre qui le retient étroitement, le berce, l’embrasse, le cajole comme un petit bébé de cinq ans en lui jurant dans l’oreille, encore, encore, toujours, que

la Sanguisuga ne l’aura pas… ne l’aura pas !… ne l’aura pas !…

Djino se laisse faire. Même son doux visage abîmé sous le ruissellement des larmes va au-devant des caresses et des baisers comme s’il trouvait en eux le réconfort et la sécurité dans le désespoir moral de sa raison et l’effondrement physique de son petit être qui fait à Pierre l’aveu délicieux de son amour et de sa faiblesse. Mais Pierre est bien trop tourmenté aussi pour que ces baisers, ces caresses semés tout au long des joues inondées, des yeux apeurés et des cheveux désordonnés de son cher Djino qui les désire et les recherche – contiennent rien autre que le pitoyable encouragement de son affection et le compatissant partage d’une douleur qui tant l’afflige.

Djino pleure, pleure, comme s’il ne devait jamais se consoler et il noue ses bras nerveux au cou de Pierre.

— … Allons, Djino, je vais vous gronder tout à l’heure, laid petit gosse… Pierre est-il auprès de Djino, oui ou non ; et Djino est-il auprès de Pierre ?

Alors l’adolescent répond comme un petit bébé, en embrassant à deux mains Pierre très ému à la fin :

— Oui… Djino… est… à… côté… côté… de Pierre…

— Alors si Djino est à côté de Pierre – et il lui rend son baiser dans ses cheveux soyeux qui sentent le doux sommeil de la nuit tiède – Djino doit cesser de pleurer… Ce sont les filles qui pleurent… Est-ce que Djino est une petite fille ?

— Non… Pierre… pas une… une fille…

— Alors Djino est un petit garçon ?

— Oui… Pierre… un… petit… garçon…

— Alors Djino ne doit pas pleurer. Voilà !

Tout de même Djino se calme un peu sous l'afflux des caresses de Pierre ; mais il reste assis sur ses genoux et le tient toujours enlacé, de ses beaux bras blancs passés autour du cou. Et Pierre sent la douceur de ces bras, sous la mince chemise, le pénétrer délicieusement. Djino le regarde avec les orbes de ses yeux tout rouges noyés de larmes, et très magnifiques d'effroi. Sa bouche gamine a des spasmes très jolis et qui vont s'atténuant avec les gros soupirs qu'exhalent encore ses lèvres gentilles. Il dévore Pierre de ses yeux inquiets, et de ses baisers câlins…

— C'est fini ?… Djino est un garçon maintenant…

— Oui,… Pierre…

— Tout à fait ?

— Oui, Pierre…

— Il ne fera plus de peine à Pierre ?

— Non, Pierre…

Et Djino scelle son affirmation d'un baiser de ses lèvres mouillées sur la joue de son ami qui le berce lentement et s'en dégage insensiblement en le remettant sur pieds, si joli, si charmant dans tout son grand chagrin.

— Laid petit gosse qui a fait de la peine à Pierre !… Voulez-vous rire un peu… monsieur !… encore !… mieux que ça !… Là… c'est bien… on est content de vous… Et

puis on va s’habiller tout de suite, ne plus avoir peur et se confier à Pierre entièrement… Voulez-vous essuyer ces vilains yeux-là… C’est fini… fini… bien fini ?

— Oui, Pierre…

— Tout à fait ?

— Oui, Pierre, tout à fait…

Mais Djino, en deux ou trois hoquets encore de sa petite bouche, dément ses paroles.

— Ah ! ces vilains soupirs encore ?…

Djino sourit un peu, enfin ! Et Pierre embrasse presque sur ses lèvres ce joli soleil calme et divin qui succède aux bouleversements de l’orage. Et jamais les yeux inquiets de Luigi ne furent d’une plus provocante jeunesse.

Pierre fit tomber dans un gobelet de cristal quelques gouttes d’une liqueur réconfortante qu’il tient toujours en réserve dans les « soutes » de son nécessaire de voyage ; il ajouta un morceau de sucre en précipitant sa dissolution avec le pilon d’une cuiller d’argent, ajouta de l’eau, pas beaucoup, et fit boire le « petit gosse ».

— C’est bon ça, Djino ?

Djino, son petit nez dans le verre, fit signe que « oui », et par sa chemise toute grande ouverte Pierre suivait l’absorption du breuvage parfumé qui calmait sa jeune gorge très pâle.

Quand il eut fini, un gros soupir encore souleva sa poitrine blonde et lisse comme un pétale de camélia sous la

lumière ambrée de midi.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quel gros chagrin il a eu, madame, le petit “*n*enfant !”. Vite, allons nous habiller !

C’est pour le coup que Pierre songea, aussitôt Djino rentré dans sa chambre :

— Est-il joli, tout de même ce petit gosse !

Mais il examina surtout le moyen de se débarrasser de cette femme dangereuse plantée là, dans la rue, avec une si évidente ténacité et une si pénétrante intention de mal faire.

Pauvre Djino ! rendre toute sa gentillesse de petit page, toute sa délicatesse de Prince Charmant à cette femelle ! Pierre se laisserait plutôt hacher avant son petit ami.

Il la regarda. L’ayant à peine distinguée l’autre soir, il avait besoin de la connaître. Elle lui fit mal. C’était une fille du bas peuple, une de ces Trasteverines renommées bien à tort pour leur beauté plutôt impérieuse et rude de viragos. Pierre n’aimait pas beaucoup ce genre de beauté-là. Avait-elle trente-cinq ou quarante-cinq ans ? Du second étage c’était assez difficile à juger. Sous le bourrelet épais de ses cheveux aile de corbeau, un front têtu et plat pesait de sa masse olivâtre sur des sourcils d’une altière régularité. Là-dessous, des yeux noirs, noirs enveloppaient leur énergie hargneuse en ces auréoles bistrées dans lesquelles Pierre reconnaissait douloureusement l’œuvre récente de son Luigi… La bouche bien nourrie, avec ses contractions instinctives, paraissait être, comme chez les pieuvres, un organe de succion, une ventouse de sangsue : la

Sanguisuga ! elle n’était pas rouge comme on l’imagine ; le bronze clair du visage ovale se fondait sur le bord des lèvres gourmandes qui retrouvaient seulement plus loin, dans la commissure étroite précédant la bouche véritable, la coloration voluptueuse des gencives parées d’un double collier de dents magnifiques dévoilées selon le caprice nerveux des lèvres. Sa gorge grasse se raidissait sous une sorte de châle court aux effilés rouges et brou de noix qui en prolongeaient le dessin banal de même couleur. On sentait, sous ce mauvais châle de ton sauvage, l’ardeur des femmes populacières ou féroces ou d’une sensiblerie pleurnicharde. La Sanguisuga était des premières, mais une grosse sensualité comblait d’appétits le vide anormal de son cœur. Ses mains agissantes, ensemble ou alternativement appuyées sur ses hanches, mal contenaient son impatience et semblaient réprimer le feu de son ventre goulu et les ardeurs bestiales de sa croupe. Elle regardait dans le vague, mais sa pensée plongeait jusqu’au fond de la maison, et si elle eût deviné l’étage où demeurait Djino, nul doute que sa volonté entêtée n’y eût atteint on ne sait comme. Pierre la devinait en rut. Son sexe exagéré de virago devait saillir et s’ériger comme celui d’un jeune faune au seuil de ses cuisses odorantes… Son nez élargi à la base humait le parfum proche du mâle que sa bouche active recherchait d’habitude avant d’en livrer à son ventre les délicats frémissements.

La Sanguisuga !

La Sangsue !

C’était bien la peine que Pierre eût gardé pour lui le secret de cette nouvelle emprise du Vice sur Luigi De Simone pour éviter à l’enfant les reproches de Frà Serafino ! C’était bien la peine aussi qu’il se fût gardé dans une réserve si fraternelle et délicate vis-à-vis de l’adolescent, et ne lui eût même pas laissé deviner les révélations dont le religieux avait affligé son amitié naissante ! C’était bien la peine !… Il était en bas, le Vice. La gouge venait renifler sa pâture, et son appétit s’ébrouait du voisinage de la proie.

Pierre voyait tout cela, hâtivement… Il lui fallait prendre une résolution immédiate. Sa tranquillité, l’existence de Djino probablement, dépendaient d’une combinaison heureuse ou malheureuse. Il ne pouvait partir et rentrer en France tout de suite. Il était nécessaire de quitter Rome, cependant, sauf à n’y pas revenir en cas de danger extrême pour Luigi. D’autre part, s’il affligeait de cette fuite précipitée, il n’avait aussi aucun intérêt qu’il ne fût prêt à sacrifier à Djino, aucun !… Mais il ne voulait pas avoir l’air de se sauver non plus ! En feuilletant fiévreusement son indicateur il pensa à ménager leur sortie de la maison et surtout leur départ de Rome en dépistant la Sanguisuga. En tout état de choses Pierre laissa ses bagages prêts à être enlevés avec la petite malle de Djino.

Djino était habillé.

Décidément il lui fallait disparaître. Pierre n’avait pas envie qu’on assassinât son petit ami dans ses bras, et, puisque l’adolescent ne tenait par aucune attache à Rome, il

n’y avait à ce départ d’autre inconvénient que le déplaisir d’abandonner tant d’excursions projetées.

Djino était prêt. Pierre lui fit emporter le grand manteau romain d’une seule pièce de drap noir dont les plis enveloppent si élégamment le corps en tombant des épaules. Djino était ravissant avec ce manteau. Lui-même prit un sac de cuir contenant un peu de linge et son nécessaire pour eux deux au cas où ils ne rentreraient pas le soir. Pierre descendit le premier, héla un cocher fainéant mal occupé à rôder par les rues, et prit une attitude décidée devant la femelle qui le reconnut et bougea en faisant crépiter les étincelles de ses yeux. La voiture avancée jusqu’au seuil de la maison il fit prévenir Djino, l’aida à monter lui-même en ne quittant pas des regards la Trasteverine, fit asseoir l’enfant devant lui, le dos au cheval ; et comme la Sanguisuga s’était approchée, la gorge cabrée et les lèvres blêmes sous leur patine bronzée, il se dressa, debout dans la voiture, contre Djino pour dire quelques mots tout bas au cocher, puis il lui jeta ostensiblement, ayant pensé tout de suite à Jean Bérille :

— Nous allons à la Villa Médicis.

Le cocher fainéant sortit de sa torpeur, ayant compris pourboire ; il cingla son petit cheval et laissa loin derrière la guetteuse qui lança une bordée d’injures tombées hors de portée par la rapidité de la course. Pierre prit dans les siennes les mains de Djino ; elles tremblaient.

Pauvre gamin des rues ! comme disait Pierre. C’est que tout cela n’était plus du roman. Pierre comprenait trop bien

l’excessive gravité de ces péripéties et la réalité délirante de cette situation. Il n’y avait que deux partis à prendre : fuir immédiatement ou rendre Djino à cette femme ; à cette femme, c’est-à-dire, outre le contact de la bête odieux à la douce juvénilité blonde de l’adolescent, la misère effroyable, le vice, le crime sans doute un jour ou l’autre, ou… la mort si Frà Serafino ne mentait pas… Le bouge hideux du Borgo San-Michele passait devant le souvenir de Pierre ; il y voyait la mendicité, la déchéance sans retour, le conflit incessant de ce ramassis d’êtres infâmes vivant eux-mêmes de toutes les prostitutions et capables de l’imposer à cet adolescent déjà trop informé, et qui succomberait à des épuisements précoces aux flancs exigeants de l’horrible mégère…

Non, certes, ce n’était plus du roman ; et le grand jour lumineux qui tombait sur tous ces événements en accentuait la réalité révoltante et brutale. La réalité sifflait aux oreilles de Pierre dans cette course où il n’avait pas pris garde que l’escalier de la Trinità de’Monti coupait et abrégeait énormément le chemin que la voiture avait dû suivre. La réalité, elle reparaissait sur les degrés à l’endroit même où Pierre avait rencontré, vision exquise et troublante, le petit marchand de fleurs, le dolent collégien, l’orphelin dont les mains fines et le cœur aussi, maintenant, s’abandonnaient à lui dans la solitude affreuse de sa pauvre existence. La louve reparaissait là encore. Elle sautait les marches deux à deux, sa jupe dans les mains ; elle arrivait, elle frôlait la voiture en grognant comme une bête et en effrayant Luigi

que Pierre avait repris auprès de lui – puis, exténuée de sa grimpée, la bête se laissait dépasser mais, secouant sa fatigue et reprenant tôt sa course, elle arrivait haletante devant la Villa Médicis en même temps que la voiture.

Cette ténacité donnait à Pierre la mesure de ce dont elle serait capable pour reprendre son petit amant. La gueuse ! Pierre était assez rassuré, mais il ne pardonnait pas à cette femme en chaleur le mal qu'elle faisait à Djino – et le stylet de la Stefanina luisait dans ses yeux terrifiés de cette audace étalée en plein jour de Rome ! Et la pâleur et les beaux yeux apeurés et le silence frémissant de Luigi étaient une angoisse pour son ami.

Pierre, certainement, n'avait pas compté sur sa poursuite, mais il calcula aussitôt ce qu'il pouvait combiner encore pour déjouer l'opiniâtreté de cette glu. L'effarement de Djino le préoccupait le plus et lui donnait une sueur d'inquiétude. Il voulut parler énergiquement à l'adolescent, cela était d'une extrême urgence.

— Djino, je vous défends d'avoir peur avec moi, vous entendez, mon cher petit. Je vous défends d'avoir peur ou je vous laisse retourner avec la Sanguisuga – Pierre devina à ce moment dans l'étreinte muette de Djino ce cri contenu : Oh ! Pierre, Pierre, vous ne savez pas comment vous me faites du mal par cette menace !… – C'est très laid de n'avoir pas confiance en Pierre… et de vous martyriser ainsi, quand je suis là, mon Djino chéri, à propos de cette femme…

Pierre disait cela, mais il avait toutes les peines du monde à maîtriser sa propre émotion tant la douleur de l'enfant l'angoissait qui se répandait en ses jolis yeux tellement jolis, suppliants et débordants de reconnaissance, et sur sa petite bouche caressante qui, tout à l'heure, avait recherché son appui et s'était abandonnée dans des baisers si purs et si confiants !

Le gardien de la Villa reconnut aussitôt l'ami de Jean Bérille. Il salua Pierre et Djino. La Sanguisuga fut hypnotisée par l'uniforme ; elle se tint à distance. En le voyant, Pierre avait escompté tout de suite la présence de cet homme comme aussi le prestige de l'Académie de France sur des malfaiteurs du genre de la Trasteverine… Celle-ci se tint à distance, les yeux en feu et la poitrine bandée sous son corsage et les pointes de son châle. Pierre fit monter immédiatement son petit ami chez Jean qui venait de se lever, et le suivit. Jean fut aimable et charmant avec Pierre et salua Djino d'un affectueux – Good morning, mylord !

Mais l'adolescent en offrant sa petite main au Prix de Rome ne put même, dans sa douleur, ébaucher un sourire : Pierre expliqua en peu de mots ce qui les amenait, la nécessité de quitter Rome pour échapper à la chasse, au poignard de la Sanguisuga. Jean fut stupéfait d'apprendre tant de choses en si peu de temps et déclara Djino admirable en prenant à nouveau pour les serrer avec bienveillance ses petites mains effarouchées.

— Ce que tu me dis là, mon bon Pierre, ne me surprend qu'à moitié, bien que ce soit absolument ahurissant appliqué au joli petit gosse que voilà. Tu ne pouvais, vous ne pouviez mieux agir qu'en venant ici. Tu penses faire une ballade à Subiaco et revenir à Rome si la dame le permet, ce qui n'est pas sûr. Mais si tu tiens à ce que ta goule ne vous suive pas, – et je comprends ça, ah ! le bandit ! – c'est facile. D'abord elle n'irait pas jusqu'à Subiaco, tu penses. Ta voiture est restée en bas ; laisse le cocher vous attendre ; je m'en arrangerai. On va vous ouvrir une grille dans l'allée qui débouche à l'extrémité de la galerie des moulages, elle vous conduira jusqu'à la via Ludovisi par le corso Porta Pinciana. Vous prendrez là une autre voiture et fouette cocher ! Pendant ce temps la chaude Sanguisuga se calmera… Si demain la femelle rôde autour de vous, par un manège à peu près semblable, en ayant eu soin d'envoyer d'avance vos bagages à la gare, vous faites vos adieux à Rome et tu vas embrasser ta petite sœur Gilberte dans les monts de la Savoie. Pas vrai, mylord, conclut Jean Bérille en donnant une tape amicale sur la joue de Luigi. Je ne suis fâché que d'une chose, Pierre, c'est que tu partes si inopinément. Mais je comprends tes craintes, ah ! Dieu oui. Il me parait même imprudent, sachant ce que tu viens de m'apprendre, que tu touches Rome à votre retour. La Sanguisuga, la Sanguisuga, tout ça c'est du vilain monde, ça vous a le coup de couteau facile… et tu ne te soucies, ni pour toi ni pour ce petit *birichino*, d'un pareil roman, pas vrai ? Ce serait exagérer utilement la couleur locale de ton aventure… Quel dommage tout de même que tu partes si

rapidement !… Dis donc, j’ai là tes charbons ; Peterson a été tout ce qu’il y a de plus gracieux ; il y a joint les dix clichés pour que tu sois certain d’être seul à posséder en chair et en os, et en photographie, le plus poltron de tous les *birichini* romains ; pas vrai, mylord ? – C’est un véritable sacrifice qu’il fait, je t’assure… Dis-moi, Pierre, je vais m’inquiéter de la louve pendant votre absence et je t’envoie ce soir un télégramme, *albergo dell’Aniene, à Subiaco*, pour te dire si tu peux rentrer sans crainte. – Puis, en confidence à Pierre : Mon petit, la Sanguisuga peut se fouiller pour en retrouver un pareil ; le crapaud n’est pas joli, ni beau, ni splendide : il n’a plus forme humaine ; regarde-moi cette bouche et ces yeux, c’est un petit dieu ; pas vrai, mylord ; allons voyons, on ne rit donc plus ? sacré nom d’une pipe !

Quand les trois jeunes gens furent au seuil de la Villa :

— Eh bien ! Djino, on ne dit pas au revoir au monsieur ? Peut-on embrasser cette petite frimousse-là ? Djino tendit ses joues. – Là… Adieu, Pierre, adieu, mes enfants, et puis – il rattrapa Djino par sa manche : – *piccolo vigliacco*, tâchons de ne plus avoir peur, *ragazzo brutto* !… Albergo dell’Aniene n’est-ce pas, Pierre ?… Au revoir !

Jean les vit monter en voiture. De la main ils le saluèrent tous deux, et Djino lui sourit sans oser beaucoup. Le musicien retourna sur ses pas ; il descendit régler le cocher, et comme la Sanguisuga était en conversation très active avec lui :

— Tenez, cocher, voilà votre course et le pourboire promis. Ces messieurs attendent ici le commissaire de

police que M. le consul de France doit leur envoyer… Vous êtes libre.

La Sanguisuga devint jaune ; elle fit quelques pas du côté de la place d'Espagne en dissimulant mal son désir de fuir au plus vite… Quand elle eut sauvé les apparences, Jean la vit s'échapper au galop, folle de colère et de passion déçue, et s'engouffrer dans le raidillon qui la mit hors des atteintes… du commissaire de police et de M. le consul de France !

Chapitre XVI

À la manière dont Djino répondait aux questions de son ami : – Oui, Pierre… – celui-ci devinait chez l'adolescent une confiance absolue qu'il ne voulait pas confondre avec la soumission. La seconde n'était qu'apparente et venait sans effort à la suite de la première. Ce pauvre petit vagabond n'avait jamais connu, hors le collège, la tranquille assurance du jour sans inquiétude pour le lendemain. Chaque minute lui apportait le souci déchirant de la minute suivante. Que devait-il faire ?… Quelles ressources lui viendraient pour subvenir à ses besoins si modestes pourtant ?… Où coucherait-il ce soir ?… Comment remplacerait-il les navrants petits souliers dont les coutures se disjoignaient fil à fil et dont les semelles se désagrégeaient ?… Comment aussi ses humbles vêtements ?… Où n'abandonner pas le souci de propreté cher à son joli corps ?… Où dîner ?… Où coucher ?… Qu'espérer ?… Que faire ! que faire ! À quelles compromissions ne pas s'aventurer pour vivre quand même ? Il avait rencontré la Stefanina, la Sanguisuga ! Mais sa jeune âme affinée et son petit corps robuste se lassaient à la fin des bestialités sauvages de ces femelles. Elles n'y songeaient guère, aux désirs éveillés de son âme ! en fatiguant violemment son corps de leurs caresses

énervantes, sans souci, certaines fois où leur appétit grondait davantage, de le laisser évanoui d'épuisement sur la triste paillasse où il venait chercher les doux rêves des enfants dans un sommeil réparateur. Elles usaient de lui comme d'un homme ; il avait voulu leur résister ; mais dès qu'elles l'approchaient d'une certaine façon, ses sens ne pouvaient se dérober à l'appel de leur chair ; tout de suite il se laissait prendre, et leurs mains habiles finissaient par obtenir de son adolescence mieux que de la passivité… Le lendemain, impitoyables, ces filles sollicitaient à nouveau sa virilité, sans pitié pour les fatigues bleues et dolentes de ses beaux yeux… Elles le tuaient en l'aimant – et quand il les repoussait elles venaient encore l'assassiner !

Pierre ne se demandait pas par quel charme cela, puisque, à la première rencontre, au premier mot, il avait senti son âme glisser vers Luigi comme le fer vers l'aimant. Pierre aimait Djino et ne voyait pas la possibilité de se soustraire jamais à cette attirance inexplicable de l'adolescent. Il se rendait compte de cela comme aussi de l'ascendant que lui-même exerçait sur Djino. Il ne se trompait pas, Ainsi que Jean et Marc, qui le lui disaient avec une impertinence légère et gamine, Luigi avait été séduit immédiatement par la distinction rare de sa tenue et l'attraction plaisante de son sourire, par une sorte de timidité très à l'aise pourtant sous la jeune assurance de ses yeux clairs qui captivaient, par la manifestation contenue dans sa voix, dans ses gestes, dans ses regards, d'une affectuosité prête à toutes les

indulgences, bonne et charitable, sensible et juste et d'intentions toujours élevées. Djino n'avait pu encore approfondir tous ces sentiments, mais il en subissait l'influence et se livrait à l'amitié de Pierre sans plus de crainte que, à l'école, aux intimes camaraderies des collégiens de son âge. Djino aimait Pierre parce qu'il sentait le jeune homme tout pareil à lui et que sa fierté d'adolescent était flattée, très flattée du témoignage d'un aussi élégant ami. Et, sans calculer positivement, sa jeune sensualité se réjouissait du bien-être dont Pierre lui offrait une part si agréable.

Le train s'éloignait de Rome à toute vitesse, libre d'obstacles dans la désolation plane et grandiose de la Campagne Romaine. L'effroi de Luigi restait là-bas, loin, dans l'agglomération de la Ville auguste perdue à l'horizon de la plaine dentelée de montagnes bleues. La nouveauté pour lui d'une confortable installation dans leur coupé de première classe, et la sécurité que l'éloignement lui rendait, avaient détendu la douleur de sa jolie figure aimante. D'abord il se rendait mieux compte ainsi qu'il appartenait *définitivement* en quelque sorte à celui qui l'emmenait. Aucun être ne s'étant jamais attaché à lui, isolé, seul au monde, il se donnait à celui qui voulait bien le prendre. Pour la première fois il demandait :

— Pierre, que ferons-nous à Paris ?

Et, lui répondant, Pierre s'aperçut que sa menace de rendre ce mignon petit gamin à l'horrible Sanguisuga, bien

que si amicale, si exagérée, si impossible – avait produit un effet dont même le charme trop complet lui fit redouter que les gentillesses de l'adolescent ne fussent que de la crainte. Mais non, Djino était d'une câlinerie délicieuse d'attitudes, de regard et de paroles. Il venait se frotter à Pierre, recherchait son contact et caressait aux yeux réséda de son ami ses yeux de lapis-lazuli. Il osa même, comme il s'était gaminement blotti auprès de Pierre, avancer et appuyer sur son bras une petite main très, très fine que Pierre aimait beaucoup.

— Pierre… Pierre… venez voir !… les Cascatelle, les Cascatelle !…

Ils se levèrent ensemble vers la portière de droite où le grondement sourd des chutes de l'Anio roulait à travers le halètement du train occupé à gravir les pentes ennuagées de pâles verdures d'oliviers. C'était Tivoli. Ils s'approchèrent l'un de l'autre. Des éboulis d'écume moussaient entre les rochers et se précipitaient de trois cents pieds de haut jusqu'au fond de l'abîme où la lumière s'irisait en arcs-en-ciel sur les fines vapeurs, baignant de neuves verdures étincelantes. Un tunnel percé dans le roc, puis un autre, un troisième, rejetaient les jeunes gens en arrière. Djino riait parce qu'il prétendait que Pierre à son tour avait bien peur aussi. Un tel bonheur prenait ses yeux que de petites larmes toutes menues montaient avec son rire espiègle jusqu'au bord de ses longs cils, et brillaient un instant arrêtées aux clartés de ses paupières…

En bas, par delà des escarpements sans nombre, un colossal moutonnement de terrains s’étendait sous le soleil du matin, semblable à une mer de violettes et de roses aux vagues crêtées d’or dont, plus près, les glauques émeraudes blanchissantes des oliviers eussent été les embruns argentés. Et sur tout cela un ciel éblouissant comme mouillé d’azur, avec l’énorme scintillement liquide du soleil printanier suspendu dans l’espace ivre de lumière.

Au delà de Tivoli, vers Mandela, la végétation se raréfiait, et les rocs dépouillés laissaient voir, comme en Grèce, les belles lignes de leurs stratifications brûlées dans l’atmosphère torride d’août. Plus loin encore, dès que fut visible Anticoli serti comme une aire aux parois du rocher, le paysage âpre se simplifia davantage ; les rameaux discrets des oliviers se mêlaient seuls, à mi-côte, aux brumes subtiles du matin. Pierre aimait l’austérité paisible de cette vallée de l’Anio qui lui rappelait la grandeur immortelle et misérable des montagnes helléniques où de nobles figures de jeunes hommes, comme ici, de temps à autre apparaissaient pour ajouter leur beauté grave et recueillie au charme souverain du paysage…

Pierre questionnait beaucoup Djino ; les réponses de l’adolescent le ravissaient ; il reconnaissait en lui les mêmes élans vers la beauté parfaite. Leur indécision même et les définitions inhabiles de ses préférences étaient les balbutiements, les premières notes d’un hymne, d’une prière qui trouvaient en lui un écho attentif à ne rien perdre de leurs juvéniles harmonies. Aussi Pierre aimait Djino.

Pierre aimait Djino. Il gardait jalousement le souvenir des étreintes consolatrices du réveil. Le parfum demeurait en lui des lèvres tremblantes de Luigi, car sa bouche était un fruit d'une rare essence et la délicatesse de son visage était d'une fleur.

Ainsi, comme l'alerte avait été brutale, la rémission se faisait douce et bénévole de ce péril écarté. Une renaissance de bonheur s'éveillait autour d'eux tandis que Subiaco, enfin, élevait en avant du train, à leur gauche, les alvéoles serrées de ses maisons rousses adhérentes au hardi promontoire penché au-dessus de l'Anio. Ils avaient vu, le long du chemin, dans la verdure avare des graminées rejetées en bas, hors les surfaces inhospitalières et pelées des rocs, des touffes de coucous d'or pâle ; le courant d'air tiède qui d'une portière à l'autre s'enfuyait, apportait constamment des odeurs de violettes. Des roses légères grimpaient aux arbres, et dans les rares enclos ceints d'âpres murs en cailloux secs l'opulence fardée de lourdes pivoines surprenait par l'éclat que dédaignait la réserve élégante des oliviers, frustes gardiens des maisons fauves.

Naturellement, à peine descendu, Djino observa qu'il y avait plein de « petits gosses » à la station. Où n'y a-t-il pas plein de petits gosses, en Italie, dans la vraie Italie, de Florence à Syracuse, de Toscane en Sicile ?

L'antique char-à-bancs des gares où les voyageurs sont clairsemés, était là. Aussi la route poudreuse où le misérable véhicule prolongeait sa lente agonie. Comme

Djino avait mis de ces beaux brodequins en cuir jaune lacés de soie, dont la fantaisie très jeune flatte la coquetterie si peu compliquée des garçons, Pierre ne voulut pas qu'il les traînât dans la poussière. La guimbarde tapissée d'un faux pelage de tigre, cahin-caha, passa sous les marbres dorés d'un arc-de-triomphe bien surprenant sur ce chemin, et grimpa jusqu'à l'albergo dell'Aniene.

Ah ! la rusticité franche du bourg, le beau délabrement de tout, maisons, murailles, toitures, dallages des ruelles, rampes inaccessibles, pierres vétustes des seuils, margelles rongées des fontaines où des aïeules aux costumes d'autrefois viennent puiser l'eau dans de beaux vases de cuivre et, fantômes tremblants de canéphores antiques, les élèvent sur leur tête en rejoignant, d'un pas bien rythmé, le vieux foyer de jadis…

— Voyons ! Djino, puisque nous allons déjeuner !

Ça ne fait rien, Djino adore boire aux fontaines. Il a, pour s'y désaltérer, des précautions maniérées de jeune chat et des légèretés délicates de petit oiseau… Il eût, sur les vasques usées des fontanelles pompéiennes, après d'autres garçons effrontés, imprimé la trace mutine de ses coudes et l'empreinte alerte de ses genoux roses nus sous une courte tunique de lin, arrêtée sur la clarté des cuisses hâlées et vigoureuses – dont les demi-manches larges se relevaient à l'épaule ; il eût, de ses doigts fins, conduit l'eau froide du mascaron égrillard jusqu'à ses lèvres altérées, à travers la conque de ses mains polissonnes.

— … Djino, petit sale, voulez-vous que je vous gronde encore !

Mais Djino a sur son joli menton d'un si pur dessin des gouttes d'eau si claire, ses lèvres sont si gourmandes de fraîcheur et ses yeux transparents si prometteurs de caresses, que Pierre le prierait, s'il osait, de recommencer pour la seule grâce achevée de ses attitudes quand, adolescent joueur, Djino mouille sa figure éveillée au jet limpide des fontaines.

À table, dehors, sur la terrasse aux étais assez élémentaires qui la suspendent haut sur l'Anio :

— … Si ça s'écroule, Djino va tomber dans le champ de *carciofi*.

— Avec Pierre, n'est-ce pas, Djino ?

— Bien sûr. Pierre aussi viendra avec Djino.

— Djino ?

— Pierre ?

— Voulez-vous mettre votre serviette, vous allez jeter toute la sauce sur vous.

Alors Djino, exprès, noue à son cou la serviette qui fait deux grandes oreilles blanches sur sa nuque blonde. Il rit beaucoup, et Pierre avec lui rit également.

C'est vrai, il y a entre eux et l'Anio, dans le ravin, un champ d'artichauts juste au creux de l'encorbellement des rochers où repose la terrasse, au moins à cent pieds au-dessus de la rivière. Mais par exemple la vue est de toute

beauté. Sur la nudité chaude des rocs se fondent des nuances mates absolument rares et précieuses estompées du bleu de saphir au mauve presque rose. Au loin plusieurs plans de montagnes se superposent entre lesquels on devine le poudroiement lumineux qui monte des vallées. Tout près, l'Anio déroule ses moires torrentueuses que de gros cailloux soulèvent par places pour offrir au soleil les milliers de miroirs chantants où ses rayons reluisent. Et l'atmosphère vibre, bleuâtre dans les ombres zébrées du vol résonnant des abeilles dorées de pollen. La table est blanche. Le vin ambré rit dans les verres ; l'heure est exquisement tendre, pâmée de bien-être, de jeunesse et de beauté, comme si tout répétait le printemps, l'adolescence blonde, fluide et bleue de Djino, dans le val sauvage et rude de Subiaco.

Dans la salle de l'intérieur des gens frustes sont attablés et mangent lourdement autour de la table commune, marqués chacun, ouvriers ou paysans, du type rude et simple de ces montagnes. Pierre et Luigi frôlent, en sortant, ces hommes et ces femmes qui dégagent une forte odeur humaine.

Dehors – ah ! Djino est content, et Pierre aussi – dehors il y a encore des petits gosses dont les yeux malins sont à l'affût. Mais il ne faut pas se précipiter sur eux. Pierre attend pour choisir le guide, d'ailleurs inutile, qui les conduira à San-Benedetto, tout là-haut, là-haut. Il remonte à droite vers la place où se tient un pauvre petit marché de fruits, de grosses oranges, de menues quincailleries, de

poteries aux formes très amusantes et de belle chaudronnerie en cuivre. Tout cela est étalé à terre, en face de l'église blanche au portail un peu solennel et très en désaccord avec la rusticité moyenâgeuse du bourg.

Il y a plein de jolis gamins aux yeux vifs ou indolents, espiègles ou candides, souriants ou craintifs, hardis ou sauvages, tous très plaisants en dépit quelquefois de l'irrégularité du visage.

Pierre a soin de choisir parmi les moins importuns, Djino aussi, sur la recommandation de son ami ; parce que Djino aussi veut bien un guide. Et il y a justement un petit drôle qui se tient si timide à l'écart de tous les autres et qui semble boire Djino des yeux.

Celui-là est pour Djino.

— Comment t'appelles-tu, polisson ?

C'est Djino qui a l'audace d'appeler l'enfant, polisson, *birichino*.

— Ettore, signor.

— Pierre ? le petit gosse s'appelle Ettore.

Et leurs jolis regards, à tous deux, aux deux gosses, Ettore et Djino, pétillent de malice et de joie.

Ettore montera à Santa-Scolastica et à San-Benedetto. Comme il est petit, douze ans peut-être, Djino décidément le garde pour lui.

Pierre en a vu un autre aux larges yeux noirs et calmes fortement bistrés dans sa longue figure mince, très fine et

très robuste.

— Et toi, mon p’tit gas, comment t’appelles-tu ?

— Orazio, signor.

— Djino ?

— Pierre ?

— Le petit gosse s’appelle Orazio.

Et leurs jolis regards à tous quatre, aux trois grands et au petit, sont magnifiques de joie, de bonheur. Ils portent dans leurs claires prunelles les ondes lustrées et embaumées et les joies de l’avril provocant.

Et tous se mettent en route. Djino n’a pas voulu prendre une bonne mule sur laquelle il aurait été si bien pour gravir les lacets rocailleux de la montagne ! Alors on ira très doucement. Le chemin ne monte pas encore d’ailleurs. Il s’échappe de la belle place où une large fontaine aux grandes auges de calcaire s’adosse, en le surplombant, au lit encaissé de l’Anio. Des filles y puisent de l’eau et des gamins y jouent à s’éclabousser.

Il faut au contraire descendre vers le bord du torrent, après les pauvres dernières maisons rousses de Subiaco se muent en un misérable faubourg très sordide où, sur la route, un seul rang de masures abrite des vieilles femmes, où de petits enfants bruns se roulent dans les ordures, sous les images peinturlurées des madones et des saints. Mais les aïeules ont conservé intacts les vieux bijoux et les anciens costumes des monts Albains, et leur misère caduque, à leur

insu, se pare d’une grâce vieillotte très naïve, très sincère et très belle.

Dans le bleu du ciel la croupe des monts sommeille sous les oliviers gris ; mais à droite, contre l’Anio qu’ils dominent, les feuillages lustrés des chênes-verts se penchent sur la route et jettent de larges ombres emmi la marmaille qui joue pieds nus et fesses à l’air.

Les cailloux roulent sous les pieds de la jeune expédition déjà folle de rires et haletante un peu car « ça commence à grimper ». L’herbe qui borde les sentiers raboteux contient l’effervescente floraison des graminées, partout la même au printemps : jacinthes, pâquerettes, campanules, coucous, violettes, anémones, fines chevelures des herbes montées en graine, et tout le petit monde paisible des efflorescences inconnues. Et tout cela sent bon. Ah ! voilà qu’en s’élevant il faut s’avancer dans la vallée resserrée de l’Anio. On voit très bien Antera, San-Francesco, Tacianella, Canterano plus loin, et, sur chaque croupe, au sommet aride des rocs, l’agglomération chétive ou grouillante des maisons de pierres sèches.

Comme on arrive à Santa-Scolastica qui est bâtie très haut, un polisson encore s’avance, tout intimidé, le méchant drôle, car ça fait déjà joliment du monde autour de Pierre, – mais avec, pourtant, plein de malice aussi dans ses yeux et un beau sourire candide sur ses lèvres. – Ah ! les petits gamins de Subiaco ! Il guettait le cortège. Dès lors que nul

ne l’en repousse c’est une invitation, pour lui ; il s’y joint d’office. On ne s’arrête pas à Santa-Scolastica.

Tout de même Djino se rapproche de Pierre. Il est inquiet. Ça fait trop de « petits gosses ». Pierre voit bien que Djino a peur qu’on l’oublie sur la route et qu’on emmène à sa place Ettore, Orazio ou… C’est Ettore qui dit le nom du nouveau venu : Giacometto.

Donc, Djino ne quitte pas un instant Pierre ; et Ettore qui ne connaît que le devoir vient prendre la droite de son joli chef. Ça grimpe tout à fait beaucoup, comme dirait Djino. Subiaco est complètement répandu presque à plat au fond d’un immense verger d’oliviers. Tout à l’heure les maisons s’escaladaient l’une l’autre, en cône, maintenant elles éparpillent leurs aspérités d’une belle couleur terre de Sienne brûlée, dans les arbres, au bord de l’Anio torrentueux. On voit les sentiers étroits sinuer à travers la montagne et, tout près, la route blanche de Santa-Scolastica que l’on vient de quitter, avec, en bordure, les lourds bâtiments fauves et le campanile carré du couvent… Et puis des poules noires sur la route blanche. C’est Orazio qui voit cela. Elles sont pourtant bien petites, les poules, mais les yeux d’Orazio – Orazio a quinze ans – sont très vifs bien qu’un peu fatigués par tant de bistre très inquiétant, autour.

Il faut encore éviter un énorme pan de roc, et, là au-dessus, c’est San-Benedetto. Oui, mais on n’y est pas encore, à San-Benedetto, assure Orazio qui voudrait bien rire beaucoup avec Pierre tandis que Ettore suit et frôle Djino des yeux et que Giacometto est bien ennuyé d’être

tant délaissé par le robuste et svelte Orazio qu'il parait bien connaître.

On tourne le rocher. Djino par extraordinaire allait en avant, avec Ettore, bien sûr… Djino redescend inquiet, inquiet :

— Pierre, encore un « petit gosse » !

C'est pourtant Dieu vrai ! Encore un petit gosse ! Oh ! le pauvre petit polisson ; il voudrait bien rire aussi avec toute cette armée de *birichini* ; il n'ose guère. Seulement il vient tout de suite vers Pierre qu'il a évidemment pris pour le général, et lui offre, plein sa main sale, des violettes toutes fraîches. Pierre les lui prend. Alors Cesare – il s'appelle Cesare celui-là qui a dix ans – Cesare est intronisé et fait partie de la turbulente expédition.

San-Benedetto est encore au-dessus de tous ces lacets caillouteux bordés de grosses pierres d'où s'élèvent, drus et luisants, des chênes-verts, et, très pâles, des oliviers.

Ils sont six à rire : Pierre, Djino qui fait une petite moue par quoi il est bien plus gentil encore… nous disions : Pierre, Djino, Ettore, Orazio, Giacometto et Cesare. Jamais les vieux rochers où les moines parfois descendent prier en silence n'ont entendu semblables chansons, même à l'aube quand tous les nids s'éveillent à la fois. De là-haut, au-dessus du couvent, arrive la cantilène aiguë d'une flûte, on eût dit – dans le silence rougeoyant de la cime ocreuse enguirlandée d'oliviers – faite des roseaux blancs du lac

Copaïs et vivante sous les lèvres habiles d’un pâtre de Théocrite…

On ne peut cependant pas faire entrer tout ce monde-là dans le saint monastère, Pierre donne des ordres en conséquence à chacun des adolescents rustiques et gracieux de Subiaco ; ce sont : Orazio, Giacometto, Ettore, Cesare, plus un qui attendait, le petit monstre ! dans le raidillon étroit contenu entre deux murs de soutènement qui conduit à la porte du couvent : Giovanni-Battista. Ce qui fait cinq, au grand désespoir de Djino. – Pierre et Djino ça fait sept !

Par le seuil resserré d’un long couloir dont la fraîcheur apaise l’ardeur de l’ascension, Pierre et Djino arrivent – mon Dieu ! comment Djino pourrait-il bien s’y prendre pour être certain que Pierre ne va pas le laisser à Subiaco et emmener à sa place Orazio, par exemple !… – Pierre et Djino arrivent dans une salle tout irrégulière où des fresques se meurent le long des murs. Dans un angle une porte s’ouvre sur la chapelle. La chapelle est écrasée sous les murailles vétustes où des lambeaux de légendes se déploient en couleurs épuisées. Cela est très, très vieux. Et du silence recueilli rampe sur la moiteur des dalles, porteur, on dirait, du murmure monotone et lointain des hymnes. Djino ne veut plus quitter Pierre, et Pierre trouve un bonheur infini à serrer contre lui l’adolescent précieux comme l’icône d’or immobile devant eux au front du tabernacle. Ils descendent des marches. C’est l’autel, là, où Pierre quand même s’incline en passant, presque étouffé par les voûtes basses sur lesquelles on sent la pression

dangereuse et lourde des rochers, où tant de saints et d'anges vieillots dans les bleus, les verts, les roses, les jaunes et les vermillons pareils aux naïves couleurs d'un Benozzo Gozzoli, sommeillent… S'ils allaient se réveiller de leurs poses maladroites et charmantes ! Djino parle très bas. Il y a des marches encore à descendre. Au bas des marches, sous le roc apparent, une crypte inquiétante abrite un autre autel. La Panaghia byzantine fleurit, Vase d'insigne dévotion, aux parois enluminées de la crypte voûtée dont les nervures s'appesantissent jusque sur la tête des jeunes gens recueillis. De l'intérieur, il ressemble à une forteresse, ce couvent délabré dont les murailles sont si tristes et silencieuses, où l'idée de la Mort s'impose si violemment dans les apparitions ternes et désolées qui ferment les yeux des anges en épuisant les ors de leurs nimbes élargis… si violemment elle s'impose, que la Vie, semble-t-il, se révolte sous l'écrasement irrémédiable de ces souterrains, et veut fleurir, même si maladivement, veut fleurir pour s'anémier, souffrir, se lamenter ; pour que des tortures soient qui n'eussent pas été sans elle qui dans tous les êtres versa, capricieux et mauvais, le doux poison d'amour…

Et cette solitude exaspère leurs pensées. Ils se comprennent soudain, Pierre et Luigi, seuls dans le fond ultime des cryptes où perce, à travers les vitraux irradiés, un peu de jour provocant et délicieux. Si délicieux que, par une ouverture parcimonieuse, ils veulent ensemble voir dévaler à leurs pieds, vers l'abîme, les chemins en lacets où des fleurs s'épanouissent et se lèvent des adolescents… avec, au

bord de la montagne lointaine, l'amphithéâtre roux et sec des maisons de Subiaco – d'où vient le bel Orazio ! Djino se souvient… Ensemble ils veulent voir. Et, dans ce geste, leurs chevelures se confondent de leurs fronts rapprochés, puis leurs joues surprises, un moment demeurent unies tandis que la tiédeur de leur sang en eux s'échange dans la fraîcheur demi-sépulcrale… Non, pas Orazio !… Pierre s'attarde qui sent sur sa tempe fiévreuse s'appuyer l'oreille de Djino. Ils se tournent l'un vers l'autre. C'est très beau l'Anio tout au fond du précipice ! Djino veut parler, ses lèvres exquises s'ouvrent, mais elles se ferment dans un baiser qu'il porte aux lèvres amies de Pierre en caressant à ses yeux aimés ses yeux de gamin amoureux… Et leur joie fleurit de se chérir sur leur bouche qui s'abandonne. Pierre sent monter jusqu'à lui l'haleine embaumée de l'adolescent expert en baisers, l'amitié tendre de son cœur ignorant d'amour. Ailleurs il eût grondé ; devant l'autel il consent que Djino cherche la place où tenir longtemps ses lèvres savoureuses contre ses lèvres extasiées… Leur chair juvénile s'incruste et longtemps demeure, angoissée, sur la saveur troublante qui tient leurs bras enlacés, leurs mains tremblantes au creux des paumes où se lient leurs doigts fins. Et Pierre voit rayonner sur les émeraudes de ses yeux les cils obscurs, les yeux bleuâtres et peureux de l'adolescent audacieux et chéri…

… L'abîme n'est pas, pour lui, sous les rocs où ses pieds reposent, l'Anio dont le chant perpétuel berce les escarpements des proches précipices, il est dans la bouche

offerte du jeune ami où son baiser se perd et sa volonté se fond.

Et Pierre avait des larmes plein ses yeux parce que l'image de la Sanguisuga se vautrait devant lui, polluant la beauté de Djino – et qu'il était jaloux !…

Comme leurs lèvres avec peine se séparaient et que survivait à l'étreinte pure la liaison tiède de leurs mains et le doux frôlement continu de leurs yeux, des pas s'avancèrent sur les dalles, qu'ils n'avaient pas entendus et, de voix lentes et graves, issirent, dans les nefs supérieures, les notes blanches du *Salve Regina*.

Pierre ne croyait plus guère. Le scepticisme païen était dans son cœur. Mais tant de joies, dans son adolescence si proche encore, étaient formées de ces rêves mystérieux, qu'il conservait l'amour à ce qui ne put retenir sa foi, et le respect à ce qui n'attirait plus son adoration… Et ce monastère sauvage de San-Benedetto s'offrait encore, pour la communion de son âme à l'âme puérile de Djino, de sa chair défaillante aux lèvres caressantes de l'adolescent, comme le temple le plus noble qu'il eût imaginé à la ferveur de cet amour.

Alyssos vivait dans la lumière éclaboussante de son souvenir… Il avait refusé le petit Grec impertinent et blond… Mais Djino n'offrait que ses lèvres ; alors…

… Et leurs yeux demeuraient ensemble. Ensemble ils écoutaient, en se souriant, les moines dont les répons

tombaient sur eux, glacés, au fond de la crypte vermillonnée.

Ils remontèrent sans hâte. Point ne s'émurent les cagoules bénédictines qui s'alourdissaient sur les épaules, couvrant à demi les crânes prostrés dans la solitaire méditation… Djino ne voulait pas que Pierre se séparât de lui ; il se serrait contre son ami, et Pierre enveloppait de son bras l'orphelin beau comme Éros, tendrement, dans une muette adoration.

Des marches encore. Ils repassèrent devant l'autel de la chapelle supérieure où des psaumes graves recommençaient d'arriver, ascendants cette fois. Ils se taisaient et marchaient avec lenteur entre les enluminures des parois et des voûtes. On avait allumé des cierges dont le grésillement s'allumait aux nimbes effacés des vierges, aux auréoles filiformes des guerriers et des anges.

Ils sortirent du sanctuaire. Alors, dans la salle où la polychromie charmante des fresques allait s'atténuant aux murs appuyés sur le roc, les jeunes guides qui attendaient assis se levèrent aussitôt. Ah ! Les gracieux petits drôles. Orazio d'abord s'avança et offrit à Djino une couronne d'olivier joliment tressée – la même, songea Pierre, qui, suspendue aux seuils lumineux d'Athènes, annonçait aux voisins réjouis la naissance heureuse d'un garçon. Ettore tenait dans ses mains un nid fait de ramilles, de laines et de mousses ; écrin délicat de deux perles menues, rondes et bleues comme des turquoises. Giacometto apportait une brassée de coucous d'or vert. Cesare avait noué des petites

touffes de violettes dans un rameau de chêne-vert… et Giovanni-Battista interdit gardait vers lui une écuelle de lait qu'il était allé demander au moins à son ami le chevrier de Théocrite.

Quelles gamineries souriantes et spirituelles que ces offrandes sauvages dont Djino eut tôt les mains pleines ! Il offrit à Pierre la coupe de lait, mais Pierre attendit pour y goûter que son petit ami eût d'abord trempé ses lèvres fruitées dans la crème, après quoi il but à son tour.

Tous deux voulurent conserver un peu de ces dons agrestes avant de les déposer, en sortant, au pied d'une croix qui, sur la cime d'un rocher, marquait l'entrée du cloître.

À l'extrémité d'un long sentier, taillé au flanc de la montagne, où fleurissaient des roses et poussaient de jeunes oliviers, on arrivait à une sorte d'éperon surplombant les vallées rayonnantes. Un petit mur en exèdre offrait le siège commode de ses gros cailloux secs. En bas, très bas, un bois sacré ne laissait voir que les têtes feuillues et sévères de ses oliviers… Et l'écho des grandes murailles brunes et des rochers en relief dans le paysage inondé d'allègre lumière, renvoyait les notes perlées d'un chalumeau.

— *Il capraio ! il capraio !…*

Les enfants s'écrient ensemble. C'est le chevrier. On l'appelle. – Ça va faire huit ! – D'abord il n'entend pas, perdu on ne sait où. Mais soudain sa petite voix arrive distincte en un mince filet juvénile porté dans le grand

torrent d’air pur. Et puis, en quelques minutes, sans qu’on puisse deviner d’où ils sortent, ses chèvres les premières et lui-même ensuite apparaissent en bas du grand mur d’appui dont le sommet sert de banc à Pierre et à tous les *birichini*. Svelte et vif petit pâtre, il a tôt fait, dans les anfractuosités des cailloux, de trouver la place où poser ses pieds, où accrocher ses mains. Et le voilà, chassant à coups de menus graviers ses chèvres qui vont tourner pour le rejoindre. Non, ce n’est pas le berger de Théocrite ; la flûte de Pan est dans sa panetière, mais la grâce attique a fui sa jeune figure de faune, et toute sa petite adolescence s’est épanouie suivant l’évolution d’un végétal plutôt rude où ses yeux seuls seraient des fleurs sauvages.

… Le soleil descend lentement. La lumière est d’ambre, qui tout à l’heure ruisselait d’azur et de cristal ; et des bleus sombres se révèlent au creux des escarpements.

Il capraio s’appellerait Pasquale s’il n’était surtout *il capraio*. Pierre voudrait qu’il donnât du lait à tous les gamins. Il consent. Pour attraper ses chèvres ça n’est pas très commode. *Il capraio* marche au milieu d’elles, sournois et guettant du coin de son œil noir, sans y prendre garde, la bonne laitière. Il passe auprès de celle-ci une fois, deux fois, puis soudain se penche et saisit la bête à la patte de derrière d’un geste si comique et si gracieux que Djino serait heureux de le voir recommencer – et Pierre aussi, Ah ! l’habile petit chevrier.

Quand Giovanni-Battista puis Ettore, Giacometto, Cesare, Orazio ont bu, c’est au tour de Djino. Pasquale attrape une chèvre encore avec des ruses d’un tel charme bucolique, avec des attitudes si amusantes et imprévues que tout le petit monde rit et s’exclame… et fait peur aux chèvres qui sautent.

Pierre boit dans l’écuelle de bois où Djino a laissé la fleur de son haleine, où tous les autres avant lui ont abandonné des arômes frustes de leurs lèvres gamines qui sentent la bruyère pourpre, la menthe verte et le coucou citron.

Or, une étoile pâle s’allume dans le vert glauque du ciel tandis que le soleil effacé frotte encore de reflets d’or les crêtes violettes des montagnes. Le jour tombe, Il faut descendre. Subiaco éparpille dans la lumière épuisée ses maisons rousses aux toits plats. Les oliviers sont bleus. L’Anio s’argente et luit, vert, au fond des ravins. Des étoiles encore, partout, tout d’un coup dans le ciel, parmi le crépuscule cendré d’orange, de chrysoprase et de pourpre.

En descendant Pierre a donné des sous et des piécettes à Djino, et Djino est prodigue. Aussi ce sont des mercis un peu confus, des petits mouvements de lèvres peureuses, heureuses et jolies ; et, dans les yeux des adolescents, comme au fond du ciel moins beau que leurs doux visages, des étoiles s’allument, – et les menottes hâlées se tendent pour les adieux…

……

Adieu, petit Pasquale très sauvage qui ne sais pas donner la main ; demeure avec tes chèvres parmi les courtes bruyères et les buis âcres ; fais chanter sous les oliviers, à tes lèvres de faune, la flûte divine de Pan, pour charmer des âmes errantes qui, passant là, garderont le souvenir de ton agreste Subiaco…

Adieu, Giovanni-Battista ; dans six ans, quand tu en auras seize, les filles souriront à tes yeux, et tes lèvres de gamin seront bonnes, toutes neuves, à leurs lèvres de femmes, si tu descends à Subiaco…

Adieu, Giacometto très candide aux yeux malicieux et qu'Orazio aime trop peut-être. Va ! De gamins comme toi, aux amours difficiles, le monde est plein. Ils grandissent pour souffrir… quand Orazio n'est pas auprès d'eux. Que n'en est-il seulement à Subiaco !…

Adieu, Cesare aux petites mains sales remplies de violettes, aux beaux cheveux bouclés. Guette les voyageurs, gamin joli, et leur donne tes fleurs et leur accorde les grâces de tes yeux. Quand ils reviennent de Grèce et portent dans leur cœur le deuil noir de la beauté perdue, tes petites mains écartent les voiles sombres ; tu ris, leur âme accablée s'allège et prend leur demi-deuil aux violettes de Subiaco…

Et les ravines sont rapides, où se dissout l'avalanche des jeunes hommes.

Il ne reste plus que Ettore et Orazio qui rentrent avec Pierre et Djino ; les autres se dispersent et sont allés

rejoindre leur maisonnette dans les oliviers ou leur simple abri dans Santa-Scolastica.

Et voilà que la nuit sereine s'étend sur toutes choses et jette des ombres aux cimes lointaines tout à l'heure dorées dans le ciel d'eaux vertes, ou fauves sur le ciel de pourpre.

On entend rouler encore des cailloux aigus, entre les rocs et les troncs noueux des oliviers et des chênes. L'air est frais. Les jeunes hommes parlent plus bas. Voilà les premières maisons du bourg, silencieuses au bord de l'Anio. Derrière les fenêtres, de mystérieuses petites lumières tremblent ; et des projectiles lents et soyeux passent qui sont des chats en maraude et des chattes en folie. Puis le silence languissant et divin dans le fond bleu clair de la nuit, et les ténèbres bleues au fond des vallées…

Adieu, petit Ettore amoureux de Djino. Cherche parmi tes oliviers la grâce blonde de l'adolescent sicilien. Cherche dans l'Italie, cherche sur les rives complaisantes où vient la Méditerranée se pâmer de caresses, cherche par le monde… il n'y a pas d'autre Djino. Adieu, Ettore très timide. Tu te souviendras qu'Éros, un soir, vint à Subiaco…

Adieu, Orazio aux beaux yeux ourlés de mélancolie ; Giacometto est demeuré à mi-côte de la montagne… Quand tu le reverras, Orazio de quinze ans, tu lui rappelleras que Pierre vous a trouvés très beaux tous deux. Si Giacometto dit que Pierre a menti en disant cela, tu le lui répéteras sur la bouche, toi-même, pour qu'il sache une fois de plus,

polisson, que toi au moins tu ne mens pas… Adieu, Orazio de quinze ans dont Giacometto borde les yeux de mélancolie… Djino a vu comment on aime à Subiaco…

Tout seuls, avant de rentrer à l’hôtel, ils demeurèrent dans la nuit caressante, Pierre et Djino. Ils étaient très près l’un de l’autre ; leurs mains se rencontrèrent.

— Vous n’avez plus peur, maintenant, Djino ?…

— Non, Pierre… plus maintenant…

. . . . . .

Chapitre XVII

Djino dormait encore dans le lit de fer assez étroit qu'il avait fallu monter auprès de celui de Pierre parce que l'adolescent avait eu un peu peur quand même – oh ! pas beaucoup, Pierre ! – et s'était refusé à dormir seul dans une chambre de l'auberge.

Pierre ne voulait pas réveiller son petit ami. Il en abandonnait le soin à l'abeille d'or entrée là on ne sait comme, et qui, dans la grande pièce nue et blanche avec des fleurs peintes à la détrempe au plafond, faisait un vacarme très lent et très doux. Elle s'approchait souvent de la tête charmante du petit page ; elle descendait vers ses lèvres entr'ouvertes comme si elle se fût trompée et les eût prises pour une fleur rose ; puis, là, elle se tenait une seconde en suspens et dans son haleine se réchauffait en cueillant du miel. Pierre la laissait faire ; il n'était pas jaloux de l'abeille, ni même de la Sanguisuga. Il n'était plus jaloux de la Sanguisuga.

Et le matin d'ambre et d'azur inondait la chambre d'une lumière blonde. Luigino en était auréolé. Sa bouche était divinement jolie ; jolies les boucles soyeuses de ses cheveux en désordre ; jolis ses bras blancs dont l'un, la manche de sa chemise relevée jusqu'à l'épaule, se repliait sous sa joue claire et, svelte rameau pâle, fleurissait d'une

main ravissante de jeunesse et de grâce espiègle. L’autre main, la main droite, allait, dessinée sous le drap léger du lit, jusqu’à son petit ventre tiède suivant l’habitude qu’en prennent les enfants.

Pierre ne voulait pas le réveiller ; il était trop gentil comme ça et Pierre ne l’avait encore jamais vu. Pierre ne voulait pas le réveiller et s’était habillé sans bruit.

Ba da boum ! boum ! boum ! Djino se réveille, naturellement, et rit tout de suite à Pierre, sans rien changer d’abord à ses attitudes.

C’est l’aubergiste qui bouscule la porte et crie bien fort qu’on lui ouvre, Pierre va ouvrir. Une dépêche de Jean :

Comme pensais, rentrée Rome impossible. Soyez gare Termini deux heures. Vous attends avec tous bagages pour premier train Gênes. Réponse.

Affectueusement. Jean.

Djino a sorti de son lit sa main audacieuse ; elle est d’une exquise tiédeur, à peine blonde sur le drap blanc ; la paume en est moite et frémissante de caresses. L’autre bras reste arrondi sous la petite tête paresseuse qui repose sur l’oreiller.

Djino a vu le papier. Djino est très discret, il n’interroge jamais, il attend. Et puis il ne sait pas ce que c’est qu’une dépêche. D’ailleurs Pierre n’est pas plus inquiet que cela. Il

songe seulement que, le voulût-il, il lui serait maintenant impossible d'abandonner ce jeune garçon à la misère, au crime, à la mort, au pire vagabondage tandis qu'il est là confiant en lui, gentil adolescent aux yeux rieurs dans toute la pâleur de son visage diaphanéisé comme une perle rare qui ne doit plus être confondue avec les choses immondes. Pierre tient son existence entre ses mains. La terrible Sanguisuga la guette, cette petite existence très belle et très élégante révélée doucement, tandis que Djino se lève, aux pâles contours des jambes délicieusement longues, claires et rondes, qu'il met toutes nues hors du lit ; aux cuisses qu'une naïve impudeur tient nues aussi sous la chemise ramassée au creux du jeune ventre où Djino, tout à l'heure en dormant, avait oublié sa main blanche aux ongles brillants et roses…

Est-il joli tout de même ce petit gosse-là, demi-nu sur son lit de collégien !

Pierre n'est pas encore lassé, non, de ce spectacle précieux de l'adolescent… Quel dommage que Frà Serafino… Mais Frà Serafino se trompe et Pierre ne veut s'affliger d'aucun mauvais souvenir dans ce présent paré de toutes les grâces et de toutes les séductions de la jeunesse magnifiée dans l'adolescence.

Alors, faut-il livrer à la Sanguisuga, à toutes les Sanguisugue, ce petit être dont le réveil déjà n'est qu'un éclat de rire confiant et rassuré, dont le premier geste des mains est pour une caresse et le premier mouvement des lèvres pour un baiser ?

Pierre n’a qu’à l’abandonner, tout à l’heure, dans les rues de Rome. Le pauvre petit retournera au Borgo San-Michele, dans ce bouge infâme dont la seule image évoquée devant les yeux de Pierre le fait frémir… puis il ira sur les marches de la Trinità de’Monti vendre de pauvres petits bouquets d’un sou en craignant d’élever la voix, honteux, meurtri dans sa jeune fierté. Et le soir… ah ! Le soir, le soir !!!

Et Pierre a presque envie de s’agenouiller aux pieds de cette adorable nudité si fraîche, si belle, si caressante, vierge, bien que tout le trésor incomparable de cette chair blonde et de ces lèvres, de ces yeux de petit gosse, et ces menottes déliées et ce jeune ventre pâle de petit homme aient connu les frissons dont le souvenir sommeille dans les divines meurtrissures des yeux… des yeux dont la beauté fait de chères blessures au cœur épris de Pierre.

— Non, non, non, non, Pierre. Je vais avec vous au télégraphe.

Djino s’effare à la seule pensée de voir partir son ami sans lui. C’est que Pierre est pressé de répondre à Jean. Alors c’est lui qui prend à la porte les petits escarpins chamois avec des lacets de soie plus clairs ; lui encore qui donne à Djino sa chemise et son faux-col très haut que Pierre n’aime pas beaucoup parce qu’il le trouve un peu ridicule quoiqu’il affirme tout de même avec un mordant exquis le profil aristocratique de l’adolescent ; son caleçon, son gilet, son pantalon, sa cravate… Il y en a dans tous les coins.

— Ah ! ça, Djino, comment avez-vous fait ?… Venez ici ; vous attacherez vos manchettes pendant que je vais arranger vos cheveux.

Pierre coiffe Djino avec le beau peigne d'écaille blonde de son nécessaire, en tenant dans sa main gauche le menton du jeune garçon.

— La raie au milieu, pas vrai, mylord ?

— Si vous voulez, Pierre.

La raie au milieu lance une touffe de boucles qui s'élèvent haut sur son front en ondulant, et retombent presque sur ses yeux, sur ses sourcils très volontaires et très puérils.

— C'est très joli comme ça, déclare Djino.

Il répand de l'eau de Cologne dans le creux de sa main parce que ça sent bien bon. Et puis il s'arrête une seconde en regardant Pierre. On dirait qu'il se dit en lui-même, pauvre abandonné : – Je ne sais pas pourquoi, mais quand j'étais petit, il me semble… je me rappelle… que quelqu'un me coiffait comme vient de faire ce jeune homme qui m'aime beaucoup… aussi… quelqu'un : Maman !!!

— Qu'est-ce que vous avez, Djino ? À quoi pensez-vous ?

— À vous, Pierre… Tenez, si ça sent bon dans ma main !

Il fait sentir à Pierre ; et la paume de sa main est comme un fragile coquillage rose en dedans, de nacre en dessus ; et ses bras sont d'une exquise pâleur striée de fins duvets d'or

parmi le grain délicat de la peau ; sa voix est harmonieuse, et Pierre a bien vu dans ses yeux passer quelque chose qui s'est arrêté une seconde et s'est enfui tout d'un coup quand Djino l'a regardé…

Pierre confond dans cet adolescent déjà raisonnable tout ce qu'il n'a pas utilisé encore d'affection. Cela lui paraît étrange d'abord ; mais en réfléchissant il reconnaît dans son attachement pour le jouvenceau élégant qui, en bras de chemise devant une glace de pacotille, noue sa cravate bleue sous son col, un assemblage émouvant de trois sujets d'aimer, très distincts, très indivisibles pour lui, et très tendres. Et puis cela est. Tant pis pour ceux qui s'effraient de ces choses. Pierre ne s'en effraie pas. Voilà : Il aime Djino avec autant de dévotion, aussi pleinement que s'il était son fils, un fils qu'il ne devrait à aucune femme. Il l'aime aussi comme son jeune frère, avec autant d'inquiétude prévenante, autant de sympathie et d'affectueuse indulgence… Enfin, enfin, il *aime* Djino, le tendre petit Djino très joueur et si blond, avec une bouche si câlineuse, et tant de désinvolture désintéressée, un si franc abandon, un tel désir de plaire, et tant de flamme naturelle dans ses yeux mutins qui pleurent si facilement parce que peut-être depuis si longtemps ils contiennent ces larmes nécessaires aux enfants et *qu'il gardait, puisque nul ne les aurait consolées*, ces larmes qui mettent tant de simplicité reconnaissante dans ses bons yeux… Pierre aime aussi Djino caressant et gentil, aux mains gamines et effrontées… comme on aime une maîtresse discrète et subtile avec qui le

conflit des sexes peut ne s’étendre pas au delà des lèvres et des mains heureuses de se rencontrer et de se maintenir sous la domination de l’esprit jaloux, ou modérateur au moins, des prérogatives de la chair…

Cela ne saurait empêcher Pierre de connaître que son petit ami est parfaitement beau par toutes les formes de son corps ni le dispenser d’aimer la grâce de ces formes parfaites, autant que son imagination naïve, sa délicatesse et son cœur tout neuf bien que ses proches dix-sept ans eussent connu des joies qui vieillissent la sensibilité et décolorent les fraîches émotions.

Djino aussi aime Pierre et tend au jeune homme, une fois habillé et prêt à descendre, son front ravissant en lui disant :

— Tiens ! je ne vous ai pas dit bonjour, Pierre !

Et Pierre prend à deux mains la jeune tête frivole ! et la baise au beau milieu du front, sous les cheveux.

Pierre aime Djino.

Alors le bel Orazio et son petit camarade Giacometto sont descendus à la station avec Pierre et Djino, pour le départ. Quand Pierre parle à Giacometto de son ami Orazio, l’enfant rougit soudain sous le hâle robuste de son doux visage. À ce moment Orazio le regarde avec deux yeux très blancs mangés par deux larges pupilles de velours – et Djino qui observe, rit de tout son cœur. Ils sentent le géranium, ces petits drôles de Subiaco. C’est Djino qui trouve cela ; Djino s’efforce d’ailleurs de traduire toujours

par des faits palpables les sensations même abstraites qui parviennent à sa vive intelligence. C’est ainsi que Pierre sent le *finocchio*, le fenouil, tandis que Djino sent le coucou du printemps. À quoi Pierre se soumet volontiers…

Comme c’est l’heure du train, voilà Ettore qui arrive tout confus, le pauvre petit, avec ce joli sourire des enfants si rempli de toutes sortes de choses inavouées et ressenties souvent avec une telle acuité ! Il regarde Djino… Ah ! le train va partir… Certainement Djino veut bien l’embrasser, pauv’ petit bonhomme ! C’est qu’il est très gentil ! Et puis Djino embrasse aussi Orazio et Giacometto sur la bouche, à la mode italienne, comme Ettore… Vite, vite… Le petit train avec des rideaux au lieu de portières souffle… *Partenza… Partenza !…* Au revoir, tous les petits gosses !… Sont-ils gentils !…

Encore des signes, beaucoup, eux trois à Pierre et Djino qui leur ont mis beaucoup de sous dans les mains, à nouveau, rapidement, et qui leur répondent toujours de loin… Ah ! c’est fini. On ne peut plus les voir.

Pauv’ petits bonshommes, étaient-ils gamins !…

Et puis Subiaco s’efface lentement au fond de sa vallée fauve et dénudée, pareille à certains paysages de Grèce, très sévères et très beaux où seuls les oliviers sacrés rêvent entre les rochers lumineux du Péloponnèse…

Chapitre XVIII

En gare de Rome Jean attendait Pierre et Luigi. Il ne voulut pas que Pierre quittât une minute son petit ami. Le danger était réel et immédiat sans quoi le musicien n'eût pas voulu inquiéter Pierre inutilement ni surtout se priver du plaisir de le savoir auprès de soi.

La Sanguisuga était comme une hyène. Elle avait d'abord pris en patience l'enlèvement de Luigi, qu'elle était loin de croire définitif, ajoutant qu'elle les aurait plutôt éventrés tous deux le soir où ils vinrent jusqu'au Borgo San-Michele. Comment avait-elle été informée de la volonté de Pierre ? Impossible de le savoir. Mais, ces gredins sont roués !

Hier soir elle guettait à leur porte les deux jeunes gens et demeurait une partie de la nuit via Gambero. À la première heure du matin elle y était revenue. Jean Bérille, au reçu du télégramme de Pierre, avait fait enlever ses bagages au moment où, à onze heures, la Sanguisuga sachant qu'ils ne déjeunaient pas chez eux, était absente. Mais par le portier elle finirait par savoir… C'est pourquoi Pierre ne devait pas quitter Djino.

Il fallait que Luigi leur tînt fièrement à la peau, à elle et à la Stefanina. Ces femelles-là n'ont pas la tendresse facile, mais dès que leurs sens sont pris, gare le stylet.

Tous les bagages étaient là, Jean insistait beaucoup, démontrant la nécessité de surveiller étroitement Luigi par ce fait que la maîtresse du petit Sicilien pouvait encore facilement s'informer et accourir jusqu'au chemin de fer.

Par bonheur le départ du train de Gênes suivait à peu de temps l'arrivée du train de Subiaco. Ils firent au buffet, tous trois, le léger repas que l'heure permettait ; puis Jean Bérille conduisit aussitôt ses deux amis au wagon et se perdit dans le brouhaha de la foule pour timbrer les billets et faire enregistrer les bagages, de façon que Pierre ne quittât pas Djino.

L'agitation incessante de ces dernières heures, ce changement radical dans l'existence désolée du petit orphelin, cette brusquerie apportée dans l'ordre de ses actions coutumières surexcitaient en lui tout ce pourquoi Pierre s'attachait davantage chaque jour à sa joliesse adolescente : jeunesse, grâce mutine, étonnements sans nombre, troublante ingénuité dont la candeur presque sincère est un mensonge pourtant, gracieux abandon, confiance caressante, et jusqu'à cette peur demi rassurée quand il s'appuyait au bras de Pierre et qui doublait la beauté câline et fière de ses yeux de seize ans.

Tandis qu'il installait de son mieux son petit ami dans un confortable coupé du wagon à couloir, Pierre ne pensait même pas à regretter Rome où pourtant il lui fallait abandonner tant de joies qu'il s'y était promises. Mais n'était-ce pas la plus exquise et la plus entière qu'il emmenait avec lui ? N'était-ce pas inouï qu'il eût rencontré

si naturellement ce jeune garçon hier encore collégien, libre de toute attache et si bellement orné des qualités dont Pierre n'avait jamais osé désirer une telle somme. L'adolescent les avait toutes, jusqu'à cette affectuosité intime et familière que redoutait Pierre en la souhaitant et que Djino même venait de lui révéler en voulant partager sa chambre à Subiaco après s'être plié, chez Peterson, au caprice de sa curiosité artistique, sans calcul, parce que Pierre lui plaisait, simplement.

Il est vrai que Pierre dix fois s'était interrogé au sujet de cet enfant ; mais les événements se précipitaient l'un sur l'autre sans qu'il eût le loisir de les discuter ou d'en modifier le cours. En quelques heures il avait vu le jeune mendiant, s'émerveillait de sa beauté et songeait à se l'attacher au cas où il y consentirait. Tout suivait la pente rapide de ses désirs, jusqu'à ce presque enlèvement devenu lui-même indiscutable s'il s'agissait de sauver la vie du petit vagabond. Le petit vagabond, Prince Charmant aux yeux de rêve, aux cheveux d'or fin rouillé d'automne, aux lèvres de madone, occupé à l'angle du coupé de première à mettre dans ses gants de suède gris les plus jolies et les plus frêles de toutes les pâles menottes de gamins, tandis que ses jambes élégantes de jeune statue, l'une sur l'autre repliées, dégageaient, sous le pantalon étroit et relevé suivant la mode, ses fines chevilles prises mi-partie dans ses brodequins de cuir fauve et ses chaussettes de fil bleu… Et quand il veut parler à Pierre, la maladresse délicieuse de ses expressions et le gazouillement exotique de son accent,

dans les notes en mezzo de sa voix, sont comme l'expression musicale de sa grâce étrange et séduisante infiniment.

Jean, qui est revenu, monte auprès de Pierre et lui remet ses billets avec les clichés de Djino et les charbons qu'en a tirés Peterson sur cinq couleurs. *Partenza !… Partenza !…*

Jean descend et se tient au dehors de la portière, sur le quai.

Elle ne viendra pas. Mais instinctivement Pierre a des craintes inexplicables et exige, Jean ayant embrassé son petit ami Luigi, que l'enfant demeure dans le coupé « pour garder les bagages ». Tant que l'on sera à Rome, pense Pierre à part lui, je ne suis pas tranquille…

Partenza !… Partenza !… Avec cette sage lenteur des départs en Italie, on en est à la cloche maintenant avant le coup de sifflet suprême.

— Adieu, mon petit Jean… et merci, tu sais !… Si, si, si, je t'ai bien ennuyé et je te dois beaucoup, *tout*… Ah ! on siffle… Adieu, Jean, merci… merci…

— Bon voyage, mon Pierre ! Un bon souvenir à tous, à Marc, en particulier. Adieu… Pierre… Adieu, Djino, adieu, petit polisson…

Pierre amène Djino une seconde à la portière qu'il ne quitte pas, et Djino rit de tout son cœur à Jean en lui faisant des petits signes de la main. Le train s'ébranle…

— Vite, Djino, allez dans votre petit coin veiller aux bagages…

En vingt secondes le train va gagner sa vitesse de rapide… Soudain une femme parait sur le quai presque désert et plongé dans un angoissant et religieux silence. Des mouchoirs et des mains s'agitent pour l'adieu final… Pierre a deviné. Il pâlit comme un mort. C'est la Sanguisuga !!! Elle l'a vu… C'est la Sanguisuga, folle, échevelée, les bras battant l'air d'un geste formidable. Elle s'élance, s'accroche au train, se laisse traîner pendant trois, quatre mètres ; on l'arrache à la mort, alors elle ne veut pas… son amant est là, la joie de sa chair, sa vie, sa… Elle se relève et tout à coup s'abat en hurlant sur l'asphalte du quai avec, planté droit dans sa poitrine, le stylet dont elle venait frapper son jeune amant…

Et cette scène était d'un grandiose horrible par l'étendue colossale du désespoir qui venait, de là-bas, fouiller Pierre jusqu'aux confins de sa sensibilité et secouait atrocement tout son être. Il se retourna, blanc comme un linge. Djino s'était levé et voulait courir dans le couloir, vers quelle issue ? Il avait entendu, tandis que le choc des roues sur les aiguillages effaçait brutalement, pour la plupart des voyageurs, le cri d'agonie de sa *maîtresse*.

Djino avait entendu sans comprendre bien, mais à la pâleur livide de son ami et au frémissement de ses lèvres il soupçonnait on ne sait quoi… Et des imprudents, dans le couloir du wagon, parlaient haut, en passant, secoués aussi par ce drame muet : – Elle s'est tuée… – Un coup de

poignard… – Oui, oui, je l’ai vue… – Tombée morte… – Pour un homme…

— On l’a bien vue… – La malheureuse… – Pour un homme… – Naturellement !… – Pour un homme ? Le misérable !… – Fallait-il qu’elle l’aimât ! – Et il est dans ce train ? – Bien sûr ! sans ça !… – Oui, sans ça elle ne se serait pas tuée… – C’est un lâche… – C’est un misérable… – C’est…

Comme ces gens ignoraient le premier mot de tout, ils ne se privaient pas de commenter le drame pendant que les seuls qui eussent pu l’éclaircir tout à leur honneur se taisaient. Jamais l’indécrottable sottise de la Foule, même élégante, n’avait écœuré Pierre comme en ce moment. Il lui répugnait de se lier avec des mufles et des imbéciles, il s’était donc enfermé, en retenant à grand’peine Djino, dans le coupé où par bonheur ils étaient seuls…

Quels mots trouver ? Essayer de mentir en assurant que la Sanguisuga, dont le cri déchirant avait été reconnu et résonnait encore dans la tête et le cœur de Djino, essayer de soutenir que la Sanguisuga tombait dans une attaque, ou se faisait arrêter ?…

Il y a des beuglements de torture, arrachés à notre pauvre chair, qui contiennent clairement l’image ultime du désespoir et de la mort. La Sanguisuga avait rugi comme une lionne, en s’abattant. On ne hurle de la sorte que quand on sent mourir, en soi-même, soi-même ou l’essence de soi : l’amour.

Djino devinait cela dont les yeux limpides marqués encore des stigmates profonds des nuits d'amour de sa maîtresse débordaient d'effroi et dont les lèvres rouges, encore saignantes des baisers de cette femme, tremblaient presque blêmes dans la lividité de son admirable visage.

Très grave et lui-même violemment bouleversé, Pierre s'assit auprès de l'enfant, tout près, et comme il voyait bien venir ces grosses larmes très douloureuses :

— Djino ?… Je ne vous empêche pas de pleurer, au moins… Vous avez du chagrin ; pleurez, mon cher petit… Pierre ne veut pas que vous soyez malheureux…

Il voulut essuyer avec son mouchoir ces larmes pesantes au cœur du « petit gosse ». Et Pierre ne demanda pas à Luigi, cette fois : « Êtes-vous donc une fille, Djino ? » parce qu'il sentait bien quelle angoissante répercussion ont sur nous certains événements, certaines choses, même celles qui nous ont fait tant souffrir et qui, dans leur fin paisible ou terrible, emportent un peu de notre existence.

Alors, Pierre essuyait encore les larmes faciles de son petit ami, les seules voluptés qu'il ait encore jamais eues de lui, s'il est vrai qu'il en devait attendre aucunes !…

On passait devant Saint-Jean-de-Latran, Djino se leva tristement et, s'appuyant debout à la portière, il rêva en suivant des yeux la dernière vision qu'offrait d'elle, qui l'avait tant martyrisé pourtant, cette Rome en train de disparaître…

Pierre comprit… Il laissa rêver cette minute suprême l’adolescent chéri auquel il enlevait aussi son pays.

Quand plus rien des murs de la Ville ne parut sur l’horizon rapidement élargi, quand les mosaïques d’or de Saint-Paul-hors-les-Murs, elles-mêmes, eurent jeté leurs derniers feux aux rayons du soleil, Djino se rassit auprès de son ami et, très désolé, mais très aimant et très joli :

— … Je vous demande pardon… Pierre…

Pierre le baisa sur la joue où des pleurs demeuraient suspendus. Mais comme il voulait lui parler, ses lèvres gardèrent l’amertume des larmes tièdes de l’enfant, et c’est dans son cœur seulement qu’il murmura en serrant les mains de son petit ami :

— … C’est moi qui vous demande pardon… Djino !

Chapitre XIX

À la gare de Montmélian, Justin et le cocher sont très inquiets, Justin surtout. Ils ont bien vu descendre Pierre avec un jeune garçon aussi joli que le Saint-Georges nimbé d'or qui resplendit au milieu du vitrail, sur l'autel, dans l'oratoire du château, mais ils ne voient pas le petit sauvage ! Mademoiselle a bien recommandé pourtant de faire attention au petit sauvage que monsieur doit *rapporter*. Et ils n'osent aller jusqu'à penser que monsieur l'ait mis aux bagages !

— Eh bien ! mon bon Justin, que cherchez-vous donc ? Tous les bagages sont là, Brissot vient de les apporter. M. le marquis n'est pas malade ?

— Oh ! non, monsieur ; M. le marquis va tout à fait bien, comme un jeune homme, à part la vue pour lire…

— … Ni mademoiselle Gilberte ?

— Mademoiselle Gilberte est auprès du père Galuchard.

— Comment il n'est pas mort ? pauvre vieux !

— Mademoiselle a voulu qu'il attendît M. Passereau. Je pense qu'il l'a attendu puisqu'il a demandé à mademoiselle de le lui amener ce matin même ; sans cela mademoiselle serait ici avec Victoire.

— Petite folle chérie !… Alors, Justin, qu’attendons-nous ?

— C’est que… M. Pierre… mademoiselle a bien recommandé… aussi… le… le…

— Le quoi donc, Justin ?

Et Justin qui a bien vu, ainsi que Brissot, sans trop oser l’examiner, le petit Saint-Georges doré de la chapelle, pense que pour sûr ça n’est pas *ça*. Il aurait bien voulu que Brissot élucidât la question, mais Brissot se contente d’écarquiller des yeux étonnés en suivant de loin les phases de l’aventure. Justin voyant cette belle indifférence qui ne veut pas se compromettre avance tout de go :

— C’est que… mademoiselle avait annoncé que monsieur *rapportait* aussi un petit sauvage !!

Brissot attendait l’effet ; il était joliment heureux de ne s’en être point mêlé de cette affaire.

Pierre et Djino, Pierre surtout, en faisant monter son petit ami en voiture, mêlaient leur franc rire aux sonnailles des grelots secoués par les deux chevaux du vieux carrosse ouvert en deux. Tout de suite, alors, Pierre présenta Justin et Brissot à Luigi De Simone en le nommant. Avec une familière déférence les deux serviteurs se retournèrent sur le siège pour saluer le « petit sauvage », pour répondre aux questions de leur jeune maître et aussi afin de mieux voir, sans rien laisser paraître de leur curiosité, la petite merveille qu’il *rapportait* d’Italie.

Le chemin commençait à s’élever et la végétation naissante ouatait de vert tendre les plans inclinés des montagnes et le fond des vallées où, sous les toits lamellés de granit, flottait le tendre et romantique panache des fumées bleues. Ce n’était plus, dans la grasse végétation de ce versant des Alpes, la grande mélancolie des rocs stériles d’Hellas, ni les belles lignes lumineuses des promontoires violets sur la mer de pourpre, ni même la nudité âpre et fauve des calcaires de Subiaco. Cependant des voiles fins demeuraient suspendus sur les crêtes où des sapins éclaircissaient déjà leurs futaies noires. La fécondité jaillissait de la terre heureuse au bord des torrents d’eaux vertes et des cascades d’écumes blanches. Et le soleil en sa lente ascension répandait dans l’air bleu un paisible rayonnement d’or.

Au détour du chemin, Meiras parut, montrant sur un pic son château, et ses maisons assemblées au flanc de la montagne, au bord de la route en corniche. Des gens que l’on rencontrait saluaient Pierre d’un affectueux et entendu : « Bonjour, monsieur Pierre !… » auquel répondait le jeune homme reconnaissant dans chacun de ces hommes ou de ces femmes les complices heureux ou les victimes charmées de ses jeux très puérils quand il était en vacances, il y a seulement six ans, et qu’il aimait à faire enrager tout le village amusé de ses caprices et orgueilleux de la fougue juvénile et de la jeune élégance du collégien de Paris !

Pierre était touché de cet accueil si plaisant, pour la joie qu’en devait ressentir Djino. Et Djino, il est vrai, ne perdait

pas des yeux les villageois affables sur leur passage… ni les deux tours survivantes, là-bas, du vieux nid d'aigles qu'était autrefois Meiras. On passa lentement le Rocher-Fernet, énorme bloc suspendu sur la route coupée dans la montagne. Deux vieilles étaient au seuil d'une maisonnette, se reposant au soleil. Elles se levèrent en entendant les grelots de la voiture.

— Le bon Dieu vous conduise, monsieur Pierre, et qu'il bénisse votre petite sœur et M. le marquis !

— Qu'il vous entende, ma bonne Marthe, et vous aussi, ma bonne Gertrude… Merci, merci !

Djino transporté regardait Pierre. Quoi ! c'était ce jeune homme pour lequel chaque être vivant, par ici, n'avait que des bénédictions, qui venait de le choisir aussi parmi les vagabonds pour le rapprocher de lui et l'aimer tant, avec toutes ces câlineries si simples et si gentilles ! Et Djino sentait le bonheur entrer plein sa jeune tête frivole.

Alors, la rampe s'adoucissant un peu et reprenant un plan horizontal, Justin se retourna sur le siège vers son jeune maître :

— Mademoiselle Gilberte avec M. le curé et Victoire, là-bas, en face chez Galuchard. Est-ce que M. Pierre les voit ?

Pierre les voyait. Le petit groupe sortait d'une pauvre masure et s'avançait au devant des voyageurs. Brissot pressa le pas des chevaux. Pierre agita son chapeau et Gilberte répondit de loin avec son mouchoir. Pierre désigna la jeune fille à l'adolescent très intimidé :

— Vous voyez, Djino, auprès de M. le curé, la petite sœur de Pierre ?

Djino fait signe de la tête : « oui » en répétant sur un ton interrogatif les derniers mots de son ami :

— … La petite sœur de Pierre… Mademoiselle Gilberte ?

Et tout de suite Pierre saute de la voiture qui s'est arrêtée devant les trois personnes ; après avoir salué M. le curé :

— Gilberte… ma Chérie !

— Pierre…

— Petite sœur gentille ! Comment vas-tu, ma chérie ?… Et parrain ?… Es-tu grande, et mignonne donc… Sœurette chérie, va !

Ce sont des embrassements fous auxquels répond sœurette chérie en se laissant câliner, comme elle aime bien, par son grand frère très caressant et très aimé.

Et Pierre fait descendre Djino et présente le jeune garçon très, très correct, oh ! mais très ! Pierre est bien content de lui :

— Mon jeune collaborateur, Luigi De Simone, élève de l'Institut Technique de Terni. – Le petit sauvage annoncé, ajoute Pierre en riant, tandis que l'enfant salue Gilberte et prend avec respect la main que la jeune fille lui offre spontanément.

Gilberte, qui est la grâce même et le charme très prenant et très distingué, n'a pas eu le moindre mouvement d'une

coquetterie pourtant assez naturelle même en présence d'un jeune garçon de tantôt dix-sept ans, lorsque cet adolescent est, comme Luigi, une gageure de parfaite élégance et de beauté si précieuse qu'une femme, certes, peut à bon droit s'en montrer jalouse… ou amoureuse !

Amoureuse ! Pierre connaît bien sœurette gentille. Jalouse ! Elle est assez jolie pour n'envier personne même, peut-être, Luigi De Simone !

Dès que Pierre et Djino eurent présenté leurs hommages à M. Passereau, celui-ci prit congé des châtelains et redescendit en bas du village. Victoire, heureuse d'un si bon retour de son petit Pierre, rentra chez le pauvre Galuchard devant la maison de qui la présence de M. le curé témoignait assez que Gilberte avait vaincu à force de bonté, de prières, de patience et d'inlassable dévouement. Pierre devinait la bonne œuvre accomplie au visage un peu ému et recueilli de petite sœur et que le pauvre homme venait de rendre à Dieu son âme réconfortée…

Amoureuse et jalouse même de Djino ? Non, non, Pierre était sans crainte. Il n'eût pas songé, sans cela, à braver la tranquillité profonde de Gilberte, de Gilberte si fière, si droite et vaillante que les besognes les plus répugnantes parfois ne trouvaient pas grâce devant elle quand il s'agissait de faire le bien. Aucune pensée mauvaise n'était capable de troubler la sérénité forte de cette délicatesse

compatissante qui était comme la manifestation extérieure de son âme.

Ils remontèrent en voiture, Djino abandonnant sa place, au fond, à la petite sœur de Pierre.

Pierre n'avait aucune raison de cacher certaines choses devant le nouvel hôte de leur maison :

— Tu sais, Gilberte, ma chérie, que Marc de Bricey arrive demain avec Me Bonnier-Desroches, le vieil ami et conseil de sa famille, qui fut aussi son tuteur ?

Gilberte prit seulement les mains de son frère et les serra fort en le regardant. La jeune fille s'attendait à cela, mais l'annonce de cet heureux événement fit passer sur son joli visage, d'une si douce élégance, l'imperceptible pâleur qui toucha Pierre jusqu'au fond du cœur. Oh ! pour lui, faire des heureux ! faire en sorte que par sa volonté un peu de joie naisse sous les pas de ceux qu'il aime, qu'il distingue d'entre les autres ! Pouvoir leur donner tout ce qu'il est possible de bonheur ! Est-ce que Pierre avait pu douter un instant de la sympathie réciproque des jeunes gens, et cela depuis longtemps déjà ?

Il n'avait négligé, lui qui se trouvait chef de famille, aucun des signes discrets par quoi se révélait l'attirance l'un vers l'autre de Gilberte et de Marc. Son absence même avait permis à des sentiments parfois indécis ou exagérés de se reconnaître, de s'affirmer ou se dissiper. Ils subsistaient. Les lettres de Marc et ses brefs billets témoignaient de l'affection du jeune homme pour la petite sœur de Pierre, et

que les scrupules de celui-ci touchant à la naissance et à la fortune des Pélissier se trouvaient anéantis par la volonté et l'affection du comte Marc de Bricey. Si le château de Meiras devait revenir à Pierre, avec ses terres et ses revenus, une part égale était destinée à Gilberte, que représentaient, indépendants du fonds, les cent mille livres de rente du marquis de Meiras. Par le fait, l'amour de Marc n'eût-il pas suppléé à ce qui manquait au nom de Gilberte Pélissier, ce nom trouvait encore de sûrs garants auprès du marquis de Meiras, chevalier de l'Ordre Royal de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'Honneur, en un temps où un bas maquignonnage n'avait pas enlevé à cet Ordre sa signification glorieuse.

Djino ouvrait tout grands ses yeux de madone parce que les deux tours en poivrière de l'antique manoir venaient de reparaître entre des chênes poudrés de jeunes bourgeons et des sapins géants, et que la possibilité de pénétrer là, dans ce domaine féerique, enchantait son adolescence éprise de merveilleux.

Tout au-dessus du portail armé ouvert sur le parc, Djino regardait quelque chose, en se retournant, quelque chose qui était perdu entre les créneaux plus hauts que lui : Henri Abric, très occupé à laisser pendre d'entre les mâchicoulis des guirlandes faites d'aiguilles de sapins avec leurs pommes mêlées de boutons d'or et de violettes, en l'honneur de M. Pierre. Et ces guirlandes sombres se relevaient sur l'appareil fauve des murailles avec un goût

exquis. Et le petit décorateur était joli aussi, très joli, ce petit gamin très brun et très déluré qui sourit si gentiment aux nouveaux venus pour les compliments qu'il reçut d'eux en passant le pont-levis toujours abaissé.

Comme Djino regardait Pierre et, tour à tour, Henri Abric, Pierre murmura :

— Encore un petit gosse, Djino…

Et Djino apporta dans le parc aux larges pelouses, où se jouaient les campanules mauves et les aigrettes légères des graminées renaissantes, la lumière immense de ses yeux et le charme inépuisable de son sourire.

La voiture dépassa le château et s'arrêta devant une terrasse d'où la vue magnifique s'étendait sur des abîmes et donnait le vertige. Le marquis de Meiras attendait là, au milieu de ce cirque de montagnes, vêtu de splendides fourrures, ceux qu'il appelait ses enfants. Pierre sauta le premier dans ses bras comme lorsqu'il arrivait en vacances. Ce fut Gilberte qui, par une délicatesse très charmante que Pierre ressentit beaucoup, présenta elle-même Luigi De Simone à parrain.

Entouré de cette jeunesse élégante de son neveu et de sa nièce, et tandis qu'il confirmait à Gilberte ravie la nouvelle que Pierre venait de lui apprendre, l'aïeul contempla longuement le petit Sicilien avec ses pauvres yeux exténués ; il demanda à Luigi de lui permettre de l'embrasser. Et ce faisant, comme s'il eût contenu dans ses mains tremblantes la résurrection d'un autrefois radieux,

deux larmes s’accentuèrent dans ces yeux de vieillard, qui toujours semblent contenir et retenir les pleurs de tant de regrets et de choses achevées pour toujours !

Pierre regardait son oncle et, lui qui souffrait d’aimer dans la gloire de ses vingt ans, il plaignit avec toute son âme si bonne et compatissante l’aïeul en qui survivait, inutile, l’image chérie, à demi effacée, du petit page de Charles X, Gabriel de Lasserville…

Le midi étincelant inondait les vallées et métallisait les crêtes neigeuses, prochaines ou lointaines, des Alpes. Les regards s’extasiaient, même ceux de Pierre et de Djino encore pleins du spectacle enchanteur de la Rivière de Gênes et de la traversée de Suse à Saint-Jean-de-Maurienne. Et Pierre rayonnait, autant du bonheur de Gilberte que de l’étonnement ravi de Djino.

Certes, ce qu’il offrait là de joies au joli gamin était princier. Mais ces ravissements ne lui paraissaient pas superflus tant il désirait pour son petit ami une somme de plaisir et de félicité dont il ne voyait aucunes bornes possibles. L’accueil affectueux de Gilberte et du marquis ne faisait que renforcer son étroite amitié ; même l’admiration silencieuse de celui-ci que Pierre aimait tant, environnait comme d’une auréole de splendeur le doux visage de Luigi. On trouvait beau l’adolescent ; l’orgueil de son ami s’en ressentait, de même que l’orgueil d’un artiste se prévaut d’une œuvre rare et ignorée qu’il a su découvrir et qu’il chérit.

Et puis petite sœur Gilberte se montrait si tendre et heureuse, si confiante aussi, et cela avec tant de raison, auprès de son Pierre aimé !

Pierre avait trouvé des fleurs dans sa chambre, et Djino aussi. Pierre des anémones et Djino des coucous et du muguet cueillis en hâte sous les bois. La chambre de Pierre, en façade au second étage du château, était tendue de vieille moire écarlate dont le temps avait, depuis une époque très reculée, amorti le coloris violent en éteignant aussi les passementeries d'or fin sur les murs et sur les lambrequins lourds de soieries du grand lit à colonnes. Djino était installé un peu plus loin ; et la fenêtre de la pièce, très vaste comme celle de son ami, prenait sur le côté, dans l'angle d'une poivrière, un jour émeraude et turquoise. Et l'intense lumière allait se jouant sur les hautes boiseries de noyer ciré destinées autrefois à un cabinet de travail. Au-dessus des boiseries, des cadres d'or vieilli contenaient, appuyés à un ancien damas de soie vert amande, des portraits d'ancêtres poudrés, très graves et très nobles. Le manque de commodités de ces antiques demeures seigneuriales s'atténuait dans un luxe de haut goût. À défaut de cabinet de toilette, les accessoires forcément en évidence, dans la chambre de Djino par exemple, étaient de beaux récipients d'argent posés sur une console très simple mais d'une admirable sculpture sur bois. Un meuble aussi riche contenait de livres ce que le marquis avait laissé dans cette pièce en transportant au rez-de-chaussée son cabinet de travail ; et, du plafond à caissons, tombait une longue

chaîne ouvragée retenant un énorme lustre hollandais devant les courtines de soie vert amande du vieux lit à colonnes pareil à celui de Pierre. Djino en était fou de joie.

Au premier étage, plus raffinés encore et de haute allure, étaient les appartements réservés aux invités de marque, et la chambre de Gilberte auprès d'une petite pièce où se tenait Victoire. Le marquis de Meiras se réservait en bas, tous les appartements voisins de la salle à manger, du salon de réception et de la grande galerie des Camaïeux où vivaient les beaux yeux du délicieux Gabriel.

Ah ! oui, Pierre était enivré, dans ce matin lumineux, de faire au petit vagabond de la place d'Espagne les honneurs de cette résidence seigneuriale où l'orphelin sans gîte et sans foyer retrouvait soudain l'un et l'autre, et dans quelle magique résurrection !

On avait dressé la table massive, avec ses cristaux, son argenterie, ses fleurs et ses vins d'ambre et de grenades saignantes, auprès de la large baie à meneaux où les cives translucides prises dans leurs résilles de plomb donnaient à la grande salle ornée de tapisseries précieuses le faux air confortable et sévère d'un intérieur de Gérard Dou. Mais l'adolescence exquise de Gilberte et la jeunesse élégante de Pierre étaient le démenti charmant de ces graves apparences qu'effaçait la gaieté spirituelle de Luigi. Personne n'avait les larmes aussi faciles que les siennes toujours en suspens dans ses adorables yeux humides, mais personne aussi ne savait rire d'un rire plus jeune ; plus exubérant, plus câlin,

et lancer en fusées crépitantes les trilles gamines qui retombaient en étincelles de joies autour de lui…

Avec quels regards le vieil Anthelme-Gilbert de Meiras l'observait, le svelte jouvenceau, après que Pierre, en particulier, eût conté à son oncle l'histoire douloureuse des seize printemps de ce gamin joli, enjoué, insouciant, et meurtri dans sa chair admirable d'amours trop hâtives !…

Et quels souvenirs se ravivaient sous son front caduc où demeurait la poussière d'une mâle beauté qu'il aimait retrouver en Pierre : ce retour de Rome, Pierre à son âge ; Luigi De Simone beau, lui aussi, comme un page… Ah ! pauvre enfant espiègle et mignon, que de douces choses et d'arrière-pensées ses yeux clairs, ses beaux cheveux fous et les justes proportions de sa taille souple et virile réveillaient et faisaient se lamenter dans le passé lointain du vieux chevalier de Saint-Louis !

… Le soir vint. À nouveau le dîner familial réunit sous les lumières vacillantes des flambeaux d'argent cette trinité d'adolescences : Gilberte à droite de son oncle, Pierre à gauche et Djino en face, chacun sur un des quatre côtés de la table.

La fraîcheur ne permettait plus au marquis de sortir sur les terrasses. On monta jusqu'à l'oratoire, sinon pour prier, pour rêver du moins. Petite sœur aidait à la méditation. De son cœur autant que des touches alanguies de l'orgue, elle fit jaillir les tristesses exquises de ce *Printemps* de Grieg

qui semblait comme la synthèse de tout le lent effort des choses en train de renaître, du fond des vallées obscures aux crêtes voilées des montagnes… De toutes choses occupées à renaître avec, dans la renaissance et la beauté printanière, déjà, l'empreinte mélancolique de l'automne pressé… et de la mort…

> Le monde avec ses feux, ses chants, ses harmonies
> N'est qu'une éclosion immense d'agonies.

Les serviteurs du château avaient l'habitude de se réunir le soir dans la chapelle où les appelait une sonnerie de cloches, pour la prière en commun. Quand ils eurent salué le maître, à leur tour les enfants sollicitèrent sa bénédiction. Le marquis de Meiras prit ensemble dans ses bras Pierre et Gilberte ; quand il les eût baisés, il laissa aller sa filleule et retint Pierre comme lorsque le jeune homme était encore petit collégien ; alors il appela Djino et posa sur son jeune front aussi les mêmes lèvres qui venaient de se caresser dans les cheveux de Pierre. Puis les enfants se retirèrent, cependant qu'un vieux serviteur venait offrir à l'aïeul l'appui chancelant de son bras.

Or le marquis de Meiras savait que Gilberte n'était point seule et que le souvenir de son fiancé, l'hôte aimable et séduisant de demain, embellirait les songes de cette nuit et des autres nuits, tandis que Pierre… tandis que Pierre…

Jusqu’à ses yeux… jusqu’à Luigi, n’était-il pas tout lui-même… tout son passé ?…

La fenêtre de Djino, sur le flanc du vieux manoir, dominait un précipice qui longtemps dévalait jusqu’au torrent où fluait une large nappe d’eau. Les sapins noirs se taisaient sous le premier quartier de la lune silencieuse. Les deux jeunes gens accoudés l’un près de l’autre contemplaient les semis de topazes dans l’azur transparent du ciel… puis leurs regards se perdirent au fond des ravins bleuis…

— On dirait l’Anio, n’est-ce pas, Pierre ? murmura lentement Djino.

Et comme un peu de fraîcheur, sans doute, faisait son jeune ami se rapprocher de lui :

— L’Anio comme à San-Benedetto, n’est-ce pas, Luigino ?…

À quoi, dans le vol de son haleine tiède et légère, l’adolescent consentit en se penchant jusqu’à mêler la douceur de ses boucles blondes aux cheveux de Pierre :

— Oui, Pierre… comme à San-Benedetto…

Chapitre XX

Rue Raynouard, Djino occupait le petit salon de réception ménagé dans un coin de l’atelier, en attendant une garçonnière très simple que Pierre faisait installer pour lui dans une maison toute voisine. Une garçonnière composée seulement d’une entrée, d’une belle chambre avec cabinet de toilette et d’un minuscule bureau de « petit gosse ».

Pierre n’avait rien révélé à Djino des secrets de Frà Serafino. Il laissait l’adolescent dans l’ignorance qu’il fût possible de recouvrer une fortune très aléatoire, mais il voulait du moins que, le cas échéant, son petit ami n’eût jamais été traité sans égards et qu’il pût lui rester des regrets sur une aisance venue bien tard.

Tout de suite Djino avait été travailleur. Levé avec Pierre dès sept heures, sauf quand la soirée s’était prolongée par le théâtre ou pour toute autre cause – il s’appliquait de grand cœur aux travaux agréables où Pierre excellait. Les visiteurs les trouvaient ensemble, le jeune maître très simple sous sa blouse blanche, et le petit élève, que l’on commençait à trouver très joli, en bras de chemise, avec son col souple qui laissait dégagé son cou en dévoilant une nuque flexible et ferme où le Corrège eût aimé prendre le modèle lumineux de ses blondes carnations.

Trois semaines écoulées, la garçonnière de ce jeune miracle fut prête, et l'installation de Luigi coïncida avec la remise de ses premiers appointements. Sur la demande de monsieur Pierre – quand ils n'étaient pas seuls Djino avait le bon goût de maintenir le « monsieur » dont l'affection de son ami avait bien voulu le dispenser – sur la demande de monsieur Pierre ce fut Gilberte, trésorière, qui remit au jeune garçon les quinze louis rémunérateurs de sa juvénile collaboration. Et petite sœur fut touchée autant que Pierre par l'intention de Luigi désireux d'abandonner pendant plusieurs mois les pièces d'or si agréables pourtant à ses mains de jeune homme, pour qui sont tentations si variées ! – afin de s'acquitter de tout ce dont Pierre l'avait comblé – et Djino avait été très étonné et très charmé, le pauvre enfant, que Pierre n'y consentît en aucune façon.

Tandis que le bien-être de l'orphelin préoccupait ainsi Pierre, il multipliait les démarches nécessaires pour retrouver aussi sa fortune. Muni des actes offerts par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, et de tous les pouvoirs du consulat général d'Italie, le premier clerc de Me Bonnier-Desroches, avec la recommandation de Marc, était parti aux Philippines dans ce but. Et Pierre gardait à son oncle de Meiras une gratitude infinie pour le soin qu'avait pris le vieillard d'assurer la facilité des recherches en mettant à la disposition de cette entreprise une première somme de dix francs.

Djino en outre trouvait chez Pierre la table aux mets confortables, aux doux propos où se plaisait sa jolie petite

personne et s’affinait davantage son esprit pétillant en prenant la note parisienne dont il s’assimilait à ravir l’ironie fine, le bel enthousiasme mitigé d’un scepticisme avec lequel la bonté chez lui trouvait toujours son compte. Pour cela et pour cette grâce intraduisible qui déjà à Meiras, au premier abord, avait frappé Marc de Bricey, l’ami de Pierre aimait beaucoup rencontrer Luigi à l’atelier et se réjouissait de le retrouver quelque part que ce fût. Car Pierre ne négligeait point d’initier son jeune collaborateur à tout ce qui, dans Paris, vaut de ne rester pas ignoré d’un homme, d’un jeune homme aussi, pourvu que ses goûts fussent élégants, son intelligence déliée et qu’il eût horreur de la vertu calviniste autant que du vice sans beauté.

Ainsi, dans cette saison où les fêtes se multipliaient en attendant le Grand Prix, les occasions s’offraient nombreuses, que ne délaissait jamais Pierre, d’être agréable à Djino. La haute situation laissée au fils du professeur Pélissier par le nom de son père, et l’éclat rejaillissant jusqu’à lui des fiançailles annoncées de Gilberte et du Comte de Bricey, tenaient ouvertes à son gré les portes les moins faciles. Luigi De Simone fut bientôt connu autant que Pierre lui-même ; et comme la beauté parfaite du jouvenceau sicilien tenait du prodige certainement, quelque mystère naquit autour de son origine, l’admiration vint ensuite ; et l’envie, la méchanceté parfois issirent de l’attention qu’il suscitait. Jamais sa belle image ne laissait indifférentes les assez libres réunions des gens du grand

monde ni celles moins exigeantes où ceux du demi-monde aussi avaient accès, théâtres, soupers et courses…

Par Yves Le Hel, Albine de Miromesnil connut ainsi le bel ami de Pierre Pélissier. Comme si la vipère flairait qu'un autre être rampant avait déjà mordu au flanc la grâce exquise et quasi vierge de l'adolescent, elle eut envie de sa jeunesse, avec le même stupide entêtement féminin qui lui faisait désirer une robe, un joyau rare, un vase précieux dont elle comprenait mal, sinon la valeur, au moins la beauté subtile ; il les lui fallait pour qu'elle eût quelque chose à salir, à gâcher, à dégrader, à briser.

Elle commença à mouiller de sa bave la réputation du jeune garçon, Pierre Pélissier en était atteint du coup. Pierre aussi touchait Marc par sa sœur Gilberte. Or la gaupe haïssait Marc qui avait été généreux avec elle et l'avait gâtée d'une distinction et de hautes manières qu'elle ne retrouvait certes pas chez Le Hel. Gilberte était d'une grâce incomparable, et les journaux en annonçant ses fiançailles vantaient justement la délicatesse élevée de son cœur et n'avaient que des louanges pour la petite nièce du marquis de Meiras. En sus, Pierre n'avait jamais caché l'indifférence méprisante en laquelle il tenait les filles âpres des boudoirs haut cotés, Albine en particulier. La dinde vers qui sifflaient les jars n'avait pas à ce point son maigre intellect anémié qu'elle ne mesurât ce monde qui se détournait d'elle, et le comparât avec désolation à celui que Le Hel traînait à ses semelles. Hors les truculences de sa peau de blondasse, hors

la vigueur de son ventre, sa barbe de bellâtre et son anticléricalisme de provincial abruti – il était tout à fait incapable d'aucune pensée un peu élevée. Albine ne le pardonnait pas à Marc de Bricey, tout en méprisant Le Hel, ses plaisanteries cyniques et les cochonneries éructées après boire de cet étalon toujours prêt à saillir. Cette gaupe n'avait pas été sans connaître aussi l'amour de Pierre pour la pauvre Céline Delhostel et combien les peines de la jeune femme charmante trouvaient un écho chez les Pélissier, de sorte que l'infamie de tourmenter la femme de son amant se doublait, chez la Miromesnil, du plaisir d'inquiéter tous ceux qui s'intéressaient aux chagrins de l'épouse délaissée.

Yves et Albine formaient de la sorte un couple parfait, uni par les seuls liens qu'ils comprissent et partageassent l'un et l'autre : la bestialité de qui n'a pas d'âme, la méchanceté de qui manque de cœur et l'insolence de qui n'a pas été châtié encore… Le premier était ce produit magnifique d'une société saoule de femmes, et la seconde était la Vestale souillée d'un autel où les hommes sacrifient tout aux besoins de leur ventre. Lâche et gredin, l'un et l'autre. Le mâle martyrisait une femme et salissait les autres. La femelle en voulait même à son sexe quand il ne lui ressemblait pas ; elle allait s'attaquer à un enfant…

Mais, bien que, de la Sicile chaude aux fringantes floraisons vite écloses sous le soleil ardent, Djino tînt une jeune virilité délicieusement épanouie par toutes les formes robustes de son corps adolescent, il n'était qu'un gamin.

Les cernes significatifs de ses beaux yeux allaient s’effaçant malgré que deux ou trois matins aient paru s’émouvoir de leur éphémère recrudescence…

Djino n’était qu’un enfant très svelte et très exquis.

Pierre n’imaginait pas qu’un drame, à son insu, se préparait encore autour de la tête fragile qu’il chérissait étroitement.

Pierre croyait crevée sur les quais de la gare de Rome la Sanguisuga meurtrière qui voulait tuer son petit ami.

Elle resurgissait.

Il lui fallait cet adolescent fougueux et confiant dont la seule présence aux côtés de Pierre insultait à l’omnipotence du Sexe, tandis que pour Pierre cette chère présence adorée était comme une caresse continuelle, une inégalable félicité, une réminiscence divine de ce qu’il aimait le plus au monde dans leurs éphèbes demi-dieux : la Grèce et l’Italie…

Chapitre XXI

Pierre n’avait jamais ressenti l’obligation de quitter Paris – comme ces gens qui s’offrent des vacances « chic » sur des prêts du Mont-de-piété – à des époques déterminées par l’usage. Pierre faisait ce qui lui plaisait, quand et comme, sans aucun souci de se conformer à des lois somptuaires qu’il répudiait. Il préférait de beaucoup les voyages de l’automne et du printemps.

N’eût-il pas eu ces goûts en commun avec petite sœur et de Bricey, le nombre de ses travaux retardés par son exode en Grèce et en Italie ne lui permettait pas de les abandonner à nouveau.

Gilberte se plaisait dans le jardin en terrasse sur la Seine, enfoui sous les marronniers. Le Bois à certaines heures et à certains endroits offrait de commodes et solitaires oasis, de sorte que la jeune fille, prise elle aussi longtemps à Meiras, supportait agréablement le séjour de Paris en été.

Quant à Pierre, outre ses travaux, la présence de Luigi – sur les lèvres charmantes de qui l’aube subtile d’un troublant duvet commençait à pointer – comblait ses jours de fraîcheur, même quand les fours, fin juillet, mordaient l’argile et dissolvaient au flanc des vases les émaux fluides que Djino avait la charge de surveiller. Djino s’aimait

auprès de son maître aimé. Les jeunes gens trouvaient plaisantes les longues conversations de l'après-midi.

Quand ils étaient trop las, ils se récréaient en lançant avec adresse les bûches fendues en quatre qui servaient à la chauffe. Djino avait acquis à ce jeu une habileté dont s'amusait Pierre. Loin de l'ouverture étroite du foyer, avec la main il faisait tournoyer plusieurs fois sur lui-même le quartier de bois qui s'engouffrait exactement dans la porte exiguë et glissait entre les flammes jusqu'au fond en heurtant, sur les briques réfractaires, des monceaux de braise d'où jaillissaient des tourbillons d'étincelles. Le soir surtout Djino était transfiguré par la réverbération rouge du foyer qui illuminait étrangement son visage dans la nuit.

Dieu ! oui, Pierre aimait à le voir « en nage », sa chemise relevée haut sur ses bras satinés, délicieux de formes et de souplesse après quoi ses mains diaphanes étaient comme des fleurs de mousseline rose pâle diffuses dans les ténèbres. Son col ouvert livrait en spectacle délicat sa gorge claire et sa jeune poitrine lustrée d'un bel ivoire visible jusqu'à la ceinture qui retenait jalousement sur ses reins splendides son pantalon de toile bleue traître aux flexions exquises de ses jambes rondes. Il avait chaud. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Une bonne odeur montait de tout lui, manifestant la jeunesse de sa chair neuve vêtue d'une impalpable floraison de croissance et distillant autour de lui comme un arôme révélateur des élans généreux de cette peau ambrée, ici et là duvetée d'or, de ces yeux fous, de ces tempes ourlées de cuivre soyeux, de ces lèvres

mouillées, de ces bras nerveux et doux avides d'étreintes, de ces mains riches de caresses, de tout ce corps charmant capable de gémir comme un instrument divin sous des câlineries actives et des baisers savants, jusqu'à crier grâce… grâce…

Et c'était à Pierre tout seul, c'était à lui, cette adolescence rassérénée, loin déjà des angoisses de la Trinité-des-Monts et des douleurs du Borgo San-Michele ; cette adolescence de Djino, impatiente et douce en marche vers la totale éclosion de sa virilité.

Comme Pierre se grisait parfois de cette présence radieuse ! et comme il se souvenait de ces affres épouvantables que l'enfant esseulé venait calmer dans ses bras, dans ses bras ! via Gambero, en cherchant jusque sur ses lèvres, en demandant, en imposant à ses lèvres les baisers dans lesquels il voulait trouver aide et protection contre le stylet de la Sanguisuga, en leur avouant la faiblesse pitoyable de son adolescence et son ineffable besoin d'être aimé !…

Pierre s'attachait à Luigi au point que la plus courte séparation lui était intolérable et qu'il sentait des larmes brûler ses yeux quand, après dîner, le thé servi, l'enfant regagnait, près de l'hôtel Pélissier, le *home* coquet où Pierre allait quelquefois, si le travail l'exigeait, le réveiller au matin.

Marc savait très bien à quoi s'en tenir au sujet de cette affection contenue toujours dans des limites irréprochables surtout en présence de Gilberte. Quand il voyait Pierre rêver

ainsi aux étoiles, le soir, il lui tapait doucement dans le dos en disant, mi-sérieux, mi-rieur :

— Tu es un grand fou, mon petit Pierre !

À quoi Pierre répondait seulement, avec un geste où la lassitude se mêlait de découragement, d'inquiétude et d'ardente affection :

— Je le sais bien, mon bon Marc… Que veux-tu !…

Et Pierre demeuré seul dans son bureau prenait dans un tiroir à clef l'album contenant les charbons de Peterson ; il se meurtrissait les yeux à voir l'infinie beauté de ce Djino pour lequel des femmes se tuaient et dont l'emprise fondait sur lui sans qu'il pût s'arracher à la douleur chérie de sa ténacité…

Pierre s'était rencontré plusieurs fois au Cercle avec Le Hel ; celui-ci se piquait d'une telle exactitude à suivre le mouvement du monde élégant que sa présence à Paris, dans la canicule, étonnait Pierre et tout autant Marc qui n'avait pas voulu délaisser Gilberte et se promettait après leur mariage, en octobre, une grande tournée très reposante dans quelques-uns de ses domaines ; compensation qui n'affligeait aucunement Pierre dont la seule peine serait le départ de petite sœur de cette maison où lui resterait entre ses vieux domestiques, ses vases… et Djino, il est vrai.

Le Hel n'était guère recherché de Pélissier, moins encore de Bricey ; et la morgue dédaigneuse qu'il affectait au Cercle en leur présence témoignait assez de sa mauvaise

humeur, car personne n’était plus entouré d’estime et d’affection que les deux amis. Depuis peu une ironie particulière nuançait son visage fat d’homme à bonnes fortunes. Cette contenance mystérieuse ne fut pas inaperçue de Pierre, et Marc lui-même en parla à ce dernier.

Aux Acacias, la Miromesnil recommençait dix fois le parcours d’Armenonville à la Cascade dans une retape insolente, d’autant plus qu’inutile, qui laissait bouche bée, émus et comme respectueux de son opulence crapuleuse les niais et les snobs – ce qui pourrait s’écrire d’un seul mot.

De six à sept Pierre et Djino venaient souvent s’asseoir aux environs du Tir aux Pigeons ; Albine faisait alors ralentir ses chevaux et dévisageait, en longeant le trottoir, le petit Sicilien. La première fois ce manège ne contint rien autre, pour Pierre, que la curiosité. Mais il devint apparent que la courtisane visait les yeux de Djino avec une audace sans fard, et les fouillait d’œillades significatives. Une semaine il supporta cela, puis s’abstint de reparaître au Bois au moins quelques jours ; et il lui sembla que pendant ce temps son petit ami cachait mal une nervosité nouvelle…

Fin août, Albine avait déjà réussi à se trouver deux fois vis-à-vis une table où Pierre, Gilberte, Marc et Luigi dînaient au Pavillon d’Armenonville. L’enfant tournait le dos à la fille, mais une glace permettait de surmonter certaines difficultés optiques auxquelles Djino parut se plaire, sanglé dans l’habit noir et le gilet blanc qui donnaient à sa juvénilité troublante une saveur singulièrement affinée.

À la Comédie-Française, un autre jour, rencontre semblable. Albine occupait un fauteuil de balcon dans les numéros impairs face à la loge que Pierre avait fait retenir. Toute la soirée elle garda sur ses yeux sa jumelle ostensiblement fixée vers cette loge. Elle savait Luigi bien gardé. Par bonheur Gilberte ignorait cette fille ; ses relations éphémères avec Marc lui étaient inconnues et aussi qu'elle fût la maîtresse de Le Hel de qui sans doute la femelle avait exigé la plus complète abstention pour la réussite de son entreprise. La présence répétée de cette fille n'était donc d'aucune importance pour Gilberte, et la gentillesse de Pierre comme l'élégance de Marc et la beauté de Luigi l'avaient accoutumée à voir se détourner sur eux, même insolemment, les regards des femmes.

Mais Bricey voyait, lui ; et Pierre redoutait, bien qu'il fût trop fier pour peser jamais dans les actes de Djino, dussent ses caprices lui déchirer le cœur. Seulement il se rendait compte de la fascination continue qu'exerçait sur l'adolescent ivre de dépenser ses forces, d'en abuser même et de combler follement ses désirs – cette fille qui paraissait en effet détenir toutes les voluptés et les lui offrait si opiniâtrement. Car Djino non plus, aux regards éveillés, ne se méprenait sur les intentions cyniquement affichées de la prostituée que, naïf encore, il admirait et enviait en lui accordant le sceptre d'une royauté à laquelle ses bijoux, son luxe de théâtre, et sa cour d'imbéciles thuriféraires ou de chameliers intéressés donnaient quelque semblant de vraisemblance.

Et Djino croyait aussi qu’elle l’aimait.

Si jeunesse savait !…

Chapitre XXII

. . . . . .

Ainsi donc toutes les câlineries étaient épuisées déjà de ce petit gosse capricieux qui lui-même était venu vers Pierre pour s'offrir amoureusement. Car il s'était offert amoureusement !

Quatre mois et demi !… La rencontre à la place d'Espagne… La Trinité-des-Monts… La fuite à Subiaco. Ce matin de la fuite à Subiaco !!!… Subiaco… Les petits gosses. Tant de petits gosses !… San-Benedetto… Ah ! San-Benedetto !!!

Alors Pierre avait souvent des larmes plein les yeux, qu'il cachait. Il était comme Djino avait été : personne ne les aurait consolées…

… La fuite de Rome… Meiras et la douceur des soirs sur la vallée… Puis Paris !… Déjà Paris !… Paris… L'enfant ; l'adolescent. Le presque jeune homme enfin, synthèse de charmes infinis, *infinis* et mieux compréhensibles : le trouble charmant après l'innocence et l'impudeur naïve…

Quatre mois et demi !…

. . . . . .

— … Djino ?

— Quoi ?

Ce « quoi » tout court était tellement douloureux à Pierre !

— Vous êtes fatigué ce soir ?

— Non.

Un « non » mauvais venu autant des yeux méchants et si jolis, ces yeux de dix-sept ans ! – oui, oui, déjà de dix-sept ans ! – que de la bouche adorable où tremblait de la colère et frissonnait de l’impatience – aussi de l’amour…

— Alors, Djino, pourquoi le petit gosse ne répond-il pas quand Pierre lui parle ?

Pierre dix fois déjà a calmé des nervosités avec ces seuls mots « le petit gosse ». Comment Luigi aurait-il oublié tout ce qu’ils contenaient pour lui de tendre attention, de dévouement soucieux des joies de son adolescence… Ce soir Djino ne répond même plus. Il a oublié la signification de ces mots où de la compassion discrète s’efface devant l’amitié si noble et si charmante du grand ami… de Pierre !… Il répond brutalement :

— Parce que je n’ai rien à dire.

— C’est bien vrai que vous ne resterez pas à dîner ce soir ?

— Non.

— … Non ?…

— Non… Non ! Je ne dîne pas… Il faut que je sorte.

— Il faut ?…

— …

— Avez-vous de l’argent, Djino ?

— Je n’en ai pas besoin.

— Pardon ; je ne veux pas que vous partiez sans argent. Il ne peut vous en rester après vos dépenses imprudentes de ces derniers jours. Voici cent cinquante francs qui vous reviennent pour les vases Kriéger et Langevin… Vous trouverez demain votre mois chez vous.

— …

— Puis-je savoir où vous allez ?

— Je n’en sais rien.

— Je le sais, moi.

— Ce n’est pas vrai !

— J’ai menti, alors ?

— …

— Puisque vous êtes bien décidé à rejeter toutes les paroles dans lesquelles vous pouvez soupçonner quelque égoïsme, je dois vous rappeler, *pour vous*, mon cher petit, les conseils de Frà Serafino…

— Frà Serafino a menti *aussi*.

— Aussi !!!

— …

Pierre était brisé. Il lui fallait aller jusqu'au bout. Le petit vagabond de la place d'Espagne lui broyait le cœur, mais jamais il ne l'avait tant aimé que dans cette minute où les instincts luxurieux acquis de la Stefanina et de la Sanguisuga se réveillaient, montaient jusqu'à ses yeux d'Éros et fouettaient tout son jeune visage charmant d'un rappel d'obscénités farouches, au souvenir desquelles frémissait sa chair de jeune mâle.

— … Frà Serafino a dit la vérité comme je la dis moi-même en affirmant que vous allez retrouver une femme qui nous hait tous ici et qui ne vous aime pas, Luigino, parce qu'elle ne sait aimer personne et que son rôle n'est que de faire le mal… Elle est venue chez vous ce matin…

— Alors vous m'espionnez !…

— Vous êtes tout à fait méchant, Luigi… Non, je ne vous espionne pas, mais Justin m'a remis un porte-cartes qu'il a trouvé sur votre lit ce matin. Il n'y a que ces filles pour avoir leur nom en brillants sur un porte-cartes ! Justin était venu d'ailleurs pour vous le remettre à vous-même. C'est moi qui le lui ai pris en effet. Le voilà… Elle est venue chez vous ce matin et vous allez chez elle ce soir. – Pierre baissa la voix et des larmes tremblaient sur ses lèvres et dans ses yeux : … Avant de vous livrer, Luigi, j'ai le devoir d'insister encore et de vous rappeler avec quel soin

douloureux je me suis arraché moi-même… Enfin, Luigi, vous ne sentez pas l’atrocité de ce que vous me laissez dire là… et que vous faites à Pierre qui vous aime tout le mal qu’il est capable de ressentir ?…

— …

— Est-ce que je dois maintenant vous supplier, Djino ?… Et puis-je vous dire rien de plus, sinon que votre petite existence que vous allez compromettre m’est plus chère que tout au monde… et voulez-vous aussi chagriner Marc… et faire de la peine… à… mademoiselle Gilberte ?… Allons, on nous attend… venez dîner… Djino !…

— …

— Djino !!!

Mais l’adolescent avait pris son petit chapeau mou et s’était approché de la porte, en travers de laquelle se tenait Pierre. Ses cils battaient violemment sur ses yeux bleus étincelants repris en leurs lourdes résilles de plomb ; ses lèvres ardentes flambaient dans la pâleur exténuée de son beau visage ; et comme sa chemise de petit ouvrier s’entr’ouvrait, Pierre voyait sa jeune gorge blonde et sa poitrine unie se soulever presque ainsi que la gorge d’une jeune fille… Pierre sentit qu’il lui serait impossible de maîtriser cette passion dont s’exaltait la joliesse de Luigi. Il défendait la sortie à son petit ami, mais le silence brûlant de celui-ci contenait la volonté impérieuse de briser toute résistance ; et Pierre voulait éviter à l’enfant, quand même,

une violence ou des mots qui les eussent irrémédiablement séparés…

Et puis, Pierre comprenait cette fureur de l’enfant ! Oui. Car sa sensibilité s’affinait jusqu’au paroxysme et les choses dont il souffrait le plus, par cela même, étaient celles qui pénétraient le mieux sa compréhension.

Quand il se fut écarté de la porte, Luigi l’ouvrit avec force.

Pierre eut encore le courage de supplier :

— Djino !!!

— …

— Méchant !…

Et la porte se referma sur le petit gosse adoré.

Alors, tout seul, Pierre ne sut retenir ses larmes ; il se prit à pleurer, à pleurer…

Ah ! comme il se rappelait, dans la solitude de cet atelier où de si chères heures s’étaient écoulées dans la contemplation et l’amour de son Djino, comme il se rappelait les paroles de Frà Serafino : « Puisque vous avez accepté, mon cher ami, la tutelle de cet orphelin, il vous faudra vous souvenir *de ceci* et ne pas craindre de *le* rappeler à sa jeune effervescence qu’il sera si pénible, si douloureux et si difficile, un jour, de contenir… »

Déjà, déjà ! répétait Pierre… Ah ! Frà Serafino !

Frà Serafino avait dit encore : « Luigi est un enfant ; sa turbulence peut oublier *un instant* ce que vous faites pour lui, mais sachez qu'ici une pensée veillera, fidèle à votre souvenir… »

Frà Serafino ! Frà Serafino ! Si vous pouviez…

Des sanglots s'exaspéraient à mesure qu'il évoquait plus précise l'image délicieuse de ce jour où pour la première fois il guidait dans le renouveau matinal de Rome l'adorable garçon qu'il venait d'arracher, si mignon, si faible, si délaissé – et si blond, comme un petit ange du bon Dieu… Ah ! Frà Serafino !… si faible et délaissé et gentil, à la pire misère, et qu'il sauvait aussi probablement de la mort parce qu'il l'aimait, ce gamin tout endolori…

Pauvre Pierre ! Se l'était-il assez répété, quand parfois de navrants scrupules se soulevaient en lui, – qu'il n'avait jamais connu que des larmes à propos de cet enfant, de cette jeune proie splendide qu'il lui faudrait arracher encore – si on ne l'assassinait pas… – à la Sanguisuga des boudoirs, plus terrible que celle des bouges !…

On frappa à la porte de son atelier. Il essuya ses yeux furtivement et se les mouilla d'un peu d'eau. Il avait la ressource d'accuser la réverbération ardente des fours si on les lui voyait rouges :

— Entrez.

Heureusement, Pierre craignait tant que ce fût Gilberte ! C'était Justin.

— Mademoiselle attend monsieur pour dîner… Est-ce que monsieur est souffrant ?

— Justin…

Le bon Justin s’inquiéta et se rapprocha de Pierre.

— Monsieur Pierre…

— Justin vous allez être encore mon complice pour essayer de bien faire. Écoutez, M. Luigi vient de partir tout d’un coup… Il est parti… chez cette femme qui rôdait ces jours par ici… et dont vous avez trouvé le porte-cartes ce matin chez lui. Le pauvre enfant était comme un fou ; il ne faut pas l’accabler… Il reviendra, peut-être… J’espère… Que mademoiselle ignore complètement son départ, n’est-ce pas, Justin ? Je vais annoncer qu’il est malade. Vous monterez comme chaque jour ranger ses affaires et entretenir sa chambre bien proprement ; vous mettrez cette somme sur son bureau ; et, lorsque je vous en prierai, vous emporterez de la maison ses repas que vous remettrez au dispensaire rue de l’Annonciation, pour les pauvres… Luigi est malade, n’est-ce pas, Justin… Cela durera… ce que cela pourra durer… Quand je ne pourrai plus dissimuler la vérité, mon Dieu !…

— Que monsieur Pierre soit tranquille à ce sujet et surtout que monsieur ne se fasse pas une peine semblable pour ce petit ingrat…

— Ne dites pas de mal de lui, Justin, c’est un enfant…

— Oui ; mais monsieur, par exemple, n’a jamais été enfant de cette façon-là.

— Tant pis, Justin… *tant pis !*… Tenez, Justin, approchez, vous donnerez ça à Victoire… pour son bas de laine…

— Oh ! monsieur Pierre est bien trop bon !… Victoire sera fâchée…

Pierre essaya de rire un peu ; il avait la mort dans l'âme :

— Vous la consolerez, mon bon Justin ; ce sera plus facile que pour moi…

— Enfin je remercie monsieur Pierre pour Victoire… Monsieur vient dîner surtout, parce que mademoiselle…

— Allez, Justin, je vous suis… Vous enlèverez *son* couvert avant que j'arrive, n'est-ce pas !…

Chapitre XXIII

. . . . . .

— Eh bien ! Justin ? demandait Pierre anxieux.

— M. Luigi n’est pas encore rentré cette nuit.

— Cela fait neuf jours, Justin !

— Oui, monsieur, cela fait neuf jours !

— Et vous êtes certain qu’il n’est pas même venu ?

— Pas même, monsieur ; autrement M. Luigi n’aurait pas manqué de prendre son argent sans doute ?

Et Pierre avait de grands gestes de découragement !

Il n’y pouvait rien faire !… Il ne voulait pas monter dans cette chambre qu’il fit si élégamment installer pour son petit ami. Il avait eu la délicatesse de la faire tendre d’une étoffe semblable à celle de la pièce que Luigi occupait à Meiras et qui lui avait plu. L’enfant adorait les fourrures, Pierre avait fait jeter sur les tapis crème, devant son lit, une peau d’ours blanc de toute beauté. Du plafond tombait, comme à Meiras, un vrai lustre hollandais qui portait en aigrette, dans son enfilage orné de rinceaux, quatre petites lampes électriques. De chaque côté de la glace deux autres lampes jaillissaient des appliques de cuivre. Et toute la gamme de

cette chambre d’adolescent, vert amande et crème, était le cadre ravissant où rayonnait la blonde adolescence du petit marchand de fleurs de la place d’Espagne. Ravissant, ce cadre, soit que la lumière tombât, la nuit, des ampoules d’or en fusion ; soit que le soleil filtrât, le jour, ses gloires à travers les stores de mousselines et de guipures pour en caresser le lit ivoire et cuivre poli encourtiné de damas broché vert pâle, ou illuminer l’authentique Tanagra de la cheminée, tournoyant devant la glace dans ses voiles d’ocre rose entre deux vases grecs de la belle époque.

Pierre pouvait-il mieux faire ! qui s’était efforcé, qui s’efforçait toujours à ce que l’adolescent vécût dans un milieu plaisant, et que ce petit être si joli, si caressant, dont la bouche gamine se prêtait aux baisers comme la pulpe d’un fruit sucré se donne aux abeilles d’ambre, ne pût jamais, sur son chemin, trouver que joies et sourires…

Neuf jours déjà !

Marc de Bricey entra dans l’atelier :

— Eh bien ! mon Pierre, pas encore là ?

— Non… Il n’est pas rentré cette nuit… c’est le neuvième jour !… Tu as vu Fédergine ?

— Je le quitte à l’instant. Le professeur – est-il aimable et bon, ce Fédergine ! – ne connaît pas assez Luigi, naturellement. Il aurait fallu qu’il l’auscultât quand il venait ici avant son départ. Il regrette que tu n’aies pas songé à lui parler de Luigi plus tôt. Enfin, il suppose que la jeunesse du

petit drôle peut le garantir contre la catastrophe que prévoyait le chef de clinique des *Bene fate, fratelli*. Cependant… cependant…

— Oui, voilà ! Il peut être garanti… *cependant !*… Ah ! La gueuse !… Les gueuses !… Et nous leur laissons prendre nos fils, nos frères, nos pères. Nous supportons que des enfants de seize ans, de dix-sept ans, comme Luigi, deviennent la proie de ces sangsues et qu'elles étalent cyniquement les dépouilles des jeunes hommes ou des vieillards tués ou minés, sans un mot de blâme, tu entends, Marc, sans une protestation même lointaine !… au contraire.

— Tu exagères, mon petit. Elles ne prennent rien. Nous allons à elles. Nous n'allons pas nous blâmer nous-mêmes, voyons ! Tu n'as qu'une consolation, formidable celle-là. Elles sont, à Paris seulement, quatre-vingt mille filles, ou matriculées ou surveillées, avouées, enfin. Je ne parle pas des autres. Quatre-vingt mille… Je ne sais plus qui disait en mesurant l'énormité de ces chiffres : « C'est ça qui donne une crâne idée des hommes !… » Eh bien ! mon Pierre, si tu pouvais te consoler de ce qui est pour d'autres une meurtrissure, un meurtre dirais-je, sache que chaque année quatre mille de ces malheureuses filles ou femmes succombent à la tâche. Je dis quatre mille, étant donné que ces quatre-vingt mille filles exercent chacune leur horrible métier pendant vingt ans, ce qui n'est pas certain. Tu vois, elles aussi en meurent. C'est leur punition ; ce n'est pas notre honneur. Quelle rançon de ce qui constitue le plus

clair de la vanité des dons Juans, et leur mérite l'admiration béate du monde !

— Et quel piédestal de sang et de boue sur quoi ériger la statue de cette « FEMME » triomphante dont les avantages sexuels priment aujourd'hui toutes les manifestations esthétiques, fussent-elles dix fois plus nobles que son culte purulent et cent fois moins cruelles que le lent assassinat auquel la condamnent, cette « Femme » dont ils ont plein la bouche, les mâles imbéciles et gredins, sous prétexte de respect et d'admiration. Ils l'arrangent leur « Femme » ! et véritablement ils peuvent être fiers de n'*aimer* qu'elle !… Comme s'ils l'aimaient, ces boucs !…

— Elle le leur rend bien, va, mon Pierre ; et puisque je ne veux rien te celer qui puisse avoir quelque intérêt pour toi et ce pauvre petit fou de Luigi, je sais qu'Albine se vante de ne te le renvoyer que… ah ! la gredine !… que crevé !… Elle l'a dit.

— Que ?… Marc, Marc, as-tu vraiment entendu cela, vraiment ?…

— Hélas, mon petit Pierre, si je l'ai entendu ! La gueuse a pris soin que je ne perdisse rien de sa menace. Elle l'a proférée hier soir après dîner en faisant appeler sa voiture, à Armenonville, et assez haut pour que je n'en doutasse pas.

— Elle était avec Le Hel ?

— Non, elle était avec deux jeunes crétins dont les éclats de rire idiots m'ont donné à ce moment une furieuse envie d'aller tirer leurs oreilles simiesques.

— Mais enfin, Marc, pense donc à ce que cette menace contient de grave pour *lui*… et pour moi !… Nous ne pouvons pas la laisser assassiner ce gamin… car elle l'assassinera, le pauvre petit bonhomme !

— Je ne voulais pas te le dire, mais j'ai vu Céline à son sujet. Elle a été bonne et affectueuse autant que l'autre est canaille et impitoyable, Elle a osé en parler à son mari… son mari ? enfin !… par amitié pour toi, m'a-t-elle dit…

— … Pauvre Céline, aussi !

— … Ce rustre lui a répondu par des grossièretés immondes pour elle-même, pour Djino et pour…

— … Et pour moi, naturellement… Brave cœur, va. Hein, mon petit Marc, quel esprit, quelle âme élevés ! C'était bien utile encore que nos maîtres s'attachassent à ce misérable, pour le bien que tout le monde en reçoit ! Car tu te rappelles ce qu'ils ont été bons pour lui et ce qu'ils l'ont honoré, cajolé… Pauvre Djino ! J'aurais mieux fait de le laisser mendier sur la place d'Espagne. La Sanguisuga ne se serait pas tuée ; peut-être aurait-il trouvé avec elle, à la fin, le bonheur que je n'ai pas su lui donner et qu'il ne trouvera pas chez cette Miromesnil… Et puis toutes les Sanguisugue valaient mieux pour lui que la maîtresse à ce Le Hel et que ce Le Hel lui-même car ils sont, je suppose, associés dans leur infamie !… Elles, ce n'étaient que de malheureuses filles. Eux, ce sont de fieffées crapules… Et comme je suis peiné pour toi aussi, Marc, des insolences de cet être !

— Pour moi ? Ah ! mon Pierre, je suis assez tranquille à ce sujet ! Seulement, je compte, un jour, trouver l'occasion de régler tout cela.

— Tu ne voudrais pas te commettre avec ce type-là, je suppose ?

— Si, mais dans une occasion qui en vaille la peine. Qu'elle se présente, je ne la laisserai pas insister.

Et Pierre n'entendit qu'à demi de Bricey ajouter entre ses dents :

— Quand ce ne serait que pour en débarrasser Céline…

— Tu dis, Marc ?

— Je dis… que je le guérirai de cette coquine. N'aie pas peur pour Gilberte, mon pauvre ami. Ce jour-là j'aurai le choix des armes… et il n'y a que Le Hel pour croire à sa propre force à l'épée. Le terrain n'est pas une salle d'armes. On ne « la fait pas à l'épate » là, comme il dit !…

Le lendemain, le surlendemain, le jour suivant, Pierre attendait encore. Justin revenait désolé, le matin, sans pouvoir donner à son maître aucune autre réponse que : Il n'est pas rentré !

Cette phrase terrible enfonçait, comme autant d'aiguillons, ses cinq syllabes dans le cœur du jeune céramiste. Toute la journée il en demeurait anéanti. Le soir la phrase maudite s'élargissait, prenait de l'ampleur et s'étendait comme un voile sombre sur sa nuit… Il ne voyait

pas Djino pâmé dans de voluptueuses étreintes, il le devinait crucifié à nouveau dans une misère effroyable d'où il lui était impossible de le tirer ; et ses pauvres beaux yeux de petit gosse versaient des larmes que personne ne venait consoler… Puis, le matin, ah ! le matin, tout de suite, dès qu'éveillé de son mauvais sommeil la douleur cuisante s'imposait en pensée première et navrait chaque heure du jour, chaque minute… Et Pierre ne pouvait pas, il ne pouvait pas s'arracher au besoin de voir Djino, à l'obsession de ne penser qu'à lui !

Et puis ce mensonge dont il entretenait Gilberte, décidément, il était à bout de vraisemblance ; ou Djino était gravement malade et elle voulait le voir. Ne finirait-elle pas par deviner, d'ailleurs ? Et si elle rencontrait Luigi auprès de la courtisane, que de choses expliquées tout à coup, toutes ces rencontres préparées !… Et si quelque âme charitable, venimeusement, la lui glissait, cette vérité ! Pierre redoutait aussi, pour cela, qu'il eût été la cause d'un scandale dans sa maison et se reprochait amèrement d'avoir aimé le petit Sicilien blond, de l'aimer encore, de l'aimer plus que jamais !

Chapitre XXIV

. . . . . .

— Eh bien ! Justin ?…

— Eh bien ! monsieur, *il* n’est pas encore là ce matin…

. . . . . .

Non, non Pierre ne pouvait plus ; il était à bout ; il ne voulait plus mentir ! Il lui devenait impossible de dévorer son chagrin et de paraître tranquille entre Gilberte et Marc. Gilberte ! Non, non il ne pouvait plus boire ses larmes sans rien dire à Gilberte. Sœurette gentille comprendrait peut-être. Certainement elle comprendrait… Et puis quoi, Luigi n’est qu’un petit vagabond ; alors il pourrait expliquer que le vagabondage l’a repris. Voilà tout !

Voilà tout !

Voilà tout ! Et Pierre s’enfermait dans le salonnet de l’atelier encore marqué des empreintes de *sa* beauté… Il prenait l’album, le fameux album qu’il avait envoyé relier,

en Italie pour que nul ne connût, à Paris, la merveille éblouissante de *sa* nudité. Et, là, seul, il faisait glisser devant ses yeux la vision exquise de cet adolescent, de ce jouvenceau, de cet enfant, de ce jeune garçon, de ce gamin, de ce petit drôle, de ce gosse, de cet éphèbe au doux visage merveilleux, au corps juvénile dont chaque courbe, chaque fossette, chaque relief d'un pur modelé était un monde d'enchantement et contenait des refuges cloîtrés où demeuraient et se plaisaient des caresses… Puis il tournait les feuillets, et tout le soleil de Rome dansait parmi les sanguines lumineuses où se jouaient les lauriers roses frôleurs des belles épaules de Djino. Dans les vert olive, des tapis soyeux rampaient, humbles, sous les pieds en jade translucide de Luigino. Les bleu outremer contenaient la couleur de ses yeux bleu pâle et noirs qui charmaient sous l'ombre des boucles folles répandues des tempes au front malicieux. Dans les sépia et les noir, petit sultan d'un Islam de ténèbres et de clair de lune, Alhambra mystérieux des nuits andalouses, – un large turban ceignait sa tête délicate, et ses lèvres, les lèvres de Djino, souriaient, sensuelles un peu mais si fines que l'on ignorait vraiment l'emprise chaude des baisers d'une bouche goulue sur ces lèvres de chérubin… Après, aux pages suivantes, ourlée d'un filet d'or, la tête de Djino ciselée comme une médaille, sur tous profils et toutes faces vivait, riait, rêvait, se dérobait avec une moue séduisante, ou se penchait comme une douce fleur de mélancolie, ou s'offrait dans une ardente floraison d'amour…

Voilà tout !

Pierre ne retenait plus ses larmes.

Il pleurait comme un petit gosse…

Pourquoi ne revenait-*il* pas ?… Pourquoi ne revenait-il pas ?… Que faisait-il ?… Que lui avait-on fait ?… Où l'aller chercher ?… Où, où, où l'aller chercher ?… Djino, le gamin blond de la place d'Espagne… Djino, Djino, pourquoi ne reviens-tu pas !… Djino…

Et Pierre se tordait les mains !…

Djino revenait…

Il y avait deux semaines déjà…

Avant le déjeuner Pierre avait décidé de parler à Gilberte. Il s'était tu encore.

— Ce sera pour dîner, cette fois, ce sera pour dîner. Je ne peux plus… Je ne peux plus !…

Tout le vitrage de son atelier était couvert de feuillages roux. Les marronniers se dépouillaient dans le ciel pâle parce que le temps de la mort était venu. Octobre paraissait aux branches nues des arbres et frissonnait déjà, sous la pluie, parfois…

… Alors, cet après-midi que Pierre était seul, il entendit ouvrir la porte, doucement. – Quand on ouvrait la porte il croyait toujours que c'était Djino. Ce n'était *jamais* Djino. – Et Pierre avait envie de chasser ces gens qui l'empêchaient de pleurer en pensant à *lui*… Alors donc, on ouvrit

doucement la porte sur la rue… oh ! si doucement… qu'on eût dit, derrière cette porte, un fantôme de gamin pas assez grand pour atteindre le loqueton de cuivre froid aux menottes enfantines… Puis on tardait beaucoup à traverser le petit vestibule et à ouvrir la seconde porte de l'atelier où des feuilles mortes bruissaient sur le vitrage blême… On tardait beaucoup !… À la fin on frappa un tout petit peu… pas fort… comme si l'on tremblait… de froid ou de honte… comme un pauvre. Alors Pierre prépara des sous… Pourtant, des pauvres, il n'en venait jamais qu'à l'hôtel voir mademoiselle Gilberte. Qu'est-ce qu'ils seraient venus faire dans un atelier !… Comme un pauvre… et Pierre avait des sous dans sa main frémissante aussi qui comprimait les battements de son cœur… Le pauvre frappa encore une toute petite fois, puisque on ne lui avait pas répondu… C'est vrai, Pierre avait oublié de répondre. Vite il se reprit :

— Entrez !

Et puis Pierre n'eut pas le temps de crier, ni Djino non plus… Ils s'étouffaient sous leurs caresses, le petit enfant qui pleurait et le grand qui sanglotait…

Et sous le vitrage fleuri de larges nappes transparentes d'ambre roux, de chrysoprase et de bronze oxydé, de cuivre vermeil et de cuivre vert, le soleil cinglait l'air échauffé de lames d'or ; et la place d'Espagne, et Rome étincelante de beauté, vermeille et blonde aussi, et le petit marchand de fleurs, pour la première fois, se donnaient en spectacle aux yeux extasiés de Pierre ; et comme des cloches sonnaient autour de lui, en volée, dans d'invisibles campaniles…

Pierre se penchait et recueillait dans ses bras défaillants le doux visage meurtri du petit vagabond, aussi pâle, aussi navré, aussi joli… non, plus pâle, plus navré, plus joli, plus douloureux, avec des yeux plus beaux, des lèvres plus délicieuses, avec plus de souffrance dans tout son être suppliant qui venait se jeter aux genoux de l'ami et, bien que silencieux, criait par toutes ses attitudes exténuées et défaites

— Pitié… pitié…

… Alors Pierre se pencha vers lui et, de sa main fraternelle, ferma la bouche gémissante de l'enfant :

— Chut ! Djino chéri…

Il avait presque envie d'ajouter, comme *là-bas* :

— … Frà Serafino me dira.

Cela n'était pas nécessaire : Il savait !… Il savait !…

Il le releva et le berça comme un petit gamin et ne voulut pas que Djino dit aucune parole, pas un mot…

— Pierre ne sait rien, Djino ; Pierre sait seulement que Djino est là ; Djino n'a pas besoin de rien dire. On a fait du mal à Djino et Pierre l'aime beaucoup… encore plus qu'avant… Voilà tout !!!

Il l'embrassa longuement sur ses lèvres pâles et sur ses yeux où de larges auréoles blêmes agrandissaient démesurément le saphir étoilé de ses prunelles enfantines…

Et Djino noua ses mains autour du cou de son ami en lui offrant les lèvres qu'il aimait…

Chapitre XXV

Il aurait mieux valu qu’il ne revînt pas.

Elle l’avait chassé après la *dernière fois*. L’adolescent s’était évanoui dans ses bras : l’œuvre était accomplie. Elle l’avait chassé. *Elle n’avait pas envie que ça recommençât !!!*

Il se mit à rôder trois jours, trois jours affreusement longs, et trois nuits, sans gîte, sans pain.

Ses vêtements étaient souillés de boue. Il restait seulement un bouton à une de ses bottines. Elle les lui avait coupés par dérision. Plus de chapeau, plus de cravate, plus de faux-col ! Un renouveau de misère sombre, une déchéance plus terrible que la première s’appesantissait sur Djino, en trois jours. Alors il n’osait pas d’abord rentrer… Mais il mourait de faim !

… Le professeur Fédergine avait permis, au bout d’une semaine, qu’il se levât, puis qu’il sortît. Très vite l’adolescent reprit ses forces, et sa jeune robustesse surmontait les rapides excès qui l’épuisèrent dans toutes les sources de sa vie. Mais… mais… le professeur à sa dernière visite ne semblait pas à Pierre très, très content. Non…

Enfin !… Djino allait tout à fait bien ; il riait autant qu'autrefois et, très joueur, se faisait câliner par son ami Pierre comme un enfant qui vient d'être malade et se rend mieux compte du bonheur un moment perdu…

Il s'agissait de ne pas manquer la soirée merveilleuse du Grand-Cercle où se rencontraient toutes les élégances, au début de la saison. Pierre et Marc n'étaient pas fâchés d'aller, là, tenir tête à certaines hostilités et fermer la bouche à certaines rumeurs. La magnifique indépendance de leurs positions respectives le leur permettait, et les « jugements de Cour » en face, les laissaient toujours « blancs » quitte à se reprendre en sourdine.

Djino les accompagnait dont la présence excita parmi tant d'admiration quelques surprises. La Miromesnil n'avait donc pas réussi !… Djino accompagnait ses amis, mais Gilberte avait désiré s'abstenir parce qu'elle n'ignorait pas qu'un éclectisme, assez restreint d'ailleurs, présidait, du côté femmes, aux invitations. Élégance et ceinture dorée, ce soir-là, s'avisaient de primer bonne renommée ; mais si Gilberte s'abstenait, elle avait prié gentiment Marc de se joindre à Pierre et Luigi.

Comme ils sortaient de l'hôtel de la rue Raynouard où Marc de Bricey était venu embrasser sa fiancée, un exprès de Me Bonnier-Desroches arrivait communiquer à Pierre Pélissier un câblogramme des Philippines annonçant la réalisation enfin accomplie de la fortune échéant à Luigi De

Simone et s’élevant à plus de six cent mille francs… Cette nouvelle ne pouvait rien ajouter à la sérénité charmante des trois jeunes hommes ; elle était parfaite déjà. Mais le patrimoine reconquis par Pierre à son petit ami, grâce aux libéralités du marquis de Meiras, les comblait tous également, et Luigi en ressentait une gratitude infinie pour cette famille qui l’avait accueilli de si grand cœur, pour Pierre qui le chérissait étroitement et le faisait heureux et riche tout ensemble…

Dans le vestibule décoré de plantes vertes où les toilettes se jouaient sous l’éclat des lustres, les valets poudrés s’empressant à délivrer de leurs sorties de bal les épaules des femmes, celles-ci se détournèrent quand les jeunes gens firent leur entrée, bien pris dans leur habit noir et splendides d’une juvénile élégance. Ils représentaient la gloire du nom illustre, le resplendissement de la fortune, l’étincellement de la jeunesse et de la grâce souveraines : Marc d’une aristocratique désinvolture, sans morgue mais avec la fine nuance d’une hauteur spirituelle et souriante ; Pierre très jeune avec ses yeux d’une mansuétude si bienveillante et l’aimable laisser-aller d’un presque adolescent ; Djino… ah ! Djino ruisselait de pâle langueur et de fierté gamine que sa beauté faisait mordante et désirable jusqu’à la douleur. Et puis… et puis, dix-sept ans ! Dix-sept ans plein ses yeux où des halos charmants trahissaient les luxures accomplies et sublimaient les voluptés à venir ; dix-sept ans aussi sur ses jeunes lèvres fraîches où l’ombre d’un duvet

impertinent ne révélait encore que la grâce exquise de naître ; et ses cheveux capricieux, où de l'or apparaissait dans le remous des ondulations, couronnaient d'orfèvreries soyeuses le Désir magnifique jailli de tout son jeune corps harmonieux. Car les femmes convoitaient les baisers de sa bouche et les hommes enviaient l'emprise séductrice de cet adolescent et sa puissance incroyable de plaire… Ses aventures avec la Miromesnil étaient le sujet de toutes les conversations ; nul n'en ignorait l'issue ; l'amitié qu'il vouait à Pierre Pélissier paraissait très étrange ; et comme il arrivait entre lui et Bricey les femmes et les hommes étaient jaloux.

Pendant la représentation théâtrale où beaucoup d'invités n'avaient pu trouver place parce qu'ils avaient dû abandonner le parterre aux femmes, un certain nombre d'entre eux se rencontraient au fumoir.

Séparés par la foule ou par l'obligation de s'arrêter pour saluer des connaissances, Pierre, Marc et Djino alternativement se trouvaient réunis, puis à nouveau dispersés. Djino avait aperçu des amis au fumoir, il voulut les y rejoindre, laissant Marc qui devait dans l'instant le retrouver là, tandis que Pierre était descendu quelques minutes au rez-de-chaussée.

Au fumoir on parlait « femmes ». Entre hommes, naturellement… Le Hel pérorait dans un cercle restreint où ses hâbleries grossières trouvaient à peine la médiocre sympathie que sa force présumée aux armes et la veulerie autour de lui avait toujours empêchée de dégénérer en

mépris évident. Djino n’avait pas eu le temps de faire quelques pas vers le groupe, qu’il entendit Le Hel prononcer exprès, en le dévisageant, le nom de Gilberte Pélissier accolé à une misérable affirmation… Insouciant du danger de contredire ce Tartarin d’amour et stupéfait de la honteuse calomnie infligée, sans que quiconque bronchât, à sa bienfaitrice, l’adolescent se rapprocha de Le Hel qu’il avait d’ailleurs d’autres raisons de haïr encore, mais inégalables à l’outrage dont frémissait toute son affection pour les Pélissier ; et, tout haut, crânement :

— Vous venez de parler d’une personne dont le nom n’a rien à faire ici, monsieur ; en outre, votre insolence n’est qu’un abominable mensonge !

Face à l’adolescent, Le Hel se drapa dans sa force et, grossier comme un charretier, stupéfait aussi de cet affront :

— Tais-toi, petit merdeux, ou je vais te foutre la fessée comme aux filles.

Djino fut cinglé de ce dernier mot en plein visage, il put à peine se contenir, et dédaigna de le relever :

— Oui, je suis un gamin ; mais j’ose vous dire que votre conduite est celle d’un malhonnête homme…

— Et la tienne… – Le Hel se reprit, heureux d’exercer son cynisme ordurier sur le nom du jeune homme, impunément ; il se reprit en guettant des approbations autour de lui, lentes à venir, et sans deviner que de Bricey entendait tout, de l’escalier, en montant : – Ah ! ça, qui est-ce qui m’a foutu *cette* Simone-là dans les jambes !…

On commençait à se rassembler.

L’enfant horriblement pâle osa lever le poing sur le visage du gredin. Il allait frapper. Une main solide le retint en même temps qu’une voix impérative s’exclama :

— Djino !!!

C’était Marc de Bricey.

Il y avait du feu dans l’air.

À la mine que fit Le Hel il fut visible que l’arrivée du jeune comte le surprenait encore plus péniblement que la résistance du petit Sicilien. La partie allait être chaude. Marc était le fiancé de Gilberte. Pierre lui-même eût-il été présent n’avait aucun droit sur de Bricey pour défendre la jeune fille.

Marc tenait encore dans sa main le poignet nerveux et menaçant de Luigi. On faisait cercle, et Le Hel sidéré, les lèvres paralysées, blêmissait dans sa barbe en éventail. Il sentit pour la première fois monter autour de lui un flot de mépris et d’hostilité.

Marc de Bricey écarta Luigi :

— … Je savais que vous insultiez les femmes, monsieur ; il vous restait à salir les enfants. Je me substitue à M. De Simone bien qu’il vienne de nous donner à tous une leçon de courage. La personne qu’il défendait m’est chère doublement. C’est mon affaire, nous en reparlerons. Mais j’ai le droit de le protéger, lui, contre les excès de votre chasteté !! Ses affections s’éloignent terriblement de vos amours en effet !… Il n’a pas à cacher, comme vous, sous

un masque de censeur impitoyable, les pires débauches. Quand il franchirait la limite permise que lui refuse pourtant votre austère vertu, il resterait à cent coudées de vos hontes et de vos turpitudes dans l'indépendance de son amour… Pardon, ce n'est pas moi qui parle ; de telles choses soulèvent le dégoût ; ce n'est pas moi, c'est Albine de Miromesnil, c'est Éliane Suttermann, Ceuggy-Latour, pour ne nommer que celles dont le nom peut affronter le public. Ces drôlesses, dont l'une fut laveuse de vaisselle, la seconde fille à soldats et l'autre première dans un claque-dents de Toulon, ces drôlesses elles-mêmes les vomissent, vos amours *normales* !!! Je parle des vivantes ; les mortes sommeillent et les souillées se taisent… Et c'est vous qui outragez ce jeune homme et qui insultez les femmes ?… Savez-vous ce que c'est qu'une femme seulement ?… Nous demanderions plutôt à l'épouse – qui expie dans une solitude hautaine l'imprudence d'avoir accepté votre nom, – si elle sait ce que c'est qu'un homme !… J'ai fini. Je crache la vérité ; je ne vous insulte pas ; car je veux vous faire l'honneur d'envoyer deux de mes amis s'assurer qu'il vous reste un peu de sang dans les veines !!!

Les paroles de Marc allaient comme l'éclair. On eût applaudi si une angoisse terrible ne se fût abattue sur chaque témoin de cette scène empoignante comme une exécution capitale. L'un après l'autre les invités se détachaient de Le Hel… Dans un silence mortuaire il resta seul, livide, accolé à la cheminée : au pilori !

Tout l'auditoire frémissait.

Pierre arrivant sur le seuil du fumoir reconnut au milieu du groupe compact Le Hel, de Bricey et Luigi. Comme il traversait la haie sans cesse grandissante des hommes, Marc poursuivait à voix incisive et déterminée en attirant Djino vers lui :

— Donnez-moi la main, monsieur De Simone. Vous êtes un enfant, mais vous honorez cette qualité d'homme que d'autres croient avoir assez méritée quand ils ont déshonoré le plus grand nombre de femmes ! Je rends hommage à votre virilité courageuse ; elle vous met au-dessus des insultes de ce monsieur !… – N'ayant pas quitté la main de Djino, il l'entraîna ; puis, apercevant Pierre et désignant la salle de spectacle : – Tu viens, Pierre, on joue la comédie par là !…

Les mains s'offraient sur le passage des jeunes hommes, et des femmes qui étaient accourues regardaient avec sympathie le héros de cette scène qui n'avait pas duré une minute et parut cependant un siècle à tous… Mais les femmes s'inquiétaient surtout de la pâleur horrible de ce héros dont l'adolescence et la beauté les touchaient si vivement. Il s'appuyait sur son ami Pierre.

Ostensiblement Fédergine aborda Marc de Bricey :

— Bien travaillé, monsieur de Bricey !

— Vous étiez là, mon cher maître ?

— J'étais là, mon cher enfant… – Il retint Marc entre deux portes : – Dites-moi, vous avez vu dans quel état est le brave petit De Simone ? Je crains de l'effrayer en abordant

Pierre ; voulez-vous dire à votre ami qu'il est urgent d'emmener le gamin… tout de suite… Je crains pour lui une réaction pénible après les secousses de cette affaire… Dites-moi, mon cher ami… qu'ils partent, n'est-ce pas ; vous préviendrez Pierre que ma voiture suit la sienne… Dès qu'ils seront rentrés je me présenterai chez le jeune homme… J'ai peur qu'ils aient besoin de moi… Ne me remerciez pas, mon cher enfant… Vous savez que j'aime Pierre comme mon fils… et j'ai pour vous la plus affectueuse estime…

… Djino s'appuyait contre son ami. Le départ de Marc eût semblé une désertion, Pierre ne voulait pas qu'il les accompagnât. Les valets du cercle s'empressèrent autour d'eux et firent approcher le coupé de M. de Bricey. Marc prit les mains de l'enfant et, regardant Pierre très douloureusement, il embrassa Djino au front, avec une infinie douceur, devant tout le monde…

Au même instant Fédergine fit demander sa pelisse et commanda sa voiture… puis il attendit le départ des jeunes gens.

Djino n'avait pas ouvert les lèvres. Aussitôt qu'il fut seul avec Pierre, il pencha vers son ami sa jeune tête élégante, et ses sanglots farouchement contenus parmi la foule des salons illuminés, dans la pénombre du coupé ne connurent plus de frein ! Quelle gratitude nouvelle attachait Pierre au gamin délicieux qui venait de payer si noblement sa dette envers lui ! Aussi, quelles consolations lui prodiguer autres

que ces caresses, un peu mieux que fraternelles, tant aimées de Djino ! Comme il les chérissait les paroles amies de Pierre, ces bonnes paroles, ces mots charmants, ces câlineries affectueuses dont sa petite enfance esseulée n'avait jamais connu la douceur et l'appui réconfortants !

En proie à la trépidation morale qui s'accomplissait sous son pauvre front douloureux, pourquoi aussi, comme Pierre dans ses heures de souffrance et de regrets, revoyait-il avec une précision maladive la Trinité-des-Monts et la terrasse de Peterson où Pierre avait désiré connaître la clarté caressante et lumineuse de sa nudité ? Pierre aimait donc plus que ses yeux, et la splendeur de son front, et le balbutiement harmonieux de sa voix !! Pourquoi Pierre n'avait-il pas dit cela tout de suite… mieux ? Est-ce que Djino n'était pas, divine statuette d'argile pâle, à lui tout entier ?… Et Djino sanglotait sous la meurtrissure de sa jeune fierté qu'il sentait tout ensemble atteinte et glorifiée…

— … Alors, mon Djino, voilà que l'on veut faire encore de la peine à Pierre ?… Veux-tu bien vite ne plus pleurer !… Est-ce que Pierre n'est pas là, auprès de toi ?… Et Marc ; est-ce que Marc n'aime pas beaucoup Djino ?… Et mademoiselle Gilberte ; est-ce que Gilberte n'aime pas beaucoup aussi Djino ?… Est-ce que Djino n'a pas vu, tout à l'heure, que tout le monde l'aime beaucoup !… Alors qu'est-ce que c'est qu'un petit enfant comme ça, qui a du chagrin… quand tout le monde l'aime beaucoup !… C'est fini, dis, mon Djino ?… Le petit gosse ne pleurera plus ?…

Et Pierre ne sera pas obligé de l’embrasser comme un petit enfant tout petit !… Mon Dieu ! y en a-t-il du chagrin dans ces laids yeux-là !… Petit Djino !…

… Et comme le coupé s’arrêtait rue Raynouard, Pierre les essuyait encore ces laids yeux-là, près desquels ses yeux à lui se brûlaient aux larmes qu’il ne voulait pas libérer devant Luigi. Et ses tempes recevaient en consolant Djino les caresses des boucles blondes et soyeuses de son jeune front très joli…

L’insulte de Le Hel avait été sanglante qui révolutionnait ainsi et révoltait l’adolescent. Et toutes les assurances de Pierre ne parvenaient pas à le calmer. Pierre ne l’aurait pas laissé rentrer seul chez lui, mais pourquoi, si étrangement, Djino le pria-t-il de l’accompagner !…

Ils arrivèrent dans cette chambre plaisante où la sévérité qui convient au jeune homme s’alliait au charme puéril et gracieux nécessaire à l’enfant. Pierre fit tomber les stores et donna de la lumière. Alors il vit sur les yeux de Luigi comme un nimbe terrifiant où toutes les douleurs se trouvaient condensées ; et ces nimbes bleuâtres s’étendaient jusqu’aux tempes fragiles, comme au soir où la Miromesnil le lui rendit mourant… De temps à autre Djino semblait vouloir contenir les battements précipités de son cœur. Il ne voulait aucun secours ; ce n’était pas la peine de réveiller personne ; Pierre était là. Pierre lui versa à boire, de l’eau, dans le gobelet d’argent marqué encore P.P.715, ses initiales, et son numéro de collégien, et le porta à Djino qui se déshabillait dans son cabinet de toilette… Pierre revint

l’attendre au pied du lit, sur l’épaisse fourrure de l’ours blanc…

… Djino parut alors tout enveloppé dans son grand manteau romain fait d’une seule pièce de drap noir avec une agrafe et des chaînettes d’argent… Il était livide.

Pierre le considéra et s’étonna de ce caprice. Il était splendide aussi, et Pierre en souffrait horriblement…

Pas un bruit ne venait du dehors : pas un bruit dans la chambre ; seulement, sur le tapis, la caresse des pieds adolescents pris dans des petits souliers de bal très ouverts sur des chaussettes de soie noire transparente… Sur ce qui lui parut être comme une apparition, comme un fantôme tragique étincelant de pure beauté, – cette tête blonde, avec ces yeux d’une magnificence inouïe, seule émergeant d’un voile noir ! Pierre voyait tomber un flot de lumière… Djino venait… il était sur son ami, presque terrorisé, le pauvre gamin joli, chargé, oppressé de cette angoisse devenue tout à coup mortellement silencieuse et comme visible, comme figée dans la grandeur splendide des yeux bleus qui, sous le ciel italien, brillèrent d’une magique et voluptueuse beauté…

Avant que Pierre eût eu le temps de s’en défendre, Djino avait laissé tomber la toge sombre qui l’enveloppait et, ses pieds menus seuls chaussés de noir, se livrait à lui dans l’immarcescible gloire de sa nudité totale.

Pierre poussa un cri…

Djino d’une main blanche arrêta l’essor de ce cri douloureux sur la bouche de son ami et, de l’autre bras tiède et pâle, il s’attacha à lui…

— … Tais-toi, Pierre… Qu’est-ce qu’ils croient donc, les autres, qui m’appellent *cette* Simone ?… Tais-toi, Pierre… il faut que tu me voies encore… avant… avant…

Il colla ses lèvres enfantines aux lèvres où sa main tiède laissait l’empreinte d’un baume, et dans un râle délicieux, terrible, affolé et calme, très calme, conscient de l’énergie tremblante et du bonheur sur quoi des larmes surnageaient, il dit seulement :

— … Je t’aime… Pierre… Djino t’aime, grand… ton Djino !!!

Et Pierre le pressa sur sa poitrine en le grondant doucement…

… Mais la vision divinisée de Rome resurgissait en lui, blonde, séduisante et pure… Et jamais, jamais ! des lèvres amies n’avaient dit à ses lèvres, dans une étreinte semblable où la chair jeune et splendide se donnait à sa chair aimante et meurtrie : « Je t’aime… »

L’adolescent restait contre lui, enchâssant de ses jeunes bras liés par les mains jointes sur le cou de Pierre, tout son visage aspiré dans un baiser profond… Et Pierre contenait la jolie tête soyeuse de son petit ami… Leurs yeux, jusqu’aux derniers abîmes de leur être pensant, répétaient l’union caressante de leurs lèvres inlassées.

… Puis Djino laissa tomber ses paupières blêmes sur ses regards bleuis. Pierre s’aperçut qu’il le serrait plus étroitement encore, jusqu’à le meurtrir et l’étouffer… et que ses lèvres ardentes s’écrasaient sur ses lèvres comblées en murmurant d’imperceptibles plaintes où revenait aussi le nom de Frà Serafino…

— … Pierre… regarde-moi encore… vite… vite… Djino… veut… ah !… Pierre… Pierre… Pierre !!!

Pierre voulut dénouer l’étreinte folle… Les mains de l’enfant n’offraient plus aucune résistance… elles se détendirent… et, tout à coup déliées, Djino se renversa et tomba comme une masse en entraînant Pierre qui voulait le retenir, dans cette chute terrifiante.

Pierre essaya de se relever… interrogeant le doux visage du gamin… Alors… il vit… sur sa bouche… fluer un mince filet de sang… Il se redressa en hurlant :

— … Djino… Djino… Djino…

Puis il se tut.

Et s’effondra sur le petit cadavre, cherchant encore sur les lèvres de son jeune ami ce qui restait épars de l’âme adorée de Djino – et de son bonheur ensemble envolés.

Frà Serafino ne mentait pas.

La Sanguisuga avait vaincu.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Nonexyst
- Le ciel est par dessus le toit
- Verdy p
- El Verdugo

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur